

Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME VIII

LE VENGEUR

(1890)

Table des matières

HUITIÈME PARTIE

LE VENGEUR

I

SOUFFRANCE INCONNUE

Édouard Lebel s'était demandé si, vraiment, Mlle Dubessy avait résolu d'épouser Alfred de Linois, ce fat, ce vaniteux et prétentieux jeune homme, sans instruction, mal élevé, bête, qui, malgré son titre ronflant de vicomte, était assurément de tous ses concurrents le moins digne de posséder l'adorable jeune fille.

Après avoir douté, d'abord, l'artiste arriva à se convaincre que Claire épouserait le vicomte ainsi qu'elle l'avait dit. Un coup de tête, une folie dont elle se repentirait vite, mais trop tard.

Mais si elle l'aimait lui, Édouard, comme il avait cru le deviner, c'était donc pour se guérir de son amour qu'elle se jetait dans les bras de ce sot personnage ? Remède pire que le mal. Elle ne tarderait pas à le reconnaître.

– Elle ne peut être à moi, pensait Édouard, je ne suis rien dans sa vie, mais elle est beaucoup, elle est tout dans la mienne, et je n'ai pas même la satisfaction de me dire qu'elle sera heureuse.

Des larmes roulaient dans ses yeux et un pli amer était comme stéréotypé sur ses lèvres.

– Oh ! je n'aurai pas sous les yeux l'odieux spectacle du triomphe insolent de cet imbécile ; je vais achever mes travaux le plus vite possible afin de retourner dans mon

pauvre petit logis de Montmartre. J'y ai souffert, oui, beaucoup, mais pas autant que je souffre ici. Ah ! qu'il me tarde de m'en aller loin d'elle !… Après tout, on n'a pas le droit de me retenir dans ce château ; si je vois quelque chose qui me déplaise, je me fais régler mon compte et je pars. Elle fera terminer le travail par qui elle voudra.

L'artiste n'ouvrit point la porte de la pièce où personne que lui n'entrait ; il n'était pas disposé à contempler, ce soir-là, les traits charmants de la chère adorée.

Le lendemain, dès l'aube, – c'était, nous le savons, un dimanche, Édouard sortit furtivement de son pavillon, puis du jardin par la petite porte et s'élança en rase campagne.

Personne ne l'avait vu partir, et on le croyait chez lui quand la cloche sonna le déjeuner. On attendit les dix minutes réglementaires. Claire était agitée, impatiente et ne dissimulait pas complètement l'inquiétude qui la dévorait.

Elle sonna sa femme de chambre et lui dit :

– Julie, envoyez donc voir pourquoi M. Lebel ne vient pas.

On attendit cinq nouvelles minutes, et Julie vint répondre à sa maîtresse que M. Lebel n'était pas chez lui, qu'il devait être sorti, le matin, de très bonne heure.

La jeune fille eut un froncement des sourcils qui était chez elle le signe d'une vive contrariété, puis se mit à table sans avoir dit un mot, et continua à rester silencieuse pendant tout le temps du repas.

L'excellent M. Darimon avait beau faire : hum ! hum ! beaucoup de bruit dans son assiette et dans son mouchoir, en se mouchant plus souvent qu'il n'était nécessaire, il ne

parvenait pas à dérider sa pupille, à la distraire. Fort contrarié, lui aussi, le cher homme s'en prenait à sa tabatière, qu'il n'avait pas autant tourmentée depuis un mois.

À partir de deux heures, Mlle Dubessy reçut quelques visites, qui ne furent point pour elle une distraction, et qu'elle trouva le moyen de ne pas faire se prolonger.

Vers cinq heures, elle était seule lorsqu'elle vit sans plaisir arriver Mme de Linois.

Celle-ci se mit à parler des uns et des autres, de son mari un peu et beaucoup de son Alfred, naturellement. Puis elle amena la conversation sur la Vierge aux épis qui était enfin mise en place dans un magnifique cadre doré.

– À propos, fit-elle, M. Lebel ne vous a donc pas tenu compagnie aujourd'hui ?

– Il n'y est pas obligé, et, vous le savez, il est absolument libre d'aller où il lui plaît, le dimanche, et de faire ce qui lui convient.

– Soit, mais il est difficile de comprendre qu'il préfère aux mets exquis de votre table et à vos vins délicieux, un maigre déjeuner à la table de Moranne, le menuisier, et au charme de votre parole les petits racontars de Mme Moranne. M. Lebel a déjeuné ce matin chez le menuisier ; oh ! il est tout à fait l'ami de la maison. À deux heures on les a rencontrés se dirigeant vers la Côte aux roches.

Le menuisier marchait devant, assez loin, tenant par la main son petit garçon ; M. Lebel donnait le bras à la jeune femme, qui se serrait contre lui ; ils causaient à mi-voix et avaient l'air de se dire des choses fort intéressantes.

Elle est vraiment jolie, très jolie, cette blonde parisienne avec ses grands yeux bleus pleins de rêverie, ses airs de vierge pudique et sa candeur de fillette. Dame, on prend son plaisir où on le trouve, et il paraît que, maintenant, M. Lebel n'en est plus à chercher le moyen de passer agréablement son temps.

Seulement, ce jeune homme si fier, si parfaitement dédaigneux, en a joliment rabattu.

Claire était devenue très pâle, et dans l'expression de son regard et la contraction de ses traits, on devinait ce qu'elle souffrait à ce moment.

– Il n'y a plus à en douter, se disait Mme de Linois, ne perdant aucun des mouvements de la physionomie de la jeune fille, elle aime l'artiste, elle l'aime et elle est jalouse.

– M. Lebel s'est intéressé à Mme Moranne, qui est venue ici plusieurs fois, répliqua la jeune fille avec un calme apparent, et il s'est associé avec M. le curé pour faire donner des travaux de menuiserie à M. Moranne qui est, dit-on, un excellent ouvrier.

Le mari et la femme, devenus ainsi les protégés de M. Lebel, s'en montrent reconnaissants, et on ne saurait trouver mal que M. Lebel fasse de temps à autre une visite à de braves gens pour qui c'est un plaisir de le recevoir.

– Certainement, mademoiselle, on ne voit pas de mal à cela et, bien sûr, il n'y en a pas ; mais ce qui n'existe pas aujourd'hui peut exister demain. Il y a des intimités dangereuses, on ne sait jamais jusqu'où les choses peuvent aller.

– Après tout, riposta Claire impatientée et avec aigreur, je n'ai pas à défendre M. Lebel ; il est maître de ses actions et assez grand pour savoir se conduire.

– Elle ne veut pas le défendre, se dit Mme de Linois, mais elle le défend tout de même, aussi bien qu'elle le peut. Et ce qu'elle dit n'est point ce qu'elle pense.

Mme de Linois resta encore quelques instants, parlant d'autres choses, puis se retira après avoir mis un baiser sur le front de la jeune fille dont elle avait fait saigner le cœur.

Et en remontant dans sa voiture, elle murmura :

– Couve, jalousie, couve et accomplis ton œuvre, et plus tes morsures seront cruelles, plus sûrement nous la tiendrons !

Restée seule, Claire avait poussé ce cri déchirant :

– Ah ! que je souffre, mon Dieu, que je souffre !

Ce que Mme de Linois venait de raconter à Mlle Dubessy était exact.

Édouard avait gagné la forêt où il s'était promené jusqu'à dix heures, écoutant le chant des oiseaux dont les modulations plaintives ou tendres avaient été un accompagnement à sa rêverie. En même temps, il s'était amusé à cueillir du muguet dont il avait fait un énorme bouquet, sans même penser que, tout à l'heure, il l'offrirait à Louise Moranne.

C'est ce qu'il fit tout de suite, en arrivant à onze heures chez le menuisier.

Louise le remercia avec son plus doux sourire et s'empressa de placer les fleurs dans un vase de porcelaine, apporté de Paris, souvenir d'une fête foraine dans une localité de la banlieue.

– Vous venez déjeuner avec nous, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Oui, répondit-il.

– Mon mari va être bien content ; il est encore à l'atelier, mais ne va pas tarder à venir ; tenez, voilà les ouvriers qui s'en vont ; la demi-journée du dimanche est finie.

– On travaille toujours fort à l'atelier ?

– Il le faut bien ; Charles a de nouveaux travaux et a embauché avant-hier deux nouveaux ouvriers du travail desquels il est très satisfait. Ah ! monsieur Lebel, c'est vous qui, comme un bon magicien, nous avez sortis de peine.

– Non, Louise, tout ce qui vous arrive de bon est dû uniquement à l'honnêteté de votre mari et à la connaissance approfondie qu'il a de son métier ; c'est l'homme, c'est l'ouvrier intelligent, laborieux et désireux de bien faire qui est récompensé.

– Oui, sans doute, Charles est travailleur et habile dans son métier ; n'empêche que sans vous nous en serions encore à tirer la langue. Oh ! Charles le sait bien et il a pour vous…

– C'est bien, Louise, laissons cela, interrompit le jeune homme, occupez-vous de votre déjeuner pendant que, moi, je vais jouer avec Armand ; voyez, il me tire vers ce siège, il veut me faire asseoir afin de grimper sur mes genoux, comme il en a pris l'habitude.

– Oui, viens, dit le petit garçon ; va, je t'aime bien, je t'aime autant que papa et maman Lise.

Un instant après, à Édouard, qui le faisait sauter sur ces genoux, l'enfant criait :

– Encore, encore !

– Trotte, trotte, mon bidet,

Nous allons chez tante Rose ;

Allons, trotte, mon bidet,

C'est là-bas qu'on se repose.

– Armand, dit la jeune femme, tu fatigues M. Édouard, tu deviens insupportable.

– Mais non, répondit l'artiste ; pourquoi le gronder, ce cher mignon ?

– Vous le gâtez, monsieur Lebel, plus encore que moi.

– Ce n'est pas gâter les enfants que de les aimer beaucoup.

– Monsieur Édouard, vous êtes resté cinq jours sans venir nous voir.

– C'est vrai.

– J'étais inquiète ; je craignais que vous ne fussiez malade ; mais Charles m'a rassurée en me disant qu'il savait pourquoi vous ne veniez pas.

– Ah ! votre mari vous a dit cela ?

– Oui.

– Et ce pourquoi, vous l’a-t-il fait connaître ?

– Il a su que vous étiez retenu au château.

À ce moment le menuisier parut.

Le petit Armand sauta à bas des genoux de l’artiste, et, les bras tendus, il courut vers son père, qui l’embrassa.

– Une agréable surprise, dit Moranne, s’avançant vers l’artiste, qui s’était levé et tendait la main à l’ouvrier-entrepreneur.

– Et M. Lebel vient déjeuner avec nous, dit Louise.

– Je le pense bien, répondit le mari, et la surprise est doublement agréable.

Édouard prit à part Moranne et lui dit :

– Vous n’avez donc pas été surpris de ne pas me voir cette semaine ?

– Mais, balbutia le menuisier interloqué, j’ai pensé… je savais que vous ne viendriez pas.

– Comment saviez-vous cela ?

– Un monsieur, qui a dû vous voir et vous dire.

– Je comprends, il vous a aussi parlé, ce monsieur ?

– Oui.

– Le connaissez-vous ?

– Pas autrement que pour l’avoir vu une fois.

– Alors, vous ne savez pas son nom ?

– Je ne le sais pas.

– Où vous a-t-il parlé ?

– Au château de Blérac ; il est un ami de Mme la comtesse.

– Mais, alors, on sait son nom au château ?

– Je l'ignore, monsieur Lebel ; ce que je sais, c'est qu'il veut rester inconnu.

– Voyons, que vous a-t-il dit ?

– Mais…

– Pourquoi hésitez-vous ?

– Il m'a dit qu'il vous conseillerait de ne plus venir aussi souvent chez nous, à cause de ce que pourrait dire le monde.

– Voilà, on veut nous faire du monde un épouvantail ! Soit, mes visites seront moins fréquentes, mais ce n'est pas ce que pourront dire ou penser certaines gens qui m'empêchera de vous voir. Vous et votre femme êtes mes amis et je n'ai pas à m'en cacher ; je voudrais, au contraire, que tout le monde le sût à Grisolles. Tantôt, après déjeuner, nous ferons une promenade, je vous conduirai à la Côte aux roches que vous et votre femme ne connaissez pas encore ; il me plaît qu'on me voie en votre société, qu'on me voie ayant Mme Moranne à mon bras.

Encore une fois, je veux qu'on sache que vous êtes mes amis, et si l'on vous en demande la raison, mon cher Moranne, je vous autorise à répondre que votre femme et moi avons été élevés par charité dans la même maison de bienfaisance ; ni Louise ni moi n'avons à rougir de cela.

On avait déjeuné gaiement chez le menuisier, et tout de suite après, la jeune femme ayant mis sa plus belle robe, on était sorti pour se rendre à la Côte aux roches.

Beaucoup de gens avaient pu voir la charmante Mme Moranne au bras de M. Édouard Lebel, et vite on était allé raconter la chose aux Pins où, depuis quelque temps, on tenait à ne rien ignorer des faits et gestes de l'artiste.

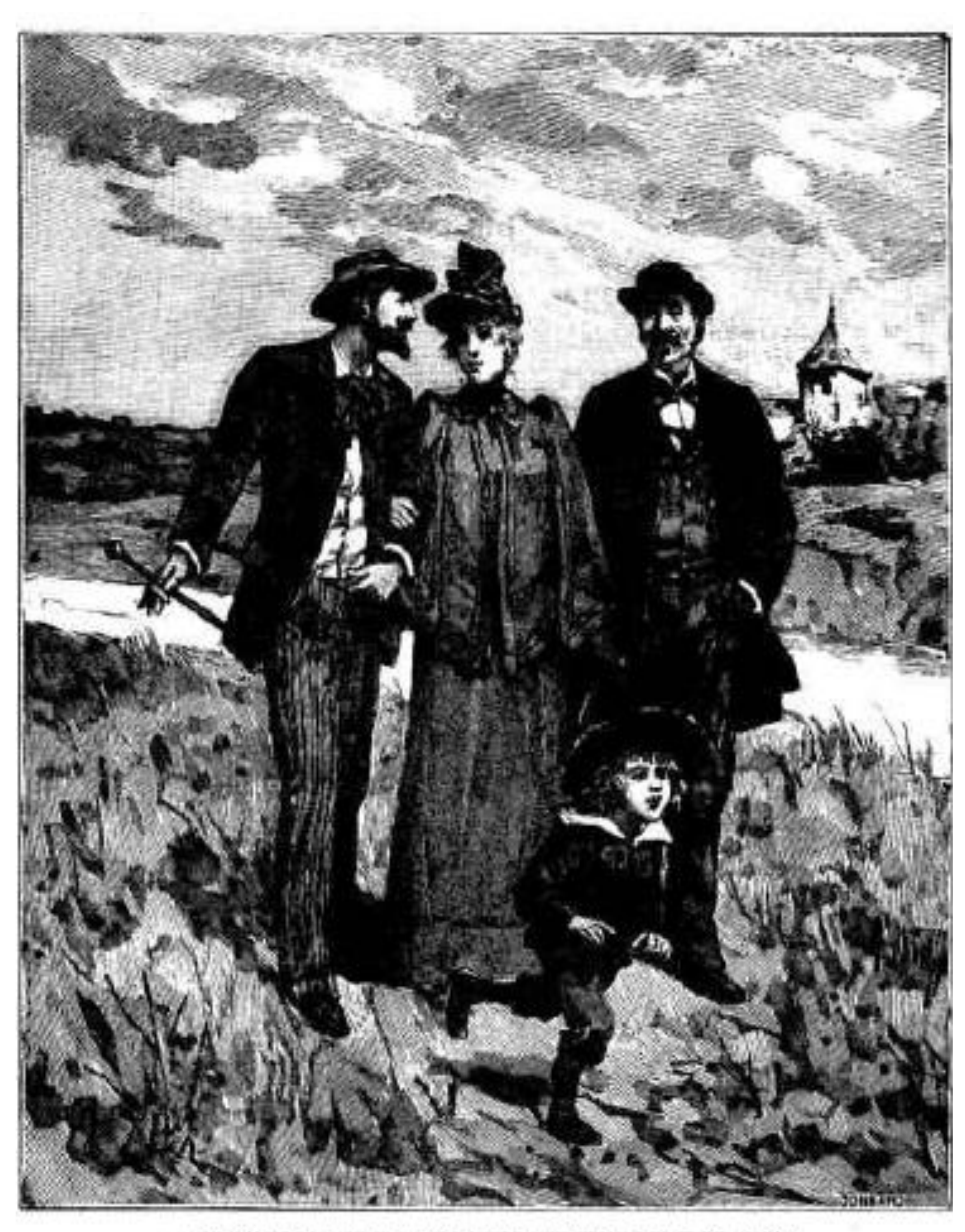
Pour Édouard et ses amis ce fut une très agréable journée.

À voir l'animation, l'entrain, disons même la gaieté du jeune homme, on n'aurait pas soupçonné les tortures de son âme. C'est qu'il possédait une force de volonté extraordinaire. Cherchait-il à oublier, à éloigner ses pensées de la bien-aimée ? Oui, peut-être. Mais il ne songeait pas à chasser l'amour de son cœur ; il savait que c'était impossible.

À l'endroit le plus élevé de la Côte aux roches, en face du merveilleux et majestueux panorama que les promeneurs avaient devant eux, Édouard raconta la légende du château des Armoises et de l'étang disparus.

Vers sept heures, on s'était rendu à cette auberge où l'artiste était connu et toujours bien accueilli et, là, il avait offert à dîner à ses amis. Les braves gens de l'auberge s'étaient mis en quatre pour traiter aussi bien que possible l'artiste et sa société.

À dix heures, Moranne, sa femme et son fils étaient ramenés chez eux par Édouard, qui les quitta presque aussitôt. À onze heures l'artiste rentrait dans son pavillon.



... On était sorti pour se rendre à la Côte aux roches. (P. 1623.)

Son regard se porta sur les deux fenêtres de la chambre de Mlle Dubessy, qui n'étaient pas éclairées.

– Elle est couchée et dort, sans doute, se dit-il.

Il se trompait.

Claire, enveloppée d'un peignoir blanc, ses pieds nus dans des pantoufles de satin, était accoudée sur la barre d'appui d'une des fenêtres ouvertes et, à travers les lames de la jalousie, guettait le retour de son cousin.

Quand il fut dans le pavillon et qu'elle eut entendu le bruit de la porte se refermant, elle laissa échapper de longs soupirs.

– Il ne rentre pas trop tard, murmura-t-elle ; ah ! c'est son visage que je voudrais voir en ce moment ; il doit être rayonnant de s'être promené tout le jour avec elle, l'ayant à son bras. Et elle, a-t-elle été assez heureuse ! Ils souriaient, se parlaient tout bas, se regardaient tendrement, tandis que moi, ici, seule, je souffrais et me laissais aller à toutes sortes de sombres pensées !

Et voilà l'amour, cet amour tant de fois rêvé, auquel j'aspirais de toute la puissance de mon âme ! Mais c'est un noir démon, le plus terrible, le plus cruel qui s'est emparé de tout mon être ! Il m'étreint, me serre, me brise… il me tue et, quoique je fasse, je ne peux pas lui échapper !

Et c'est moi, la châtelaine de Grisolles, la demoiselle aux millions, c'est moi que l'on croit heureuse, c'est moi qu'on envie ! Ah ! ah !

Elle s'était éloignée de la fenêtre et arpentait sa chambre d'un pas inégal, fiévreux, tournant, comme une panthère

blessée, autour d'un magnifique guéridon avec incrustations d'argent, qui occupait le milieu de la chambre.

Elle ne jetait même pas les yeux sur le lit qui semblait l'inviter au repos, au calme du sommeil. Elle revint à sa croisée et vit les quatre grandes fenêtres du pavillon éclairées.

– Pourquoi donc ne se couche-t-il pas ? se demanda-t-elle. Comme moi, il veille ; il pense à elle ! Et moi, moi, je pense à lui, à lui qui ne veut pas voir, qui ne veut pas comprendre que je l'aime ! Il me dédaigne, il repousse l'amour de Claire Dubessy pour avoir celui de Louise Moranne, la femme d'un menuisier !

Mais qu'ai-je donc fait de ma fierté ? Oh ! comme mon cœur est lâche ! Je me fais pitié !

Elle restait là, haletante, les yeux rivés sur les fenêtres du pavillon, espérant voir se dessiner derrière les rideaux la silhouette du jeune homme.

Pauvre Claire ! si, à ce moment, elle avait pu voir Édouard, comme elle venait d'en manifester le désir, elle aurait été singulièrement surprise ; et quelle joie délirante aurait subitement inondé son cœur !

Debout, les bras croisés, immobile, l'artiste était comme en extase devant le portrait dont la jeune fille était si loin de soupçonner l'existence, et il pleurait à chaudes larmes.

Mais Claire ne pouvait pas voir cela, et encore moins le deviner.

Ce portrait et ces larmes, souvent versées, étaient le secret d'Édouard qu'il avait fait le serment de garder. Et il

cachait le portrait avec autant de soin qu'il en mettait à dérober ses larmes.

Nous connaissons les pensées de la jeune fille et celles du jeune homme ; un atome, un rien les séparait, et ce rien creusait entre eux un abîme.

Et quand ils auraient voulu se précipiter dans les bras l'un de l'autre, s'enlacer, s'étreindre, savourant toutes les pures ivresses de l'amour, ils se sentaient repoussés par une force invincible.

Pauvre Claire ! pauvre Édouard ! ils ne pouvaient pas s'entendre !

Mais les souffrances de l'artiste, si cruelles qu'elles fussent, n'étaient pas comparables à celles de la jeune fille. Édouard n'était pas jaloux et Claire avait en elle cette horrible maladie de l'âme qui déchire, dévore et, lentement, comme certain poison, accomplit son œuvre fatale.

À cet instant, foulant sous ses pieds nerveux le magnifique tapis d'Aubusson, au milieu de ces objets d'art, de ces meubles superbes, de toutes ces merveilles du luxe, qui l'irritaient, elle maudissait la fortune avec plus de violence que jamais.

Ah ! comme elle comprenait bien que ce n'est pas la richesse qui, rend heureux !

Ses millions ! Mais elle les aurait jetés au vent pour quelques jours, de bonheur.

Son existence luxueuse ! Mais elle l'aurait changée pour une autre, n'importe laquelle, exempte des tourments qui faisaient de sa vie un enfer.

Elle revenait constamment à la fenêtre, y restait quelques instants, puis s'en éloignait avec un mouvement d'impatience et de colère. Elle était furieuse contre elle, la malheureuse.

Ce ne fut que vers deux heures du matin, quand les lumières du pavillon se furent éteintes, qu'elle se décida enfin à se jeter sur son lit pour, une fois de plus, mouiller les oreillers de ses larmes.



... Qu'elle se décida enfin à se jeter sur son lit pour, une fois de plus, mouiller les oreillers de ses larmes. (P. 1627.)

II

COMPLOT

Mme de Linois et Mme de Lancelin, après s'être longtemps regardées de travers, étaient devenues intimes, bien que ni l'une l'autre ne renonçât à voir son fils épouser la richissime héritière.

Mme de Lancelin, fille d'un notaire de petite ville, commune dans son langage comme dans ses manières, sans élévation d'esprit, ayant les goûts excessivement bourgeois, pouvait parfaitement s'entendre avec Mme de Linois qui, malgré les airs de grande dame qu'elle se donnait et ses prétentions à la distinction native, n'avait en réalité que le vernis de la femme du monde.

Cette intimité était venue à la suite d'une invitation à dîner faite par Mme de Lancelin à Mme de Linois et à son fils. Cette politesse en réclamait une autre et les de Lancelin étaient venus, la semaine suivante, passer une journée entière aux Pins.

Depuis lors, on s'était réuni fréquemment, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres.

Quoique rivaux, Alfred et Auguste étaient bons camarades.

Mlle Éliane, qui souffrait de la monotonie de son existence, avait vu avec grande satisfaction Mme de Linois et

son fils apporter un peu de gaieté dans la maison de son père. Elle témoignait une grande affection à la mère d'Alfred et se montrait pour celui-ci particulièrement gracieuse et aimable.

Cela faisait dire aux mauvaises langues, qui en riaient sous cape, que Mlle Éliane, lasse d'attendre sous l'orme un mari qui ne venait point, cherchait à prendre le joli vicomte dans ses filets.

On ne se trompait pas, d'ailleurs. N'espérant plus attirer à elle Édouard Lebel, qui n'avait pas seulement daigné remarquer ses doux sourires, ses regards pleins de langueur et ses manœuvres de coquetterie féline, Éliane aurait été enchantée de trouver un consolateur dans le vicomte.

Alfred, moins cruel que l'artiste, sa fatuité y trouvant son compte, se laissait faire la cour par Éliane et sans trop s'avancer, ce qui lui était défendu par sa mère, s'arrangeait cependant de façon à faire croire à la jeune fille en quête d'un amoureux qu'il n'était pas insensible à ses charmes.

Mais, nous devons le dire, c'était beaucoup plus par dépit que par entraînement de son cœur, que Mlle de Lancelin tentait de se faire aimer du vicomte. Assurément, elle le trouvait bon pour faire un mari, à défaut de celui qu'elle aurait préféré et qui, malgré tout, lui tenait toujours au cœur.

C'était précisément parce qu'Édouard Lebel n'avait jamais fait beaucoup attention à elle qu'elle s'était mise à l'aimer. Elle l'aimait et elle lui en voulait de ne pas l'avoir compris.

Mlle de Lancelin était de ces femmes qui ne pardonnent pas à un homme de les avoir dédaignées. Chez Éliane

l'amour pouvait facilement se changer en haine, et la haine étant, comme la jalousie, mauvaise conseillère, elle était femme à savourer le plaisir de la vengeance, le jour où elle en trouverait l'occasion.

Mme de Linois savait cela, et obéissant à un mot d'ordre du comte, elle résolut de faire jouer à Éliane auprès de Mlle Dubessy un rôle odieux dont la trinité des Linois saurait tirer profit.

On se vit plus souvent, trois ou quatre fois la semaine, chez les uns ou chez les autres.

Comme bien on pense, on parlait constamment de Mlle Dubessy, de son caractère étrange, de ses bizarreries d'humeur ; on la traitait assez durement sans oser, cependant, se laisser aller à des critiques trop mordantes.

Quand elle se trouvait seule avec Éliane, ce qui arrivait autant qu'elle le désirait, Mme de Linois lui parlait d'Édouard Lebel, sachant qu'elle tournait une lame dans une plaie saignante.

Perfidement, elle apprit à la jeune fille ce que l'on ne savait pas encore, que la riche châtelaine s'était follement et sottement éprise de cet artiste qui, sans elle, serait mort de misère, de faim à Paris.

Voilà ce qui expliquait pourquoi Mlle Dubessy se refusait à faire le choix d'un mari parmi les jeunes gens « sérieux » comme Auguste et Alfred, qui l'aimaient et aspiraient à sa main.

Mais Mme Linois se gardait bien de dire à Éliane que l'artiste aimait Claire et que si, déjà, ils ne s'étaient pas

avoué leur mutuel amour, c'est que l'un et l'autre étaient retenus par des raisons encore inconnues.

Elle ne disait pas cela, elle ne pouvait pas le dire puisqu'il lui fallait convaincre Éliane qu'Édouard Lebel s'était amouraché de la femme du menuisier Moranne et qu'il en avait fait sa maîtresse.

La jeune fille se laissa facilement convaincre ; elle était si bien sous la domination de l'astucieuse Mme de Linois que celle-ci lui aurait fait croire les choses les plus invraisemblables.

Une colère sourde, que Mme de Linois ne devait pas cesser d'exciter, monta au cerveau d'Éliane, et bientôt elle se demanda comment elle pourrait se venger de cet Édouard Lebel qui lui avait préféré, à elle, Éliane de Lancelin, la femme d'un menuisier, d'un ouvrier.

– Seulement, ma toute belle, lui avait dit Mme de Linois, gardez-vous bien de dire à Mlle Dubessy que vous savez qu'elle aime l'artiste. Vous comprenez que cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour nous tous. Il ne faut pas même qu'elle puisse se douter que vous êtes instruite de sa folie.

– Soyez tranquille, répondit Éliane, je saurai cacher à Claire ce que je pense d'elle et de lui. Oh ! lui, lui !…

Quand Mme de Linois trouva Éliane suffisamment préparée à jouer le rôle qu'elle voulait lui confier et jugea que le moment d'agir était venu, elle dit à celle qui allait devenir sa complice :

– Une pareille chose n'est plus supportable ; tout le monde parle maintenant de cette liaison entre M. Lebel et

Mme Moranne ; on est indigné, c'est scandaleux. Voyez-vous, ma toute belle, il est temps de prévenir, charitablement, Mlle Claire de ce qui se passe ; c'est un service d'amie à lui rendre. Et qui sait, d'ailleurs, si, en lui faisant connaître l'ignoble conduite de son artiste, on ne l'aidera pas à se guérir d'un amour dont elle souffre cruellement et qui est sa honte ?

Elle continua, faisant pâlir Mlle de Lancelin :

– Ne parlait-on pas, il y a quelques mois, de votre mariage avec M. Lebel, ce coureur de femmes mariées, Lovelace de carrefour ? Mais je n'ai jamais cru le premier mot de cela. Je me disais : Allons donc ! Mlle Éliane est bien trop raisonnable pour faire une aussi grande sottise ; une jeune fille qui à le respect du monde et d'elle-même n'unit pas ainsi sa destinée à un homme de rien.

Aussi, ma charmante, devons-nous, à tout prix, sauver Mlle Claire Dubessy, que nous aimons, de l'abîme dans lequel elle est près de se précipiter. Oh ! la pauvre Claire ! elle est aveuglée, hypnotisée, ensorcelée et dans un tel état d'affolement que je la crois capable de tout.

La malheureuse insensée a placé son artiste sur un piédestal dont il nous faut le faire tomber, et rien ne nous sera plus facile.

Claire est absolument honnête, pleine de droiture, et elle ne transige jamais sur les questions d'honneur ; en lui faisant connaître l'affreuse conduite de l'artiste, son immoralité, nous ferons naître en son cœur un dégoût qui la détachera à jamais de cet être vil et dégradé.

Elle comprendra que les amours coupables de l'artiste sont d'un déplorable exemple, qu'ils sont l'effroi de tous les

honnêtes gens de Grisolles, qui sentent la démoralisation pénétrer dans leur commune où jamais chose semblable ne s'est vue. Elle comprendra que M. Lebel, demeurant au château, la compromet elle-même par son abominable conduite. Alors, ce que nous désirons tous arrivera : elle chassera comme un valet infidèle le cynique individu, qui reprendra piteusement la route de Paris où Mlle Dubessy aurait si bien fait de le laisser. La blonde Mme Moranne le suivra si cela lui plaît, et Grisolles se trouvera ainsi débarrassé d'un polisson et d'une gourgandine qu'on ne peut plus voir sans avoir des haut-le-cœur.

Enfin, ma chère Éliane, c'est à vous et à moi à ouvrir les yeux à Mlle Dubessy ; c'est un devoir pénible que notre grande affection pour cette chère demoiselle nous impose.

J'ai pensé que mieux que moi vous seriez écoutée, et je vous engage vivement à avoir dès demain avec Claire une conversation sur ce grave sujet. Je lui parlerai à mon tour, et vous de votre côté, moi du mien, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour préserver la pauvre enfant d'un irréparable malheur.

Mais faites bien attention, ma toute belle, je ne saurais trop vous recommander de ne pas laisser deviner à Claire que vous savez qu'elle aime l'artiste ; ce serait, ce qu'il ne faut pas, la mettre en défiance contre nos intentions et peut-être compromettre ainsi le succès que nous voulons obtenir.

– Je vous ai comprise, chère madame, répondit Éliane ; j'aime trop Claire pour la blesser en quoi que ce soit, ce qui arriverait si, en lui parlant de l'indigne conduite de M. Lebel, je lui laissais soupçonner que je sais ce qui se passe dans son cœur.

– Oui, chère Éliane, vous m'avez parfaitement comprise. Agissons donc, pendant qu'il en est temps encore. Sauvons Mlle Dubessy ! Après, elle saura apprécier ce que nous aurons fait pour elle et nous remerciera.

Le lendemain, qui était un jeudi, jour où Mlle Dubessy recevait à dîner sa société habituelle, Mlle Éliane de Lancelin arriva au château à deux heures et demie.

– Vous, déjà, ma chère Éliane, et seule ? dit Claire, en embrassant son amie.

– Seriez-vous contrariée ?

– Non pas, je suis enchantée, au contraire. Mais comment se fait-il ?

– Voici : mon père avait affaire à sa ferme de Buquelle et il a bien voulu se détourner un peu de sa route pour m'amener au château.

– Vous avez eu une bonne idée, ma chère.

– J'espérais bien vous trouver seule afin de pouvoir causer avec vous.

– Est-ce que vous avez quelque confidence à me faire ?

– Oui, j'ai bien des choses à vous dire. Mais vous avez votre chapeau de soleil, vous vous disposiez à sortir ?

– Oui, j'avais l'intention de faire une promenade dans le parc en attendant nos amis, qui ne viendront probablement pas avant cinq heures. Mais puisque vous voilà…

– Du tout, ne changez rien à ce que vous aviez décidé, ma chère amie, et, si vous le voulez bien, je vous accompagnerai dans votre promenade.

– Eh bien ! oui, venez. Un peu de grand air me fera du bien ; et puis on éprouve je ne sais quelle sensation de bien-être sous les grands arbres du parc.

– Seriez-vous souffrante aujourd'hui, Claire ?

– Pas plus que les autres jours ; mais depuis quelque temps, vous n'êtes pas sans vous en être aperçue, Éliane, je suis prise d'une lassitude…

– Quoique toujours gracieuse et aimable avec les personnes que vous recevez, on est tenté de croire, souvent, que vous vous ennuyez.

Claire étouffa un soupir. Puis d'un ton gai :

– Allons respirer les senteurs forestières et entendre la brise chuchoter avec les feuilles.

Elles sortirent, traversèrent le jardin sans y arrêter, et quand elles se trouvèrent dans un endroit écarté du parc, elles s'assirent sur un banc de bois placé contre le tronc d'un pin gigantesque.

– Ici, ma chère Éliane, dit Claire, nous pouvons causer sans crainte d'être dérangées. Vous avez à me dire bien des choses, parlez donc, je vous écoute.

– C'est très sérieux, très grave, ce que j'ai à vous dire.

– Ah ! vraiment ? Et c'est pour cela que vous prenez ce ton mélodramatique ?

– Claire, vous savez combien mon amitié pour vous est sincère ?

– Je n'en ai jamais douté et plus d'une fois vous m'en avez donné la preuve.

– Claire, je serais désolée que quelque chose de désagréable pût vous arriver.

– Hé, mon Dieu, que peut-il donc m'arriver de désagréable ?

– Claire, le monde est méchant.

– Je le sais.

– La malveillance ne peut pas vous atteindre ; mais il se passe de vilaines choses, dont vous n'êtes aucunement responsable et qui, cependant, pourraient rejaillir sur vous.

Mlle Dubessy sursauta, et regardant fixement son interlocutrice :

– Je ne comprends pas, Éliane, dit-elle avec hauteur, expliquez-vous.

– Ce n'est pas de gaieté de cœur, croyez-le, chère amie, mais bien avec un sentiment de profonde tristesse que je vais vous parler de M. Édouard Lebel.

– Quoi, fit la jeune fille avec une imperceptible crispation des lèvres, c'est de M. Lebel qu'il s'agit ? Et qu'avez-vous donc à me dire de lui, ma chère Éliane ?

– Ce que vous ignorez encore, sans doute, et qu'il est nécessaire que vous sachiez.

– Mon Dieu, qu'allez-vous donc m'apprendre ? demanda Claire, amenant sur ses lèvres un sourire forcé.

– Que M. Lebel est absolument indigne de votre bienveillance, de l'intérêt que vous n'avez pas cessé de lui témoigner.

– En vérité ! exclama Mlle Dubessy, feignant un grand étonnement.

– Jugez-en, ma chère Claire : M. Lebel, qui ne devrait pas oublier que l'hospitalité que vous lui avez offerte au château de Grisolles lui impose certaines obligations envers vous, M. Lebel, sans souci de la reconnaissance qu'il vous doit et, je dis plus, sans respect pour votre personne, mène une conduite abominable, scandaleuse.

– Dieu, que me dites-vous là ?

– La population de Grisolles est indignée.

– Indignée ! Pourquoi ?

– M. Édouard Lebel n'a pas craint de détourner de ses devoirs une jeune femme du pays ; il a pour maîtresse la femme du menuisier Moranne.

Claire, devenue affreusement pâle, éprouva une commotion violente qui ébranla tout son être.

– Une calomnie ! murmura-t-elle, affectant de paraître calme.

– Hélas ! non, la chose n'est que trop vraie.

– Éliane, vous le disiez tout à l'heure, le monde est méchant.

– C'est vrai. Mais dans le cas présent, on ne peut pas appeler méchanceté son indignation et sa colère. Il a le droit, le devoir même de manifester hautement sa réprobation.

La pauvre Claire souffrait horriblement, et d'autant plus que, ne voulant pas laisser voir sa douleur, elle refoulait les sanglots qui lui montaient à la gorge. Elle resta un instant

comme étourdie, prête à suffoquer, puis se raidissant contre ses impressions :

– Ainsi, dit-elle, on prétend, on affirme que M. Lebel a Louise Moranne pour maîtresse ?

– Hélas ! oui, chère amie.

– Éliane, vous qui demeurez assez loin de Grisolles, comment avez-vous appris cela ?

– Comment j'ai appris cela ? répondit Mlle de Lancelin très animée, mais par la rumeur publique, le grand bruit qui se fait autour de cette liaison stupéfiante, scandaleuse. Voulez-vous que je vous dise tout, Claire ? Eh bien, on ne comprendrait pas que, instruite enfin de ce qui se passe, vous ne donniez pas son congé à M. Lebel dont la présence au château de Grisolles est compromettante pour vous.

Un rapide éclair sillonna le regard de Mlle Dubessy.

– Je vous remercie, ma chère Éliane, répliqua-t-elle, de l'avis que vous me donnez, et qui est une nouvelle preuve de votre sincère amitié ; mais congédier brusquement M. Lebel me paraît chose si grave à plusieurs points de vue, que je ne prendrai certainement pas cette détermination à la légère.

D'ailleurs, je ne crois pas, je ne puis croire que M. Lebel soit un aussi grand coupable qu'on veut bien le dire. Trop souvent, Éliane, les apparences sont trompeuses. Laissez-moi donc penser que cette indignation du monde, ce scandale dont vous me parlez, ne reposent sur rien de sérieux.

– Mon Dieu, fit Mlle de Lancelin, dissimulant mal son dépit, du moment qu'il vous plaît de ne rien trouver de répréhensible dans la conduite… singulière de M. Lebel,

j’aurais mauvaise grâce à insister. Je vous ai avertie, croyant remplir ainsi auprès de vous un devoir d’amie. C’est fait, je n’ai plus rien à dire.

Après un assez long silence, pendant lequel elle était restée la tête inclinée, pensive, le cœur affreusement déchiré, Mlle Dubessy reprit :

– Éliane, à une époque, qui n’est pas très éloignée, vous n’étiez pas l’ennemie de M. Lebel, loin de là ; vous ne le regardiez pas avec des yeux indifférents, vous aviez même pour lui quelque tendresse ; je n’invente rien, je ne répète pas des propos en l’air, vous-même me l’avez avoué. Peut-être M. Lebel a-t-il eu le tort de ne pas comprendre que lui, artiste d’avenir, mais absolument sans fortune, pouvait être aimé de Mlle de Lancelin et l’épouser.

Comme tout change ! Mais il est des choses qu’on ne pardonne pas volontiers. Aujourd’hui, Éliane, vous n’aimez plus M. Lebel, peut-être même le haïssez-vous, et j’ai bien peur que ce ne soit par trop de rancune que vous vous faites l’écho des bavardages du monde.

Mlle de Lancelin avait rougi jusqu’aux oreilles.

– C’est vrai, répliqua-t-elle d’une voix aigre-douce, j’ai eu la faiblesse de songer un instant à M. Lebel ; j’avais tort, j’étais folle ! Je ne suis pas la seule qui se soit laissée aller à un entraînement fatal. Heureusement, j’ai eu le bon sens de reconnaître que M. Lebel n’était pas digne de moi et que je n’étais qu’une sotte.

Ces paroles, qui n’avaient pas été prononcées sans intention, s’enfoncèrent comme une pointe acérée dans le cœur de Mlle Dubessy.

Éliane poursuivit :

– Où en serais-je maintenant, grand Dieu, si je m'étais mise à aimer réellement M. Lebel qui, s'il a toutes les qualités de l'artiste, en a aussi tous les défauts, tous les vices.

Claire bondit sur ses jambes, frémissante, les prunelles enflammées. Cette fois, c'en était trop, elle ne pouvait plus permettre qu'on injuriât son idole.

– Éliane, taisez-vous ! s'écria-t-elle d'une voix presque menaçante.

– C'est vrai, dit Mlle de Lancelin, se faisant subitement très humble, j'oubliais que M. Édouard Lebel est votre hôte, que vous le défendez, que vous tenez à le défendre. Cependant, chère amie, laissez-moi vous remercier des conseils que vous me donniez autrefois quand je vous disais que je serais heureuse d'épouser M. Édouard Lebel. Votre langage était celui de la raison, de la sagesse ; aussi m'avez-vous puissamment aidée à rentrer en moi-même.

– Oh ! vous étiez une malade facile à guérir, répondit Claire ironiquement.

Et sans laisser à Mlle de Lancelin le temps de répliquer, elle reprit :

– Mais retournons au château, Éliane ; je viens d'entendre la cloche qui annonce sans doute l'arrivée de Mme Guichard et de notre bonne amie Léontine.

Nous savons quelle force de volonté possédait Mlle Dubessy ; ce fut avec un visage calme, le sourire sur les lèvres qu'elle accueillit les douze ou quatorze personnes qui arrivèrent successivement pour dîner au château. Grâce à

l'habitude qu'elle avait prise de se contraindre, de dissimuler ses impressions, ses souffrances, il était impossible de soupçonner les intolérables tortures de son âme.

– Eh bien ? fit Mme de Linois, parlant à l'oreille de Mlle de Lancelin, vous n'avez donc pu trouver un instant pour causer avec elle ?

– Mais si, et je ne lui ai pas mâché les mots, je vous assure.

– En vérité, on ne le dirait guère.

– Oh ! elle sait cacher ce qu'elle éprouve. C'est un coup terrible que je lui ai porté en plein cœur.

– Que vous a-t-elle répondu ?

– Si je n'avais pas su qu'elle aime M. Lebel, je l'aurais deviné ; elle le soutient, elle le défend, et avec une force… Elle se refuse à croire que la chose soit réelle. Il lui faudrait, je crois bien, en avoir la preuve sous les yeux.

Mme de Linois eut un sourire étrange.

– S'il lui faut cela, elle l'aura, dit-elle. Vous avez commencé l'attaque, ma chère, c'est parfait ; et maintenant que je la regarde avec plus d'attention, je crois, comme vous, que le coup a porté. À mon tour, je vais agir et avant huit jours il y aura du nouveau.

III

L'APPÂT TENDU

Entre Claire et Édouard la situation qui, à un moment, avait paru vouloir s'améliorer, devenait au contraire de plus en plus pénible. Ils ne s'adressaient plus la parole et se témoignaient une froideur qu'on aurait pu prendre pour du mépris, du côté de la jeune fille, si elle n'avait pas été excessivement affectée.

Sans avoir l'air d'en être impressionnée, Claire prêtait avidement l'oreille aux racontars qui, à l'instigation de Mme de Linois, lui venaient un peu de tous les côtés. Elle voulait douter encore, cependant ; mais elle ne parvenait pas à chasser toutes les pensées mauvaises qui hantaient son cerveau malade et portaient le trouble jusqu'au fond de son âme.

Éperdue, affolée, s'abandonnant à ses fureurs jalouses, la malheureuse enfant ne raisonnait plus, ne se rendait plus compte de rien. Et, avec une effrayante rapidité, la terrible jalousie accomplissait son œuvre dissolvante et fatale.

Si Julie, épouvantée des ravages qu'elle voyait s'accomplir chez sa maîtresse, essayait d'élever la voix afin de combattre le mal dévorant, Claire, aussitôt, d'un ton bref et dur, lui imposait silence.

Une malencontreuse idée de l'artiste vint encore aggraver la situation déjà si tendue.

S'imaginant que cela serait agréable à Mlle Dubessy, il pria M. Darimon de vouloir bien, à l'avenir, lui faire servir ses repas dans son pavillon.

Le bonhomme n'en put d'abord croire ses oreilles.

– Ah ! ça voyons, dit-il, est-ce sérieux, ce que vous me demandez ?

– Très sérieux, cher monsieur ; du reste, vous n'êtes pas sans avoir remarqué combien Mlle Dubessy est gênée en ma présence, ce qui indique suffisamment qu'elle lui déplaît.

– Hum, hum ! fit le vieillard en hochant la tête. Et, ne sachant plus que dire, il ouvrit sa tabatière.

C'était toujours ainsi, nous le savons, qu'il se tirait d'embarras.

Quand il fit part à sa pupille de la demande que l'artiste venait de lui adresser, il s'attendait à la voir exprimer son mécontentement.

La jeune fille eut un tressaillement, une crispation des lèvres, ce fut tout.

D'une voix calme elle répondit :

– Eh bien, mon cher tuteur, il faut qu'il soit fait ainsi que le désire M. Lebel.

Plus encore que naguère, le bon M. Darimon se demandait :

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et c'était avec une sorte de rage qu'il frappait à coups redoublés sur sa tabatière et bourrait son nez de tabac.

Dans d'autres moments, se montant la tête, il se mettait fort en colère.

– Et moi qui pensais, que les choses allaient s'arranger, se disait-il, que tout finirait par un mariage. Ah ! bien, oui, va-t'en voir s'ils viennent, ça va de mal en pis. Malheur ! quand nous étions tous si tranquilles, si heureux, qu'avait-elle besoin de faire venir ce jeune homme de Paris pour apporter le trouble, la désolation au château ? Car, enfin, c'est lui, lui seul qui met ici tout à l'envers.

Ah ! oui, elle aurait bien dû le laisser où il était. Ses peintures, ses tableaux ! Eh bien, ils seraient restés dans l'état où ils étaient et sans rien perdre de leur valeur.

Quand elle m'a parlé de ça, tout d'abord j'ai dit : Non ! Mais elle vous a une tête… Il m'a fallu céder. Ah ! comme j'aurais bien fait de tenir bon !

Et, maintenant, comment cela finira-t-il ? Car elle a beau dire et beau faire, s'il voulait s'en aller, elle ne le laisserait pas partir.

– Allons, tout va bien, mieux encore que nous ne pouvions l'espérer, s'était dit Mme de Linois en apprenant que l'artiste ne prenait plus ses repas à la table de la châtelaine.

Et ce qui servait mieux encore ses projets ténébreux ou plutôt ceux de M. le comte, c'est que l'artiste, plus libre, faisait de plus fréquentes visites aux époux Moranne et qu'il avait repris l'habitude de sortir de son pavillon le dimanche de très bonne heure pour n'y rentrer qu'à une heure très avancée de la nuit.

Un jour, seule avec Claire, et sachant que, maintenant, elle pouvait tout oser, Mme de Linois se lança contre Édouard Lebel dans une charge à fond de train.

Claire, qui croyait encore que le secret de son cœur n'était pas connu et qui avait tant de raisons pour le tenir caché, Claire, disons-nous, supporta le choc avec fermeté, avec vaillance, mais non sans d'affreux déchirements de tout son être.

– Oui, chère madame, répondit-elle, on dit cela, tout cela ; mais que ne peut-on pas dire ? En passant de bouche en bouche la plus petite chose prend des proportions extraordinaires ; une chose innocente faussement présentée apparaît comme une énormité.

Où est la vérité ? Où est le mensonge ? On voit le mal plutôt que le bien. Le monde est ainsi fait qu'il se plaît à traîner dans la boue les êtres doux, inoffensifs. La calomnie qui agit sourdement, dans l'ombre, a toujours beau jeu, et médire du prochain est un si agréable passe-temps !

Je n'ai pas à parler de M. Lebel, il ne m'appartient point de le soutenir ; c'est un homme, qu'il se défende. Mais la femme est un être faible, qui ne peut se défendre, le plus souvent, qu'avec ses larmes, et je trouve peu généreux que le monde s'acharne ainsi sur cette pauvre jeune femme, bien innocente peut-être des choses qu'on lui reproche.

Sont-ce les hommes qui crient contre elle ? Non, ce sont les femmes. Pourquoi ? Hélas ! parce qu'elle vient de Paris, qu'elle est jeune et jolie et qu'elle a l'élégance et la distinction de la Parisienne. On ne lui pardonne pas cela. Est-ce donc véritablement un malheur d'être jeune et belle, gracieuse et distinguée ?

Ainsi, mademoiselle Claire, vous ne voulez pas croire…

– Je ne peux pas, je ne peux pas croire à une chose pareille, qui me ferait douter de tout ! s'écria la jeune fille avec une sorte de violence.

– Parce que bonne, généreuse, jugeant trop les autres d'après vous-même, vous croyez à la vertu de toutes les femmes et ne voulez pas admettre la duplicité chez les hommes. Certes, l'honnêteté n'a pas été bannie de la terre et, Dieu merci, les honnêtes gens sont et seront toujours le nombre.

– Oui, Dieu merci, chère madame. Mais si je ne voyais partout autour de moi que bassesse, hypocrisie, perfidie, tromperie, j'aurais le dégoût de la vie et je prendrais en haine l'humanité tout entière.

– Je comprends cela, mademoiselle ; mais, heureusement, s'il y a quelques brebis galeuses dans le troupeau, elles sont l'exception. En ce qui concerne Mme Moranne, peut-être pourrait-elle plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

À Grisolles depuis peu de temps et à peine connus, elle et son mari se trouvaient dans une gêne affreuse. Comment en sortir ? Le travail manquait. Ils attendaient et ne voyaient rien venir. La situation était d'autant plus douloureuse pour la jeune et jolie femme qu'elle est coquette, fort coquette et adore la toilette. L'amour de la parure et à côté le dénuement, la misère, conduisent à bien des choses.

C'est alors que M. Lebel intervint et, aussitôt, tout changea de face. L'aisance succédait à la gêne. Vous connaissez le magicien. M. Lebel n'est plus pauvre comme lorsqu'il est arrivé au château de Grisolles ; grâce à vous,

mademoiselle, à votre grande générosité, il gagne assez d'argent pour être généreux à son tour ; il en a donné et en donne encore à Mme Moranne ; ce n'est plus un secret pour personne.

– Ah ! on sait cela ? fit Mlle Dubessy.

– Comme tout finit par se savoir. Oh ! on ne trouve pas cela mauvais ; on comprend très bien qu'un homme ne refuse rien à la femme qu'il aime, à sa maîtresse.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir.

– Si ce que vous dites existait, prononça-t-elle sourdement, ce serait monstrueux.

– Malheureusement, ce n'est que trop réel.

Claire laissa tomber sa tête lourde sur son sein.

– Allons, elle y viendra, se disait Mme de Linois.

Après quelques instants de silence, la jeune fille se redressa brusquement, une lueur sombre dans le regard.

– Non, non, s'écria-t-elle avec véhémence, on ne peut pas être aussi vil, aussi infâme ! Pour croire cela, il faudrait que j'en eusse la preuve éclatante, il faudrait que je le voie !

Les yeux de Mme de Linois étincelèrent. Il semblait qu'elle eût anxieusement attendu ces paroles de la jeune fille. Aussi s'empressa-t-elle de répliquer :

– Mais, chère demoiselle, vous pouvez l'avoir cette preuve éclatante, et je dis mieux, si vous voulez voir, vous verrez.

– Je verrai quoi ?

– M. Lebel et sa maîtresse à un de leurs rendez-vous d'amour.

– Oh !

– Une ou deux fois chaque semaine, ils se voient hors de la maison du menuisier.

– Vous êtes sûre de cela ?

– Oui.

– Mais où se rencontrent-ils ?

– À Poitiers.

– C'est horrible !

– À Poitiers, dans une maison, un hôtel où ils se rendent séparément, la nuit, entre dix et onze heures.

Claire ne se demanda point comment Mme de Linois pouvait être si bien, instruite.

Elle avait l'esprit tellement troublé qu'il lui était impossible de réfléchir.

– Eh bien, mademoiselle, reprit Mme de Linois, si vous le voulez, vous pourrez les voir entrer dans cette maison l'un après l'autre et ensuite, vous entendrez leurs brûlantes paroles d'amour.

– Mais c'est impossible !

– Nullement. Vous vous rendez à Poitiers une demi-heure avant eux, vous vous enfermez dans une chambre voisine de celle qui a été louée par M. Lebel et vous attendez.

– Oh ! je ne peux pas faire cela ! Mon Dieu, que dirait-on de moi ?

– Enfant que vous êtes ! Est-ce que vous aurez besoin de vous faire connaître ? Ce ne sera pas Mlle Dubessy, mais une voyageuse, une inconnue, qui viendra prendre une chambre à l'hôtel pour se reposer une heure ou deux, en attendant l'heure du train. Vêtue de noir, très simplement, le visage couvert d'un voile épais, vous n'aurez pas à craindre d'être reconnue.

– Je n'oserai jamais, balbutia faiblement la jeune fille.

– Étant seule ; mais si une autre personne est avec vous ?

– Qui ?

– Moi.

– Vous m'accompagneriez ?

– Eh bien, oui, je vous accompagnerai ; de cette façon vous n'aurez pas à prononcer un mot ; du reste, la chambre sera retenue à l'avance.

Claire restait très hésitante. Un combat se livrait en elle ; mais la jalousie devait vaincre tous les autres sentiments.

– Allons, mademoiselle, dit Mme de Linois, qui devinait les angoisses de la pauvre jalouse, soyez résolue ; pour confondre M. Lebel, il faut que vous ayez la preuve de son infamie.

La jeune fille se leva, et un éclair dans le regard, secouée par un tremblement nerveux, elle fit deux fois le tour du

salon, marchant à grands pas. Puis, très pâle, les traits contractés, elle s'arrêta brusquement devant Mme de Linois.

– Quel jour ? demanda-t-elle d'une voix creuse.

Mme de Linois resta un instant interloquée ; mais reprenant vite son aplomb :

– Je ne peux pas vous le faire connaître en ce moment, répondit-elle ; mais je saurai et aussitôt je vous préviendrai.

– Je voudrais que ce fût demain.

– Ce sera le premier jour qu'ils se donneront rendez-vous.

– Comment irons-nous à Poitiers ?

– Oh ! très facilement : À neuf heures et demie, une voiture de louage dans laquelle je me trouverai, vous attendra à la petite porte du parc.

– C'est bien.

– Ainsi vous êtes résolue, décidée ?

– Oui.

– Vous ne reculerez pas au dernier moment ?

– Non, je veux voir !

– C'est dit, vous verrez.

Mme de Linois se leva, mit un baiser sur le front brûlant de la jeune fille et se retira en disant de sa voix mielleuse :

– À bientôt, ma chérie, à bientôt.

Claire se laissa tomber sur un canapé en murmurant d'une voix étranglée :

– Oh ! les hommes, les hommes ! des misérables, des lâches, des infâmes !

Elle avait la poitrine gonflée de sanglots, mais ses yeux enflammés restaient secs.

Elle aurait voulu pleurer ; elle ne pouvait pas.

– Je n'ai plus de larmes ! s'écria-t-elle, en roulant furieusement sa tête sur les coussins.

Elle tenait ses mains fortement appuyées sur son cœur. C'était là surtout qu'elle souffrait.

Les idées les plus extravagantes, les plus folles tourbillonnaient dans sa tête en feu.

– Et je l'aime, je l'aime, je l'aime ! s'écriait-elle éperdue ; ce sont tous les démons de l'enfer qui se sont emparés de moi ! Oh ! si je ne l'aimais pas, s'il n'était pas mon cousin, si cette fortune que je maudis n'était pas aussi la sienne !

Que vais-je faire, mon Dieu, que vais-je devenir ? Suis-je donc condamnée à toujours souffrir ainsi ? C'est un horrible poison qui a pénétré en moi ; il me brûle, il me ronge ! Ce sont, des griffes de vautour qui s'enfoncent dans mon cœur ; mais, griffes terribles, arrachez le donc ce misérable cœur ; arrachez-le, qu'il n'en reste rien et que je cesse de souffrir !

On prétend qu'il y a des femmes qui n'ont pas de cœur ; ah ! elles sont heureuses, celles-là ! Comme elles, je voudrais être de marbre !

Ah ! ma mère, ma mère, pourquoi donc m'as-tu mise au monde ?

Cependant, malgré son affolement, la malheureuse sentait bien qu'elle jouerait un rôle indigne d'elle en allant à Poitiers pour épier Édouard Lebel et Louise Moranne. Sa conscience révoltée lui adressait des reproches sévères ; mais la jalousie réagissait avec fureur, forçait les bons sentiments à se taire, étouffait tous les scrupules.

– J'irai, oui, j'irai ! s'écriait-elle en se tordant convulsivement, je veux voir, il faut que je les voie, que je les entende ! Et après cela, si je l'aime encore, lui, oh ! si je l'aime encore, je n'aurai plus qu'à mourir ou à aller m'enfermer au fond d'un cloître pour y cacher mon malheur et ma honte ! Je lui abandonnerai mes millions et il en fera ce qu'il voudra !

Bien que violemment poussée par la jalousie, Claire se donnait une raison pour s'abaisser à jouer le triste rôle d'espionne, si peu compatible avec sa dignité et sa délicatesse. Elle espérait que ce qu'elle verrait et entendrait porterait un coup mortel à son amour. Car ce qu'elle voulait, maintenant, c'était le déraciner de son cœur cet amour fatal, qui la torturait sans cesse, jour et nuit, par lequel elle souffrait, horriblement, comme doivent souffrir les damnés.

Et elle se disait :

– Qu'il m'abreuve donc de dégoût et que l'amour qu'il m'a inspiré s'y noie !

Et cela ne l'empêchait pas d'être à une fenêtre, écartant légèrement le rideau, à l'instant où Édouard, allant prendre son repas, traversait l'espace qui séparait le pavillon du château.

Dès qu'elle le voyait paraître, marchant lentement, songeur, la tête inclinée, son cœur battait à se briser, et quand il avait franchi la porte du pavillon, elle poussait un long soupir et murmurait :

– Il pense à elle !

Puis, avec, un irrésistible mouvement de colère, serrant sa tête à deux mains :

– Suis-je assez lâche ? disait-elle, je suis honteuse de moi !

IV

MADAME CRAPELET

La maison de la veuve Crapelet, logeuse au mois, à la semaine et à la nuit se trouvait dans une rue peu fréquentée de la ville. Toutefois, cet hôtel de cinquième ordre, était assez connu, bien que sa tenue laissât beaucoup à désirer. Mais l'hôtesse était fort aimable, très avenante, d'une discrétion absolue, qu'elle savait se faire payer, et l'on jouissait chez elle d'une liberté illimitée. Ceci n'était pas toujours du goût de la police locale avec laquelle la dame Crapelet avait eu déjà certains petits comptes à régler. Mais elle avait des protecteurs parmi ses clients habituels, et l'on ne cherchait pas à voir de trop près ce qui se passait chez elle.

De là, sécurité pour la demoiselle que l'on croyait chaste et pure bien qu'elle eût un ou plusieurs amants, et pour la femme mariée, qui criblait de coups de canif son contrat de mariage.

La veuve Crapelet, – était-ce bien une veuve ? – frisait la cinquantaine et sentait, en raison de son âge, la nécessité de grossir vite sa pelote afin de pouvoir se retirer des affaires et devenir comme tant d'autres de ses pareilles, qui tiennent à faire oublier ce qu'elles ont été, dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance quelconque.

Grande et forte matrone, aux allures cavalières, elle avait longtemps habité à Paris où sa conduite n'avait pas dû être très édifiante, à en juger par le soin qu'elle mettait à cacher son passé dont elle ne parlait jamais.

Par suite de quelle circonstance avait-elle quitté Paris pour venir échouer à Poitiers ? Mystère !

Un matin, un homme d'un certain âge, en costume de voyage, portant à la main une valise qui paraissait lourde, entra dans le bureau de la logeuse, en criant :

– Hé, bonjour madame Crapelet.

– En vérité, s'écria la femme, mais c'est monsieur Gallien ; il y a bien trois mois que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

Cet individu, que la dame Crapelet appelait Gallien, était déjà venu plusieurs fois à l'hôtel où il restait un jour ou une nuit, se disant voyageur de commerce et de passage à Poitiers.

– Madame Crapelet, dit-il, je suis dans cette ville pour trois ou quatre jours.

– Alors il vous faut une chambre ?

– Deux, s'il vous plaît, à côté l'une de l'autre, et avec communication.

– Nous avons ça.

– Au premier.

– Bien entendu, sur le devant : n° 4 et 5 ou 6 et 7.



... Entra dans le bureau de la logeuse, en criant : — Hé, bonjour madame Crapelet. (P. 1647.)

– Laquelle de ces chambres est la plus belle et la mieux meublée ?

– Le n° 5 ; cette chambre, fraîchement décorée, a des meubles neufs en palissandre ; le lit est excellent.

– C'est parfait, madame Crapelet ; je prends le n° 5 pour les personnes que j'attends de Paris, deux dames… Chut, soyez discrète ! et je garde pour moi le n° 4. N'y ai-je pas déjà couché ?

– Non, on vous a toujours donné la chambre n° 6 ; et vous pouvez la prendre si elle vous plaît mieux que l'autre.

– Et la communication ?

– Elle existe ; du reste, les quatre chambres communiquent ensemble ; il y a seulement des armoires à changer de place.

– De sorte que vous pouvez loger toute une famille.

– Ce qui n'arrive jamais.

– Allons, c'est bien ; la chambre n° 6, que je connais, sera la mienne ; autant que possible, il ne faut rien changer à ses habitudes ; seulement, madame Crapelet, je retiens aussi la chambre n° 4 :

Et comme la femme le regardait, laissant voir son étonnement :

– Je tiens à ce que ces dames ne soient pas importunées par un voisinage plus ou moins bruyant, ajouta-t-il.

– Je comprends cela, monsieur Gallien ; mais en me prenant mes trois plus belles chambres, celles qui sont

toujours réservées pour mes clients de la ville, je pourrai me trouver gênée.

– Ceci n'est point certain. Et, d'ailleurs, peu vous importe, du moment que vous n'y perdrez rien ? Tenez, voici cent francs pour les trois chambres.

– Quand arrivent-elles, ces dames, que vous attendez de Paris ?

– Demain, dans la nuit.

– Et elles resteront ici ?

– Elles n'y passeront que la nuit.

– Oh ! alors, c'est très bien.

La matrone prit le billet de banque et le glissa dans sa poche. Cependant, la générosité du client l'inquiétait quelque peu, et elle se disait :

– Il doit y avoir là-dessous quelque chose de louche.

Elle reprit à haute voix :

– Elles sont jeunes, ces dames ?

– C'est la mère et la fille.

– Ah ! la mère et la fille.

– Celle-ci n'a pas vingt ans et est une très jolie personne. Je dois vous prévenir qu'elles arriveront assez mystérieusement et voilées. La mère vous demandera la chambre n° 5 retenue pour elle, et sans rien répondre, sans adresser une question, vous conduirez ces dames à leur chambre. Du reste, je serai dans la mienne, les attendant.

– Monsieur Gallien, vous m'assurez qu'il ne se passera rien qui puisse me faire avoir des désagréments.

– Des désagréments ! à quel sujet ?

– Mais, je ne sais pas… Vous savez, les ordonnances de police sont sévères.

– Laissez-moi donc tranquille avec votre police ; est-ce que nous avons à nous occuper d'elle ?

– C'est elle qui ne doit pas avoir à s'occuper de nous.

– Vous me paraissez bien craintive, madame Crapelet.

– Monsieur, chat échaudé craint l'eau froide.

– Allons, rassurez-vous, il s'agit tout simplement d'une affaire.

– Ah ! une affaire ?

– Des préliminaires d'un mariage, si vous aimez mieux. C'est ici, dans votre hôtel, que la jeune fille et le jeune homme vont se voir pour la première fois.

– Et c'est pour ça que la mère et la fille viennent de Paris ? Mais c'est le monde renversé !

– Ces dames vont à Bordeaux, et elles s'arrêtent à Poitiers pour se rencontrer avec le jeune homme.

– La nuit, dans un hôtel meublé ? C'est drôle.

– La chose a été ainsi convenue.

– Soit, monsieur Gallien, mais ça n'en est pas moins singulier.

– Il faut donc tout vous dire, à vous ? Eh bien ! le jeune homme est mon fils.

– Votre fils ! Ah ! vous m'en direz tant !

– Voilà, chère madame Crapelet. Et maintenant, s'il vous plaît, voyons les chambres.

– C'est égal, se disait la maîtresse de l'hôtel en montant l'escalier, je ne comprends pas bien.

Le client entra d'abord dans la chambre qu'il prenait pour lui et où il déposa sa valise ; ensuite il visita la chambre réservée aux deux dames, qu'il trouva fort de son goût ; il crut même devoir complimenter Mme Crapelet qui, pour meubler et orner cette chambre, n'avait pas regardé à la dépense. Quelques instants après il sortit, disant qu'il allait faire des visites en ville et que, probablement, il ne reviendrait pas avant dix heures du soir. Il était cinq heures de l'après-midi.

C'était l'heure où la maîtresse de l'hôtel des Bons-Enfants avait quelques loisirs. Paresseusement assise dans son grand fauteuil, elle achevait de lire son journal.

Un monsieur, qui paraissait avoir entre cinquante et soixante ans, à l'œil vif, au visage pâle, sévère, et correctement vêtu, frappa à la porte vitrée du bureau de l'hôtel. La logeuse dressa la tête, jeta son journal sur une table et se leva en disant :

– Entrez, monsieur.

Le visiteur pénétra dans la pièce dont il referma la porte.

– Vous êtes madame Crapelet ? dit-il.

– Oui, monsieur, pour vous servir.

– Je désire causer quelques instants avec vous.

– Volontiers, monsieur, veuillez vous asseoir.

– Non, pas ici, mais dans tout autre endroit où nous ne risquerons pas d'être dérangés ni entendus.

La femme était hésitante et même inquiète.

– Madame, reprit l'inconnu, ce que j'ai à vous dire exige les précautions que je prends.

– C'est bien, dit la logeuse, qui sentait qu'elle n'avait pas affaire à un de ses clients ordinaires.

Elle appela sa servante, l'installa dans le fauteuil, puis ouvrit une porte donnant accès à un petit salon assez coquettement meublé.

– Monsieur, dit-elle, donnez-vous la peine d'entrer.

Et quand ils furent entrés et assis en face l'un de l'autre :

– Monsieur, dit-elle, vous pouvez parler ici en toute assurance ; on ne nous dérangera pas et nul ne peut nous entendre.

– Pas même votre servante ?

La logeuse indiqua de la main une épaisse et lourde tapisserie qui recouvrait la porte.

– Madame Crapelet, dit alors l'inconnu, aujourd'hui même, à neuf heures du matin, un homme portant un pardessus de drap marron, très long et ayant à la main une valise de voyage, est entré dans votre hôtel ; quand il en est

sorti, au bout d'une heure, il n'avait plus sa valise, ce qui indiquerait qu'il vous a loué une chambre.

– Eh bien, monsieur ?

– Cet individu a-t-il réellement pris une chambre dans votre hôtel ?

– Pardon, monsieur, mais je ne comprends pas pourquoi vous me questionnez ainsi.

– Vous le comprendrez tout à l'heure, madame. J'ai le plus grand intérêt à savoir exactement ce que fait et veut faire cet homme et j'ajoute que, pour d'autres raisons que les miennes, vous y êtes également intéressée.

– Mais, monsieur…

– Madame, répondez-moi avec une entière franchise ; vous n'aurez pas à vous en repentir, je vous le jure. Sous quel nom l'individu en question s'est-il présenté ?

– Sous son nom, monsieur.

– Ah ! Et quel est ce nom ?

– Gallien.

– Donc, Gallien est le nom qu'il s'est donné.

– Mais c'est bien son nom. Je connais M. Gallien depuis bientôt deux ans ; c'est un voyageur de commerce qui, chaque fois qu'il passe à Poitiers, descend à l'hôtel des Bons-Enfants.

– Ah ! il vient souvent chez vous ?

– Quatre ou cinq fois dans l'année.

– Et il y fait un long séjour ?

– Non, il ne reste ici que quelques heures, habituellement.

– Et cette fois, doit-il rester plus longtemps ?

– Trois ou quatre jours, m'a-t-il dit, trois jours seulement si les deux dames de Paris qu'il attend, arrivent demain soir.

– Comment ! il attend deux dames de Paris ?

– La mère et la fille ; il s'agit d'une affaire de mariage. Mais vous me faites causer, monsieur ; vous devez pourtant savoir que la première qualité d'une maîtresse d'hôtel est la discrétion ; je ne me mêle jamais en rien des affaires de mes clients.

L'inconnu avait froncé les sourcils.

– Madame Crapelet, dit-il d'un ton grave, je soupçonnais celui que vous appelez M. Gallien de méditer quelque projet monstrueux ; maintenant, je ne doute plus, cet homme se prépare à commettre une action infâme ; mais il me trouvera entre lui et la malheureuse enfant dont il voudrait faire sa victime.

– Monsieur, que dites-vous ? exclama la logeuse.

– Ce qui est. Mais je suis là, le crime monstrueux ne sera pas commis.

– Un crime, monsieur, un crime !

– Oui, un de ces crimes épouvantables qui conduisent en cour d'assises les coupables et leurs complices. Mais vous ne serez pas la complice du soi-disant M. Gallien, madame Crapelet, car vous allez vous joindre à moi pour empêcher le

crime. Et au lieu d'être arrêtée, emprisonnée comme complice d'un misérable, vous aurez droit à la récompense que mérite toute bonne action.

– Je vais vous parler très nettement, madame Crapelet : si vous m'aidez, comme je l'espère, et si vous usez en cette circonstance de la discrétion absolue qui doit être votre première qualité, vous gagnerez dix mille francs ; cette somme, cette récompense, vous la recevrez de mes mains. Ce qui se passera dans votre maison ne sera connu de personne, car il faut éviter un épouvantable scandale ; mais vous trouverez une autre récompense, plus précieuse encore que celle que je vous promets, dans la satisfaction de votre conscience.

La logeuse était devenue pâle et toute tremblante.

– Mon Dieu, monsieur, dit-elle, je suis très effrayée ; de grâce, expliquez-moi…

– Je n'ai rien à vous expliquer ; mais seulement à vous dire de me servir fidèlement.

– Et en vous servant fidèlement, en faisant ce que vous me direz de faire, je gagnerai dix mille francs ?

– Oui.

Les yeux de la femme étincelèrent.

– Est-ce que ce sera difficile ce que j'aurai à faire ?

– Très facile, au contraire : d'abord ne me rien cacher, et ensuite garder le silence sur ce qui aura été convenu entre nous.

– Tout cela est très bien, monsieur, répondit la femme d'un naturel défiant ; mais je ne sais pas qui vous êtes ; qui me dira que je puis avoir confiance en vous ?

– Qui ? Cinq billets de banque de mille francs, la moitié de la récompense promise.

L'inconnu sortit les billets de son portefeuille et les mit dans les mains de la logeuse. Elle les examina, les palpa, comme pour s'assurer que c'étaient bien de bons et beaux billets de la Banque de France ; puis la figure épanouie et le regard rayonnant :

– Ainsi, monsieur, fit-elle, c'est sérieux ?

– On ne peut plus sérieux.

– Et en vous servant, je vous aiderai à faire une bonne action ?

– Oui, à empêcher qu'un crime ne soit commis dans votre maison.

– Eh bien ! monsieur, je suis à vous et vous pouvez compter sur Ursule Crapelet.

– J'y compte. Votre M. Gallien vous a dit qu'il attendait demain soir deux dames venant de Paris, la mère et la fille ?

– Celle-ci à peine âgée de vingt ans et très jolie, a-t-il ajouté.

– À quelle heure doivent-elles arriver ?

– Entre dix et onze heures, mystérieusement et voilées.

– Bien. Est-ce qu'il n'a pas retenu une chambre pour ces dames ?

– Si, vraiment, et une autre chambre voisine que je ne dois donner à personne.

– Il sait prendre ses précautions, murmura l'inconnu.

Ursule Crapelet était lancée : elle raconta très exactement ce qui s'était passé entre elle et son client, sans oublier de dire qu'elle avait reçu cent francs pour la location des trois chambres. Elle ne fit que confirmer ce que l'inconnu n'avait pas de peine à deviner.

– Madame Crapelet, dit-il, vous voudrez bien mettre à ma disposition, demain soir, la chambre n° 4, et faire en sorte que rien ne puisse gêner la communication qui existe entre cette chambre et celle qui porte le n° 5.

– C'est entendu. Mais si, avant l'arrivée des dames, M. Gallien veut s'assurer qu'il n'y a personne dans la chambre ?

– Vous la lui ferez visiter, car je n'y serai pas encore ; avec votre permission, deux de mes amis et moi attendrons dans ce salon et ne prendrons possession de la chambre que lorsque les dames seront arrivées.

– Oui, les choses peuvent s'arranger ainsi.

– Dès que nous serons dans la chambre, vous n'aurez plus à vous inquiéter de ce qui se passera ; vous resterez tranquillement assise à votre bureau, à moins cependant, que, ayant besoin de vous, je ne vous fasse appeler.

– C'est compris, monsieur. Mais me permettez-vous une question ?

– Dites, madame.

– Vous êtes convaincu qu'un piège est tendu aux deux dames ?

– Oui.

– Enfin, qu'un crime est prémédité ?

– Oui.

– Il serait plus simple et cela vaudrait mieux, il me semble, de dénoncer l'auteur de cette machination à la justice et de le faire arrêter.

– Assurément, je pourrais faire cela ; mais pour des raisons de premier ordre, que je n'ai pas à vous expliquer, je ne veux pas le faire. Toutefois, je peux vous dire que si je dénonçais le complot à la justice, trois arrestations et même quatre auraient lieu immédiatement. La chose aurait un immense retentissement dans tous le pays poitevin et même dans la France entière. Alors ce serait cet épouvantable scandale que je veux éviter à tout prix, scandale dans lequel se trouveraient mêlées des personnes bien connues, aimées, respectées et honorées.

Sans bruit, sans avoir recours à la justice, je veux arrêter l'œuvre du mal, empêcher l'accomplissement d'un crime prémédité.

– Mon Dieu, est-ce qu'on veut assassiner les deux dames ?

– Non, un assassinat ne serait pas à craindre, mais quelque chose de pire.

Ursule Crapelet tressaillit et, regardant l'inconnu :

– J’ai compris, fit-elle ; vous avez raison, monsieur, dans bien des cas la mort est préférable à cela.

Après un silence, l’inconnu reprit :

– Vous pourriez me demander aussi pourquoi je ne préviens pas la jeune fille, – car c’est d’elle seule qu’il s’agit, – du terrible danger dont elle est menacée ; je pourrais l’empêcher de venir dans votre maison et je ne le ferai pas. Elle viendra à l’hôtel des Bons-Enfants, il le faut, dans son intérêt peut-être, mais certainement dans l’intérêt du but que je poursuis et que je veux atteindre.

La logeuse n’avait plus rien à dire ; elle s’inclina avec respect devant l’inconnu dans lequel elle devinait un haut et puissant personnage. Celui-ci se leva.

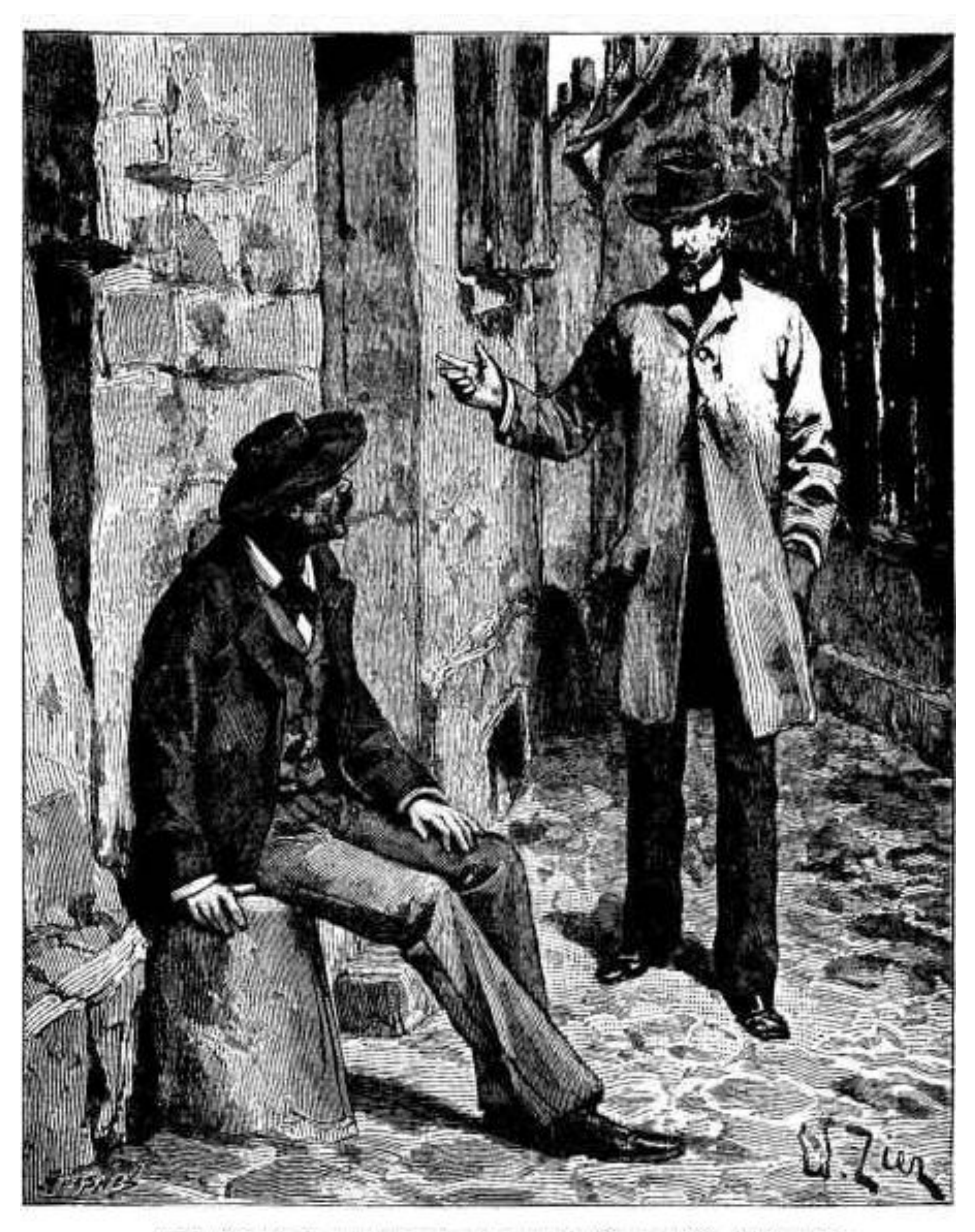
– Donc, c’est bien entendu, dit-il ; pas un mot à qui que ce soit de ce qui vient d’être dit et convenu entre nous. Soyez, comme toujours, gracieuse, aimable avec votre client, M. Gallien ; il ne faut pas que par un mot, un regard, un geste, vous puissiez éveiller sa défiance. Je vous en préviens, madame Crapelet, nous avons affaire à un homme très fort, aussi fin et rusé qu’il est audacieux.

– On saura se tenir, monsieur, soyez tranquille.

– C’est bien.

L’inconnu prit congé de la logeuse à qui il défendit de le reconduire.

Ayant enfoncé sur son front son chapeau de feutre mou à larges bords, il sortit tranquillement de l’hôtel, et après avoir jeté autour de lui des regards investigateurs, il s’éloigna d’un pas rapide et se perdit bientôt dans le dédale des rues étroites et tortueuses de la ville.



... Il s'arrêta devant un homme assis sur une pierre et qui, évidemment, l'attendait. (P. 1655.)

Tout à coup il s'arrêta devant un homme assis sur une pierre et qui, évidemment, l'attendait. Cet homme se dressa debout.

– Mon brave Pierre, lui dit l'inconnu, tu ne t'étais pas trompé. Il y a bien un complot et nous approchons du dénouement.

Les deux hommes se dirigèrent vers une porte de la ville, marchant côte à côte et échangeant des paroles à voix basse.

V

LE PIÈGE

Mme de Linois vint faire une courte visite à Mlle Dubessy.

Elle allait au Petit-Château et s'arrêtait en passant, avait-elle dit à Julie.

Elle venait uniquement pour dire à Claire, dont le cœur se mit à battre violemment :

– Ils se sont donné rendez-vous ce soir, à Poitiers ; tenez-vous prête à neuf heures et demie, et à dix heures moins un quart soyez à la petite porte du parc où je vous attendrai dans une voiture, ainsi qu'il a été convenu.

Par une fatale coïncidence, ou peut-être le mystérieux inconnu l'avait-il voulu, Édouard Lebel avait reçu, le matin, un mot de la comtesse de Blérac, l'invitant à venir dîner chez elle le soir. Elle désirait causer avec lui.

Naturellement, le jeune homme avait prévenu le domestique qui lui servait ses repas qu'il sortirait le soir et ne dînerait pas dans son pavillon.

Le domestique avait annoncé à M. Darimon que l'artiste ne dînerait pas, ayant à s'absenter, et le vieux tuteur, uniquement pour avoir quelque chose à dire à sa pupille, s'était empressé de l'avertir que M. Lebel dînerait en ville.

Aussi, Claire n'avait été nullement surprise quand Mme de Linois était venue lui dire :

– Ils se sont donné rendez-vous ce soir.

Aussitôt après le départ de la misérable femme, la pauvre Claire alla s'enfermer dans sa chambre où elle se mit à pleurer, à sangloter. Il lui semblait qu'elle n'avait pas encore éprouvé d'aussi cruelles souffrances.

Mais, c'était la fin, croyait-elle ; quand il lui serait bien prouvé que son cousin était un misérable indigne de son amour, elle serait à jamais délivrée de sa funeste jalousie et, en même temps, son cœur déchiré, meurtri, saignant de toutes parts, se trouverait guéri. Alors elle rentrerait dans sa dignité et reprendrait possession d'elle-même.

C'était là son espoir, ce qui maintenant la soutenait, l'empêchait de tomber dans un découragement dont les conséquences auraient pu être terribles.

À cinq heures, l'artiste quitta son travail et, peu de temps après, Claire l'entendit fermer les fenêtres du pavillon. Aussitôt elle se plaça devant la fenêtre de sa chambre où elle avait établi son observatoire.

Elle voulait le voir partir, voir comment il s'était habillé. Étrange curiosité ! Et agitée, égarée, souffrant des nerfs, elle attendit.

Le jeune homme ne mit pas plus de vingt minutes à sa toilette. Et quand il sortit du pavillon en toilette de ville ; pantalon noir, gilet blanc et redingote, son pardessus sur le bras et sa canne à la main. Claire poussa un long soupir et murmura :

– Comme il est pressé ! il ne veut pas la faire attendre ; et c'est pour elle qu'il a ainsi soigné sa mise.

Elle était pâle comme une morte, et ses lèvres s'étaient affreusement crispées.

– Ah ! s'écria-t-elle, d'une voix étranglée, ai-je besoin d'aller aussi ce soir à Poitiers ? N'en sais-je pas assez maintenant ?

Mais non, reprit-elle, une flamme dans le regard, j'irai, je l'ai promis !

À sept heures, quand la cloche sonna le dîner, elle descendit dans la salle à manger, et calme en apparence, comme toujours, elle se mit à table en face de son tuteur, qui l'observait du coin de l'œil. Si dissimulée qu'elle fût, le vieillard s'aperçut qu'elle était préoccupée et qu'il y avait dans ses yeux, presque constamment baissés, comme de l'inquiétude. Il remarqua aussi qu'elle mangeait peu, grignotant seulement du bout des dents.

Elle répondait à peine et pas toujours aux paroles affectueuses que lui adressait M. Darimon. Mais le vieillard était depuis longtemps habitué aux bizarreries d'humeur de sa chère pupille.

Claire se leva de table la première et prétexta un violent mal de tête afin de pouvoir se retirer tout de suite dans sa chambre. Julie l'y suivit et lui demanda si elle avait immédiatement besoin de ses services.

– Oui, répondit-elle, je vais me mettre au lit.

Pendant ce temps, M. Darimon, frappant sur sa tabatière, arpentait à grands pas la salle à manger.



Elle avait préparé elle-même le costume dont elle voulait se vêtir. Elle l'alla prendre dans son cabinet de toilette et s'habilla. (P. 1658.)

– Tonnerre de Brest ! jurait-il, et dire que c'est cet animal-là qui est la cause de tout cela !

Claire avait congédié sa femme de chambre, en lui disant qu'elle n'avait plus besoin de revenir et qu'elle aussi pouvait aller se reposer.

Julie n'eut pas plutôt quitté sa maîtresse que celle-ci rejeta vivement les couvertures, sauta à bas de son lit et ralluma une bougie rose parfumée.

Elle avait préparé elle-même le costume dont elle voulait se vêtir. Elle l'alla prendre dans son cabinet de toilette et s'habilla. Elle ne se para d'aucun bijou, et même elle enleva de son doigt une bague qu'elle portait constamment.

Hélas ! elle n'avait pas à se faire belle !

La demie de neuf heures venait de sonner, et comme il ne lui fallait qu'un petit quart d'heure pour se rendre à la porte du parc, elle avait encore quelques minutes à attendre.

Déjà le château était silencieux. Sans aucun doute, M. Darimon et les domestiques s'étaient retirés chacun dans sa chambre.

Comme ceux du lit, Julie avait tiré les rideaux de soie des fenêtres. Claire écarta les rideaux de la fenêtre où nous l'avons vue souvent, ouvrit la croisée et, à travers les lames de la jalousie, dirigea son regard sur le pavillon.

Peut-être espérait-elle qu'Édouard fût rentré.

Mais il n'y avait pas de lumière dans le pavillon, et il y régnait un profond silence.

Fiévreusement, elle referma la croisée, laissa retomber les rideaux et murmura d'une voix sourde :

– Je suis stupide !

Cependant, prête à sortir de sa chambre, elle eut un moment d'hésitation. Pour la centième fois peut-être elle se disait :

– C'est mal, c'est honteux ce que je vais faire !

Si, venant appuyer son hésitation, elle s'était rappelée la lettre signée « un ami » qu'elle avait reçue et qui lui recommandait de se tenir constamment sur ses gardes, il est probable qu'elle serait restée chez elle. Mais, à cet instant, la lettre et son contenu étaient loin de sa pensée.

Comme les Orientaux fatalistes, nous dirons :

… Ce qui est écrit doit arriver !

La main appuyée sur son front, elle murmura :

– Allons, courage !

Puis elle se redressa haute et fière, les yeux étincelants.

Elle souffla la bougie, traversa dans les ténèbres son cabinet de toilette et une autre pièce, puis ouvrit une porte donnant accès à un escalier dérobé et descendit.

Hors du château, elle se dirigea rapidement vers le parc, en se glissant à travers les massifs des jardins.

Le ciel s'était couvert, on ne voyait que de rares étoiles, la nuit était presque noire.

Si, à cette heure, quelqu'un se fût promené dans les jardins, il aurait pu entendre le bruit des pas de la jeune fille, et s'il l'avait aperçue, glissant comme une ombre, il ne l'aurait certainement pas reconnue, bien que, ayant à se diriger dans la nuit, elle eût forcément le visage découvert.

Le voile épais qu'elle devait baisser en arrivant à Poitiers, était sur son front comme un bandeau.

Elle avait dans sa poche une clef de la porte du parc ; elle l'ouvrit. La voiture de louage, une sorte de coupé, était là, ayant ses deux lanternes allumées.

La portière s'ouvrit et de l'intérieur du véhicule une voix prononça tout bas :

– Venez, venez vite !

Claire referma la porte du parc et se précipita dans la voiture haletante et toute tremblante.

Le cocher piqua de la mèche de son fouet les flancs du cheval, qui partit comme une flèche.

– Mon Dieu, comme vous tremblez, ma chère, disait Mme de Linois, qu'avez-vous donc ?

– Je ne sais pas ; il me semble que quelque grand malheur va m'arriver. Quel est cet homme qui conduit la voiture ?

– Serait-ce lui qui vous a effrayée ? Rassurez-vous et soyez absolument tranquille. Cet homme, qui m'est tout dévoué, ne sait rien et saurait-il quelque chose, il se ferait hacher en morceaux plutôt que de trahir un secret.

Disons tout de suite que l'homme en question n'était autre que Bertrand, l'âme damnée du comte et de la comtesse de Linois.

C'était lui qui, dans l'après-midi, avait loué l'attelage à un loueur de voitures dont il était connu, mais qui ignorait

qu'il fût au service des maîtres actuels de la propriété des Pins.

Généreux comme un grand seigneur, il avait mis deux louis dans la main du loueur, disant qu'il allait conduire sa sœur et sa vieille mère à six lieues de Poitiers, chez des parents, et qu'il ne ramènerait le cheval et la voiture que le lendemain, dans la matinée.

– Mais, avait-il ajouté, vous pouvez être tout à fait tranquille au sujet de votre cheval, une fière bête ; j'en aurai le plus grand soin et ne lui marchanderai ni l'avoine, ni la litière.

Il avait aussitôt conduit l'attelage dans une auberge, à l'autre extrémité de la ville, et là il avait attendu l'heure d'aller prendre Mme de Linois, d'abord, et ensuite Mlle Dubessy.

Le coupé s'arrêta au coin de la rue où se trouvait l'hôtel des Bons-Enfants.

Mme de Linois et la jeune fille, voiles baissés, mirent pied à terre.

Bertrand tourna bride pour retourner à l'auberge où sa consigne était d'attendre, sans bouger, les ordres de son maître.

Mme de Linois ayant passé sous le sien le bras de Claire, elles se dirigèrent vers l'hôtel sans trop se presser, et elles y entrèrent sans avoir remarqué deux hommes qui, dissimulés dans les encoignures d'une porte cochère, de l'autre côté de la rue, surveillaient l'entrée de l'hôtel.

La veuve Crapelet attendait debout dans son bureau, dont la porte était ouverte. Elle s'avança sur le seuil.

– Nous venons d'arriver à Poitiers, venant de Paris, lui dit Mme de Linois.

Alors, sans prononcer une parole, la veuve prit un bougeoir allumé et conduisit les deux dames à la chambre n° 5. Elle y entra derrière elles, alluma une bougie et se retira aussitôt en disant :

– Si ces dames ont besoin de quelque chose, elles voudront bien m'appeler ; voilà, près du lit, le cordon de la sonnette.

– C'est bien, merci, madame, répondit Mme de Linois.

Dans la chambre n° 6 se trouvaient M. le comte de Linois et M. le vicomte Alfred, qui ne paraissait pas absolument enchanté du rôle qu'on se préparait à lui faire jouer. C'est qu'il n'était nullement rassuré au sujet des conséquences que pourrait avoir le criminel attentat.

Le comte et son fils étaient arrivés à l'hôtel à neuf heures.

Le premier soin de M. de Linois avait été de faire l'inspection des trois chambres, regardant partout, jusque sous les lits. Il avait paru satisfait, surtout lorsque, sur sa demande, la logeuse lui avait remis la clef du n° 4. Ceci n'avait pas coûté beaucoup à Mme Crapelet, qui avait une autre clef de cette chambre.

– Avez-vous, cette nuit, beaucoup de monde dans l'hôtel ? avait ensuite demandé M. de Linois.

– Personne autre que vous au premier ; deux voyageurs au deuxième et aux troisième et quatrième étages, mes locataires au mois, avait répondu la veuve.

Et cette réponse, évidemment fort agréable au faux M. Gallien, avait valu à Mme Crapelet un très aimable sourire.

Celle-ci laissa le père et le fils causer de leurs petites et grosses affaires, et rentra dans son bureau où elle avait à recevoir de nouveaux clients.

À dix heures moins quelques minutes, le mystérieux inconnu se présenta.

Il fut tout de suite introduit dans le petit salon attenant au bureau.

Cinq minutes après, un second personnage entra dans le bureau.

– On m’attend dans votre salon, dit-il.

– Bien, entrez, dit la veuve, ouvrant la porte.

Cinq nouvelles minutes s’étant écoulées, un troisième personnage parut. Ayant dit comme celui qui l’avait précédé : « On m’attend dans votre salon », la porte du *buen-retiro* lui avait été aussitôt ouverte.

Alors, Ursule Crapelet s’était dit :

Trois hommes dans la maison et deux qui montent la garde dans la rue, voilà un déploiement de force qui ne me paraît pas bien nécessaire ; enfin, ça, ce n’est pas mon affaire. Je n’ai plus à attendre que la mère et la fille, et après… ma foi, il arrivera ce qui pourra ; je n’ai rien à y voir et je m’en lave les mains…

La mère… oh ! une drôle de mère tout de même !

Mme de Linois et Claire étaient arrivées à leur tour et, comme nous l'avons dit, la maîtresse de l'hôtel les avait conduites à leur chambre.

Mais avant de redescendre, profitant du bruit que faisaient au n° 5 celles qu'elle croyait être la mère et la fille, la veuve Crapelet ouvrit la porte de la chambre n° 4, dans laquelle, un instant après, l'inconnu et ses deux compagnons s'introduisaient furtivement et sans bruit.

De cette chambre on pouvait facilement, en prêtant l'oreille, entendre tout ce qui se disait dans l'autre, la cloison étant assez mince.

Les trois hommes avaient éteint leur lumière et étaient assis dans une immobilité de marbre. L'inconnu, le maître, se trouvait près de la porte ouvrant sur l'autre chambre, tendant l'oreille ; mais il n'entendait encore qu'un bruit de pas légers, ce qui indiquait que Mme de Linois et la jeune fille ne s'étaient pas assises.

Claire allait sans cesse du milieu du salon à la fenêtre par laquelle elle essayait de regarder dans la rue.

Une impatience fiévreuse se lisait sur son pâle et beau visage tourmenté.

– Où est la chambre ? demanda-t-elle tout à coup.

– Là, répondit Mme de Linois, indiquant de la main le n° 4.

La jeune fille soupira.

– Je n'entends rien, dit-elle.

– Ils ne sont pas encore arrivés ; du reste, voyez, il n'est que dix heures et demie.

– Mais que peuvent-ils donc faire ?

– Ils ont très probablement dîné dans un restaurant.

Claire appuya fortement la main sur son cœur.

– Il me semble que je vais étouffer ici, prononça-t-elle. Si j'ouvrais cette fenêtre ?

– Ce serait imprudent, on pourrait vous voir.

– Nous éteindrions la bougie.

– Non ; croyez-moi, attendez tranquillement. Mais, comme vous avez chaud, vous êtes tout en sueur !

– C'est vrai, répondit Claire, essuyant sa figure avec son mouchoir, et j'ai soif.

Mme de Linois attendait ces paroles de la jeune fille ; ses prunelles étincelèrent.

– Mais, ajouta Claire vivement, il est inutile d'appeler la maîtresse de l'hôtel ; voilà de l'eau dans cette carafe, j'en boirai un demi-verre.

– Sucrée, n'est-ce pas ? fit Mme de Linois.

– Oui, je le veux bien.

– Alors je vais préparer deux verres d'eau sucrée, car j'ai aussi très soif.

– Elle va lui faire prendre un narcotique, se dit l'inconnu, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

La jeune fille était retournée à la fenêtre devant laquelle elle se tenait debout, le visage collé à la vitre.

Mme de Linois se hâta de profiter de cet instant. Elle mit du sucre dans les verres, versa l'eau et, lestement, fit tomber dans le verre destiné à Mlle Dubessy le contenu d'un tout petit flacon de cristal qu'elle avait tiré de son corsage.

Le liquide clair du flacon se mêla à l'eau, sans qu'on y pût voir la plus légère coloration.

– C'est fait, ma chérie, dit Mme de Linois, venez.

La jeune fille s'approcha, prit le verre que lui tendait l'odieuse femme et le vida d'un trait.

– Vous sentez-vous mieux maintenant ? demanda la misérable, ayant sur les lèvres un sourire étrange.

– Oui, répondit Claire.

– Nous n'avons plus longtemps à attendre ; asseyons-nous, ma chérie, vous dans ce fauteuil, moi sur cette chaise.

– Je suis lasse, murmura la jeune fille, se laissant tomber dans le fauteuil.

Mme de Linois s'assit en face de Mlle Dubessy, et l'enveloppa de son regard où passaient des lueurs sombres. Il y eut un instant de silence.

Soudain Claire tressaillit et, tendant l'oreille :

– Là, prononça-t-elle à voix basse, on a parlé, avez-vous entendu ?

– Non, vraiment, répondit Mme de Linois ; du reste, ce n'est pas dans cette chambre, où vous avez cru entendre parler, mais dans celle-ci que les amants vont venir.

Il y eut un nouveau silence.

– Tiens, qu'ai-je donc ? reprit la jeune fille en s'agitant.

Son teint s'était subitement coloré et ses yeux brillaient d'une façon singulière.

– Est-ce que vous souffrez ? demanda Mme de Linois d'un ton plein de sollicitude.

– Non, pas du tout. Je ne me rends pas compte de ce que j'éprouve ; c'est comme une grande lassitude de tous les membres.

– C'est un effet de l'émotion.

Claire secoua la tête et voulut se lever. Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle retomba lourdement dans le fauteuil.

– Mon Dieu, mais qu'ai-je donc ? que se passe-t-il donc en moi ? s'écria-t-elle d'une voix empâtée ; je ne souffre pas, non, je ne souffre pas ; mais, mais… c'est étrange…

– Est-ce que vous m'entendez ?

– Oui, très bien.

– Vous me voyez ?

– Oui, oui, je vous vois.

– Alors ce n'est rien, vous allez vous remettre.

Claire laissa échapper un cri rauque, pareil à celui que pousserait une personne enrouée.

– C'est un engourdissement, prononça-t-elle ayant la langue embarrassée, lourde ; je ne peux plus remuer les jambes, ni les bras…

Elle essaya de se mouvoir. Impossible. Ses bras, ses jambes restèrent inertes.

Une troisième fois elle s'écria, avec une grande difficulté d'élocution :

– Mon Dieu, mais qu'ai-je donc ?

Elle voulut parler encore, mais ne put articuler que quelques mots inintelligibles.

L'étrange paralysie produite par le liquide absorbé avait gagné la langue. Et, chose étrange, non seulement Claire ne souffrait pas, mais elle conservait, avec l'ouïe et la vue, ses facultés morales dans toute leur plénitude.

À ce moment seulement, elle se rappela ce mystérieux billet, qu'elle avait déchiré avec indignation et qui lui conseillait de se tenir sans cesse sur ses gardes afin d'éviter les pièges qui pouvaient lui être tendus.

Était-elle donc tombée dans un piège, dans un guet-apens ?

Cette idée traversa son cerveau et y jeta une vive lumière.

Une angoisse inexprimable se refléta sur son visage devenu très pâle et son regard se fixa sur Mme de Linois avec terreur.

Celle-ci paraissait très calme et Claire devina plutôt qu'elle ne vit sur ses lèvres un mauvais sourire.

VI

À BAS LE MASQUE

Dans la chambre n° 4, les trois hommes étaient toujours dans la même immobilité. Toutefois, le maître était dans un état d'agitation extraordinaire. Il avait entendu toutes les paroles de la jeune fille, et quand le silence se fit entre les deux femmes, il se dit :

– Je ne me suis pas trompé, c'est bien un narcotique que la coquine lui a fait boire, et la pauvre enfant vient de s'endormir.

Claire ne pouvant plus ni parler, ni faire un mouvement, il croyait, en effet, que la jeune fille dormait.

Il ignorait qu'il existât à Paris un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, appelé Tartini, lequel était un savant chimiste très habile en l'art de fabriquer toutes sortes de poisons et autres compositions chimiques produisant les effets les plus singuliers.

Dix fois il avait été sur le point d'ouvrir la porte et de se précipiter dans la chambre ; mais il avait su se contenir. Pour lui et ses hommes le moment d'intervenir n'était pas venu encore.

Près de Mlle Dubessy, il n'y avait encore que Mme de Linois, il fallait permettre à M. le comte et à M. le vicomte d'entrer en scène.

Et le mystérieux personnage attendait.

Cependant Mme de Linois s'était dressée debout, pâle, elle aussi, et toute frémissante sous l'impression des regards éperdus de la jeune fille.

Elle alla à la porte donnant sur le couloir et s'assura qu'elle l'avait bien fermée à double tour, ensuite elle marcha rapidement vers la porte de la chambre n° 6 dont elle tira le verrou.

La porte s'ouvrit aussitôt et le comte poussa Alfred dans la chambre, en prononçant ces mots d'une voix creuse :

– Allons, marche, ne tremble pas, elle est à toi !

Si le jeune homme avait suivi exactement les ordres de son père, il se serait précipité sur la jeune fille, l'aurait enlevée dans ses bras et jetée sur le lit. Mais bien qu'il fût ivre de désirs sensuels, il n'était encore qu'un apprenti bandit, un demi-scélérat. Au lieu d'agir brutalement, ainsi que son noble père l'aurait voulu, – car M. le comte était pour les choses rapidement exécutées, – il s'approcha de la jeune fille, s'agenouilla devant elle et lui prit les mains qu'il couvrit de baisers brûlants.

Rien ne saurait rendre l'expression du regard et de la physionomie de Mlle Dubessy ; c'était à la fois l'épouvante, l'horreur et le dégoût.

Et la malheureuse, momentanément paralysée, ne pouvait se soustraire, à l'horrible contact ; elle ne pouvait retirer ses mains que souillaient les lèvres de ce misérable, de ce lâche !

Et s'il lui plaisait, à cet être vil, de coller ses lèvres sur les siennes, il lui faudrait subir également cette flétrissure.

Ah ! si elle avait pu se dresser sur ses jambes, faire usage de ses bras, avec quelle énergie, forte dans sa colère, elle aurait repoussé le misérable !

Ainsi, avec une habileté infernale, on lui avait tendu un piège et elle y était tombée. Elle était à la merci de trois infâmes, de trois monstres, entièrement à leur merci, puisqu'il lui était impossible de se défendre, d'appeler à son secours.

Toutes les phrases de la lettre d'avertissement qu'elle avait reçue d'un ami inconnu se retraçaient dans sa mémoire. Et elle n'avait pas tenu compte des conseils qui lui étaient donnés, mieux que cela, elle les avait méprisés !

Mais que lui voulait-on ? Dans quel but l'avait-on fait tomber dans ce piège infâme ? Ces gens, ces de Linois – des bandits – la tenaient en leur puissance que voulaient-ils donc faire d'elle ?

Une clarté se fit dans son esprit ; elle comprit.

Tout se retourna en elle et il lui sembla qu'elle allait mourir.

Mais la mort n'était-elle pas préférable à l'horrible souillure ? Ne valait-il pas mieux mourir que d'être déshonorée ?

Tout cela avait passé rapidement dans la pensée de Claire.

Mme de Linois se tenait à l'écart, près de la fenêtre, à moitié cachée derrière les rideaux.

Le comte, très sombre, dardant sur la jeune fille son regard sinistre, était resté sur le seuil de la porte. Il passait

fiévreusement les doigts dans sa barbe et se mordillait les lèvres.

Alfred, tenant toujours les mains de Claire, disait :

– Claire, je vous aime, je vous adore, comme jamais aucune jeune fille n'a été aimée, adorée. Ah ! vous le savez bien et depuis longtemps que je vous aime de toutes les forces qui sont en moi ! Je ne pouvais plus vivre sans vous, mais je ne voulais pas mourir afin de vous consacrer ma vie tout entière.

Claire, Claire, sois à moi, donnons-nous l'un à l'autre pour la vie !

Il osait, il avait l'audace de la tutoyer, l'infâme !

Il savait qu'il pouvait tout lui dire, qu'elle avait été mise dans l'impossibilité de lui répondre.

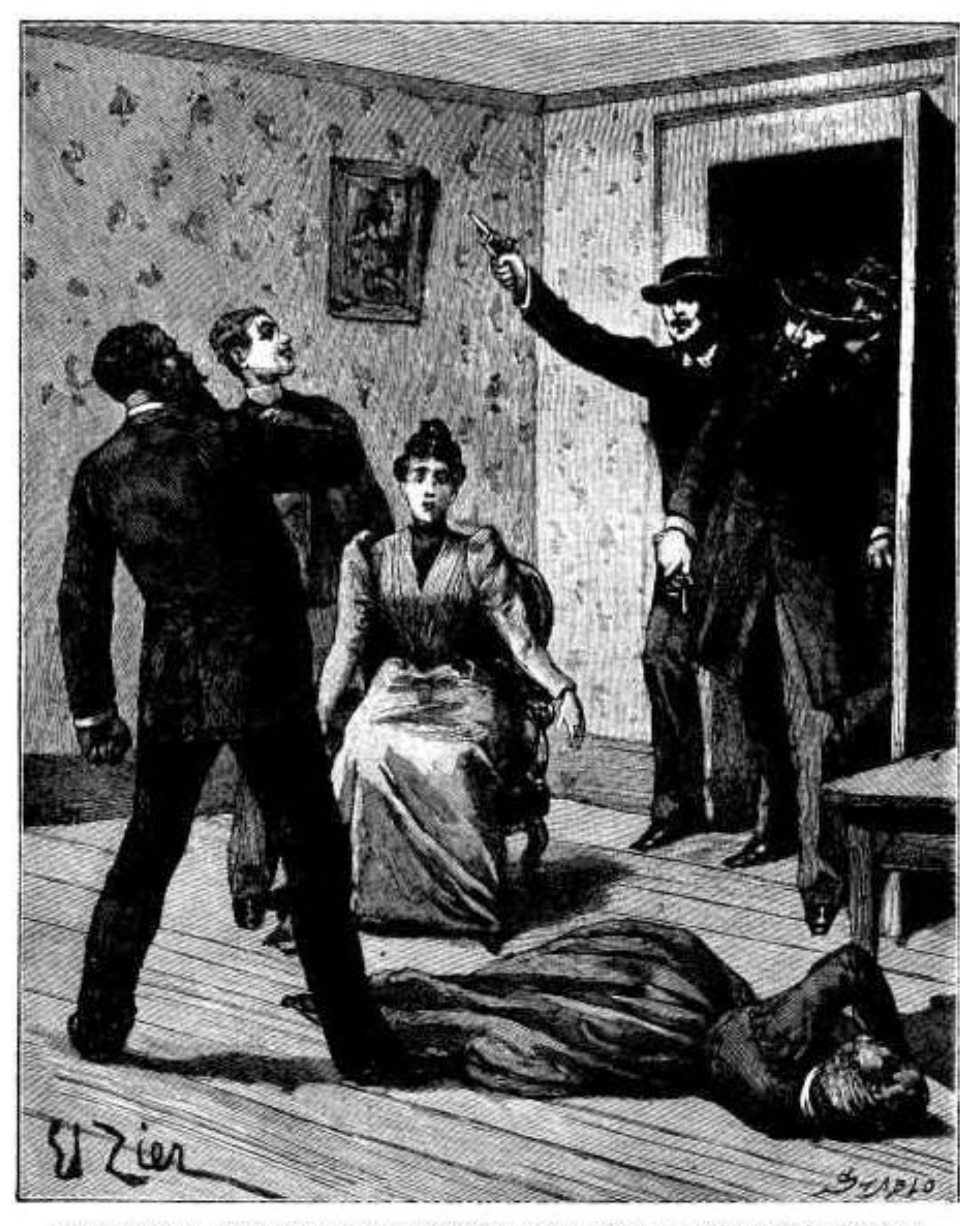
Et la pauvre enfant entendait cela, et, immobilisée, elle n'avait que la flamme de son regard pour protester contre des paroles iniques. Ah ! si elle avait pu parler !

Alfred continua :

– Claire, unissons-nous l'un à l'autre, échangeons de délirants baisers d'amour ; tu seras ma femme, mon épouse chérie, adorée ; nous aurons de beaux enfants, car tu les aimes, les enfants, et nous les adorerons, ces chers petits êtres, comme tu es toi-même adorée ! Oh ! comme notre vie sera heureuse et belle !

Toujours dans l'encadrement de la porte, M. de Linois haussait les épaules, donnant ainsi des signes visibles d'impatience.

La comédie des beaux sentiments durait trop longtemps. Il s’avança pour y mettre fin.



Trois hommes, ayant chacun un revolver à la main, firent irruption dans la chambre du drame. (P. 1668.)

– Mademoiselle, dit-il d'une voix douce et pateline, la femme pardonne tout à l'amour ; ce que, dans sa sévérité, le monde blâmerait, vous l'excuserez, vous le pardonnerez en vous disant qu'il y avait là l'égarement, l'emportement d'une passion qu'aucunes considérations humaines ne pouvaient maîtriser.

Et, maintenant, mes enfants, nous vous laissons seuls.

Il échangea avec son fils un regard expressif, puis il éteignit la lumière du bougeoir. Il allait éteindre également l'autre bougie lorsque, tout à coup, la porte de la chambre n° 4 s'ouvrit avec fracas.

Trois hommes, ayant chacun un revolver à la main, firent irruption dans la chambre du drame.

Et avant que les de Linois eussent eu le temps de se reconnaître, de comprendre ce qui se passait, un des nouveaux venus avait bondi jusqu'à la porte du n° 6 pour en défendre le passage.

Les trois complices étaient cernés, pris dans leur propre piège.

Le charmant Alfred s'était dressé comme par un ressort, livide, tremblant de tous ses membres.

Mlle Dubessy avait tourné la tête et compris que Dieu avait entendu la prière qu'elle lui adressait du fond de son âme.

Ces trois hommes venaient à son secours. Et juste au moment où elle se disait :

– C'est fini, plus d'espoir, je suis perdue, perdue !

À cet instant même la porte s'ouvrait, les hommes paraissaient, elle était sauvée !

Devant ses yeux, elle vit ces mots, contenus dans le billet anonyme, tracés en lettres de feu :

« Vous ne serez pas une victime !

« On veille sur vous !

– Nous sommes trahis et je ne suis pas armé ! avait murmuré M. de Linois, dont les yeux pleins de lueurs fauves, s'étaient injectés de sang.

Quant à Mme de Linois, subitement prise d'une violente attaque de nerfs, elle s'était écroulée sur le parquet et se tordait dans d'affreuses convulsions.

Le défenseur de la jeune fille l'avait enveloppée d'un regard plein d'intérêt et de compassion et s'était dit, voyant le rayonnement de joie des yeux de Claire et leur expression de profonde reconnaissance :

– Elle n'est pas endormie, elle voit, entend et comprend ; mais cette étrange immobilité…

Alors notre personnage s'avança, le regard flamboyant, et se plaçant en face de son antagoniste, il lui montra son visage en pleine lumière.

Le misérable poussa un cri rauque, étranglé, et recula terrifié, secoué par un tremblement convulsif.

– Vous, vous, vous ! balbutia-t-il éperdu.

– Ah ! vous me reconnaissez ! Eh bien, j'en suis ravi ; cela vous évite de prétendre que vous êtes le comte de Linois. Quittez donc ce nom dont vous vous êtes

frauduleusement emparé, que vous avez volé et reprenez celui qui vous appartient et que vous avez depuis longtemps déshonoré.

À bas le masque ! Vous avez assez joué au comte de Linois, qui fut dans un temps votre ami et le mien, et qui est mort en Amérique il y a six ans.

Mais vous savez cela mieux que moi, vous avez assisté aux derniers moments du comte de Linois ; il est même probable que vous n'avez pas été pour rien dans cette mort d'un malheureux qui, deux jours auparavant, se portait à merveille. Vous savez vous procurer et faire usage de merveilleux poisons, et aussi d'autres substances, poudres ou liquides non moins merveilleux.

Et, montrant de la main la jeune fille immobile dans le fauteuil, il ajouta :

– En voici la preuve, monsieur le baron Raoul de Simiane.

Il avait prononcé ces paroles d'une voix acerbe, qui cingla la figure du misérable comme un coup de cravache.

Celui-ci, dans lequel nos lecteurs ont sans doute reconnu depuis longtemps le terrible de Simiane, avait la face horriblement convulsée. Ne pouvant bondir à la gorge de son ennemi, maintenu qu'il était par le canon du revolver braqué sur lui, il grinçait des dents.

Alfred, un peu revenu de son épouvante, s'était éloigné de Mlle Dubessy et manœuvrait avec l'intention évidente de s'enfuir par une des portes latérales, malgré les deux hommes à qui la garde en avait été confiée.

L'inconnu ayant remarqué son manège, s'écria :

– Ne le laissez pas échapper, j'aurai aussi à lui parler tout à l'heure.

Il reprit, s'adressant de nouveau à de Simiane :

– Vous ne m'attendiez point ici, n'est-ce pas, monsieur le baron ? Donc, continua-t-il avec une ironie mordante, je n'ai pas cru devoir vous prévenir de ma visite. J'ai préféré vous causer une surprise, peu agréable il est vrai, mais, enfin, une surprise.

Je vois ce soir Mlle Dubessy pour la première fois ; mais je m'intéresse à cette jeune fille, je m'intéresse à elle plus que vous ne le croyez, monsieur le baron, et, vous le voyez, je me suis fait son défenseur.

La pauvre enfant échappe à vos convoitises ; votre fils, le fils d'Antoinette Picot, qui a été autrefois au service de la baronne de Simiane, votre mère, votre fils ne souillera pas le corps de cette vierge et vous, baron de Simiane, vous ne vous emparerez pas des millions de Mlle Claire Dubessy comme de ceux du malheureux Ludovic de Mégrigny.

De Simiane fit entendre une sorte de grognement de fauve.

Il reprenait peu à peu son sang-froid. Il se redressa brusquement et d'un ton farouche :

– Allez-vous me dire, enfin, ce que vous me voulez ?

– Ah ! ce que je te veux ! Je veux, après t'avoir arraché ton masque, je veux, serpent, te briser les dents ! Tu as trop fait de victimes ; elles crient toutes vengeance contre toi… Tu as mordu, tu ne mordras plus !

– Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires, quand je ne m’occupe pas des vôtres ? Pourquoi pénétrez-vous ainsi dans ma vie ?

– Parce qu’il fallait à tes victimes un vengeur ; ce vengeur, c’est moi !

Les yeux du maudit lancèrent des flammes. Il se ramassa sur lui-même et fit un mouvement pour s’élancer sur son ennemi.

– Si tu fais un seul pas en avant, lui cria le vengeur, aussi vrai que je m’appelle Maxime de Rosamont, je te tue comme un loup enragé !

La terrible attitude de M. de Rosamont disait assez qu’il n’hésiterait pas à mettre sa menace à exécution.

De Simiane, nous le savons, insolent et cruel avec les faibles, était rampant et lâche en face des forts. Au lieu d’avancer, il recula.

De sa voix calme, à l’accent sévère, l’ami d’autrefois reprit :

– Je ne pensais plus à vous, baron de Simiane, je vous avais complètement oublié ; je vous croyais mort et, malheureusement, vous étiez toujours de ce monde. Vous vous étiez enfui de France pour échapper à la justice avec laquelle vous aviez de terribles comptes à régler, pourquoi y êtes-vous revenu ? Vous n’aviez pas assez de vos anciens crimes, il vous fallait commettre de nouveaux forfaits, faire encore couler des larmes !

Chez vous, il n’y eut jamais un instant de remords, vous n’eûtes jamais la pensée du repentir. Sur la terre libre d’Amérique et ailleurs, partout où vous avez porté vos pas,

qu'avez-vous fait ? J'ai fait prendre des informations et si je n'ai pas pu tout savoir, j'ai au moins la certitude que les renseignements qui m'ont été fournis sont absolument exacts.

La fortune que vous aviez emportée de France a été dissipée en moins de quatre ans. Dès lors, sous le nom de James Mikley, vous faisant passer pour un Anglais, vous n'avez plus vécu que d'expédients. On vous a vu dans toutes les principales villes des États-Unis. Devenu un joueur très habile, on se souvient de la chance étonnante qui vous favorisait sur les tapis verts. À cette industrie, qui n'était pas toujours aussi lucrative que vous l'auriez voulu, vous ajoutiez l'escroquerie et le vol sous toutes ses formes.

– C'est faux, c'est faux ! hurla de Simiane.

– J'ai des lettres qui sont des preuves. Partout où vous avez passé, vous avez fait des dupes et laissé les plus tristes souvenirs.

C'est au Canada que vous avez rencontré le comte de Linois ; vous vous reconnûtes et renouâtes les liens d'une ancienne camaraderie. De son côté l'amitié était sincère, mais du vôtre !… Passons.

De Linois avait eu, comme vous, une jeunesse très agitée ; mais s'il avait follement gaspillé la fortune que lui avaient laissée ses parents, lui, au moins, n'avait point forfait à l'honneur et était resté digne de porter le nom de ses ancêtres.

À vingt-cinq ans, il se maria avec une jeune orpheline qu'il aimait, dont il était aimé et qui lui apporta une dot d'un million. Il put alors se délivrer de ses créanciers et il

conserva le château de Linois, en Bourgogne, avec ses dépendances. C'était l'épave d'un magnifique héritage.

Antoinette Picot, l'ancienne femme de chambre de la baronne de Simiane et plus tard de Blanche de Mégrigny, était sortie de sa crise de nerfs ; elle avait relevé la tête, et toujours étendue sur le parquet, le buste appuyé sur ses bras, elle écoutait avidement ; car ni elle ni son fils ne savaient ce que de Simiane avait fait en Amérique ; ils ignoraient, par conséquent, comment le baron avait pu changer son nom contre celui de comte de Linois.

Alfred, qui s'était affaissé sur une chaise, écoutait aussi, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains.

Mlle Dubessy ne perdait pas une des paroles de M. de Rosamont ; elle écoutait avec une attention croissante et un étonnement profond.

– La jeune Mme de Linois, poursuivit le vengeur, avait des parents en Amérique, à Philadelphie ; elle et son mari se rendirent dans cette ville. De Linois avait résolu de se donner au travail et de se refaire une fortune, si c'était possible, afin d'apaiser le regret qu'il avait des fautes de sa jeunesse.

Presque tout de suite en arrivant à Philadelphie, la comtesse avait mis au monde un fils auquel on donna le prénom d'Alfred. Maintenant, plus que jamais, le travail du comte de Linois avait un but. Il lui fallait reconstituer sa fortune afin que son fils pût un jour porter son nom avec éclat.

Pendant plusieurs années le comte et la comtesse vécurent très heureux.

Mais le malheur s'abattit tout à coup sur de Linois. Il perdit sa femme et son fils à quelques jours de distance.

Baron de Simiane, vous avez entre les mains l'acte de naissance de Jeanne-Angélique Dubourg, l'acte de mariage du comte et de la comtesse de Linois et l'acte de naissance d'Alfred-Henri de Linois ; moi, je possède l'acte de décès de Jeanne-Angélique Dubourg, comtesse de Linois, et l'acte de décès de son fils Alfred Henri de Linois.

Maintenant, de Simiane, adossé au mur, le visage blême, convulsé, roulait des yeux effrayants, qui semblaient sortir des orbites.

M. de Rosamont reprit la parole.

– Ce n'est pas pour vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi que je fais ce récit, mais pour vous prouver que je suis parfaitement renseigné, et afin que les personnes qui m'entendent sachent bien qui vous êtes et ce que vous valez.

Je reviens au comte de Linois. La mort de sa femme et de son fils lui porta un coup terrible. Il tomba dans un profond découragement, ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, il négligea ses affaires, et la maison de commerce qu'il avait fondée et qui commençait à prospérer, s'en alla à la dérive et finit par sombrer.

Alors le malheureux de Linois se mit à voyager et, comme je l'ai dit, il était au Canada lorsque vous le rencontrâtes.

Il vous raconta sa douloureuse histoire, ne vous laissant rien ignorer des choses qui le concernaient.

À votre tour, et comme il s'étonnait que vous eussiez pris un faux nom, vous lui dites que vous aviez été dans la nécessité de le faire afin de vous soustraire à vos créanciers et à d'impitoyables rancunes.

De Linois accepta vos explications, crut à l'affection que vous lui témoigniez, et se laissa diriger par vos conseils intéressés.

Vous étiez revenus à Philadelphie. Un jour, vous décidâtes de rentrer tous deux en France, et toujours dirigé par vous, qui aviez déjà formé le projet criminel de vous substituer à lui, le comte rassembla tous ses papiers, même ceux qui paraissaient n'avoir aucune importance.

Avant de partir, vous engageâtes le comte à faire un dernier voyage à travers le pays. Un matin, vous vous arrêtâtes au village de Fonikan, à cinquante lieues de Philadelphie ; le comte était souffrant, il se mit au lit ; le lendemain soir il rendit le dernier soupir. Déjà vous vous étiez emparé de son nom, et ce fut sous celui de James Mikley que vous fîtes enterrer le comte de Linois.

Alors, vous vous êtes dit :

« On ne se souvient plus du baron de Simiane, on le croit mort ; je puis rentrer en France, reparaître sur les boulevards de Paris, et comme les années et mon séjour en Amérique m'ont en quelque sorte métamorphosé, on ne me reconnaîtra pas ; je pourrai être sans danger le comte de Linois.

« Je ferai plus : imitant admirablement l'écriture, du comte, je me mettrai en relations avec son notaire, le régisseur du domaine de Linois et je toucherai le prix des fermages, des ventes de bois, etc. Et le moment viendra où je pourrai prendre possession du château.

– Eh bien ! oui, de Simiane, vous avez dit : Je ferai cela, et avec une stupéfiante audace, vous l'avez fait. Après avoir volé le nom du comte de Linois, vous vous êtes emparé de ses biens.

Il y a deux ans, le vieux notaire mourut ; l'année dernière ce fut le tour du régisseur, qui était aussi un vieillard. Alors, n'ayant plus à craindre qu'on ne s'écriât en vous voyant : – « Cet homme n'est pas le comte de Linois, notre maître », vous êtes entré souriant et la tête haute dans ce vieux manoir bourguignon, donné autrefois à un de Linois en récompense d'éclatants services rendus à son prince.

VII

LES AVENTURIERS

Après s'être arrêté un instant pour reprendre haleine, le comte de Rosamont poursuivit :

– Comment avez-vous appris qu'il existait dans l'ancien Poitou le château de Grisolles où demeurait Mlle Claire Dubessy, jeune et belle orpheline dont la fortune était évaluée à dix ou douze millions ? Je l'ignore et n'ai nul besoin de le savoir.

Enfin, vous apprenez cela, et tout de suite votre imagination si féconde pour le mal se met au travail. Vous voyez un magnifique coup à faire, le couronnement de votre œuvre, et vous vous dites sans doute : – « Ce sera mon dernier et plus merveilleux exploit. »

Alors vous vous souvenez d'Antoinette Picot, depuis longtemps abandonnée, et vous rappelez en même temps qu'elle a mis au monde autrefois un fils dont vous êtes le père, lequel fils, à dix-huit mois ou deux ans près, a, s'il vit encore, l'âge qu'aurait le fils décédé du comte de Linois.

C'est superbe : Antoinette devient comtesse, et Léon Picot est créé vicomte Alfred de Linois par votre volonté ! Mais que sont-ils devenus ? Où sont-ils ?

Vous cherchez la mère et parvenez à la trouver à Paris dans un débit de tabac dont elle est la gérante et où elle vit comme elle peut.

Elle n'est pas scrupuleuse et elle a la conscience facile, Antoinette Picot, – elle en a précédemment donné des preuves. – Vous la mettez au courant de l'affaire, ainsi que son fils, modeste employé dans un des bureaux du chemin de fer de Lyon, et ils acceptent de jouer les rôles que vous leur avez préparés.

Il ne peut déplaire à Antoinette d'être comtesse, après avoir tant rêvé le titre de baronne.

Quant à Léon Picot, il trouve qu'il fera très bonne figure en s'appelant vicomte Alfred de Linois. Après tout, n'est-il pas déjà et réellement le fils d'un baron ?

Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut entrer en campagne.

Justement, une propriété, « les Pins », est à vendre près de Grisolles ; vous empruntez vingt mille francs sur le domaine de Linois et vous achetez « les Pins », où Mme la comtesse et M. le vicomte viennent s'installer.

Vous prudemment, vous restez dans la coulisse. On dit que vous êtes un grand voyageur, et que vous parcourez l'ancien et le nouveau monde.

Vous croyez que les choses iront toutes seules, et vous vous réservez de paraître au bon moment, quand il n'y aura plus qu'à mettre « comte de Linois » au bas du contrat de mariage.

Toutefois, vous ne restez pas inactif. Vous trouvez le moyen de faire recommander Mme la comtesse et M. le

vicomte au tuteur de Mlle Dubessy et à la jeune châtelaine elle-même.

Oh ! la trame est parfaitement ourdie ; il n'est pas jusqu'au vieux curé de Grisolles qui, innocemment, naïvement, entre dans ce complot, dont le but est de mettre la main sur les millions de la jeune héritière.

Mais, heureusement pour elle, Mlle Claire Dubessy n'est point pressée de se marier, et M. le vicomte, malgré ses avantages physiques, ne parvient pas à produire sur elle l'effet que vous attendez.

Vous voyez autour de Mlle Dubessy d'autres prétendants, se livrant, comme vous, à la chasse aux millions. Cela vous inquiète, vous inspire des craintes sérieuses, et fort imprudemment, pour hâter la réalisation de vos espérances, vous cherchez à faire agir auprès de Mlle Dubessy des personnes qui ont sur elle, pensez-vous, une grande influence.

Là, baron de Simiane, vous trouvez une résistance énergique à laquelle vous ne vous attendiez pas. Alors, poussé par la haine que vous avez pour ceux qui ont été autrefois vos victimes et que vous voyez heureux, vous devenez plus imprudent encore ; vous vous découvrez en laissant deviner vos manœuvres ténébreuses.

Baron de Simiane, poursuivit le comte de Rosamont, d'une voix plus forte, vous avez voulu troubler la tranquillité, détruire le bonheur des personnes qui refusaient de s'associer à vos projets. Eh bien ! écoutez, ces personnes que vous avez voulu frapper au cœur, que vous haïssez, je les aime, moi, je les aime !

Misérable et fou que vous êtes, vous avez eu l'audace de toucher à Mme Clavière et à André, son fils ; vous n'avez pas craint de vous attaquer à Mme Beaugrand, votre sœur, et à Henriette de Mégrigny, votre nièce.

En entendant ces paroles, Mlle Dubessy fit un mouvement et une plainte sourde s'échappa de sa poitrine.

– Baron de Simiane, poursuivit M. de Rosamont avec violence, c'est parce que j'aime ceux que vous haïssez que je suis ici ; c'est parce que vous êtes pour eux une menace continuelle que je me fais le gardien de leur bonheur et, en même temps, le vengeur de toutes vos victimes !

Le baron se détacha du mur et fit deux pas en avant.

– Ah ! vous voulez un duel, monsieur le comte de Rosamont, dit-il d'une voix sifflante, eh bien ! soit, nous nous battrons !

Le comte haussa les épaules, et se redressant avec hauteur :

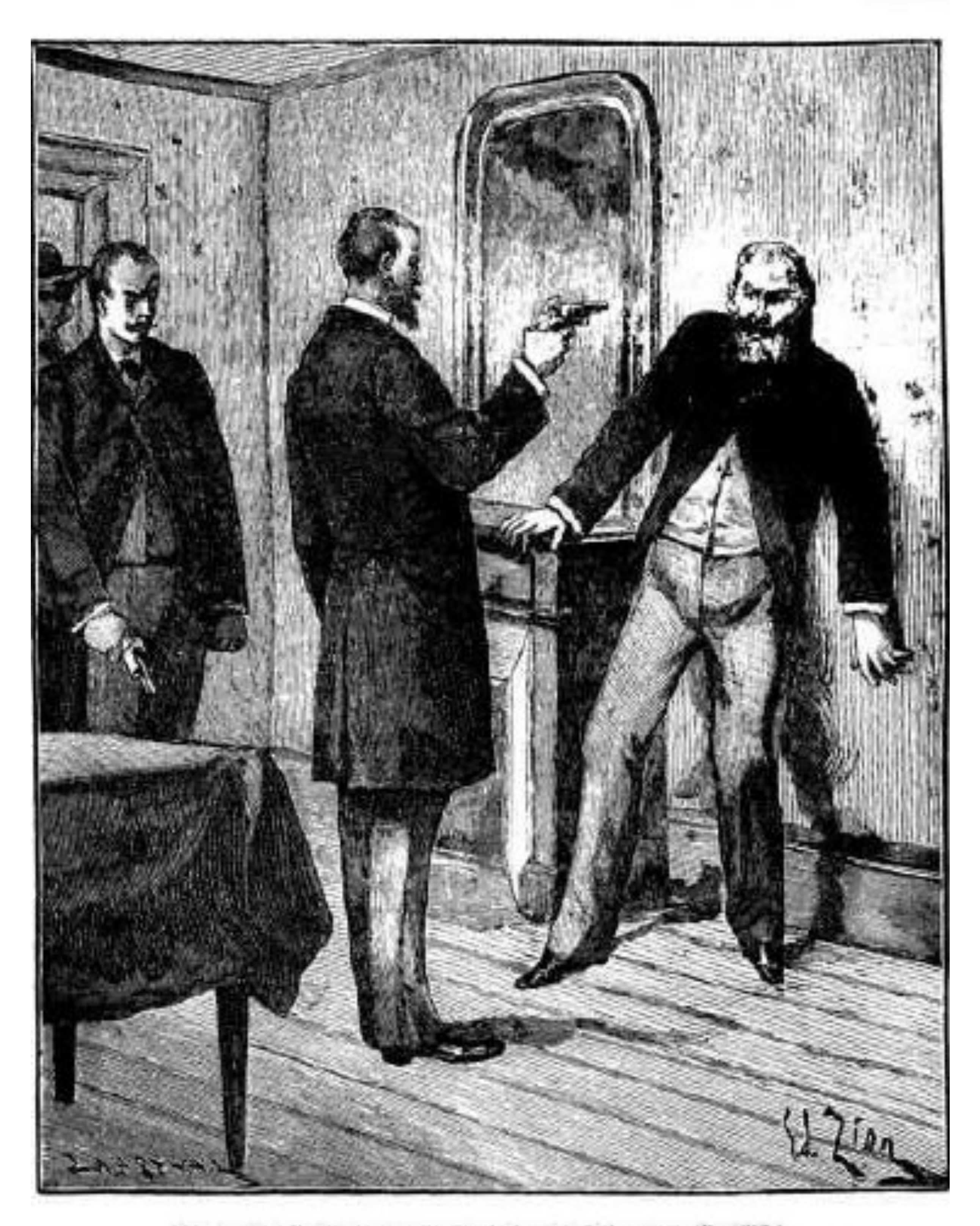
– Le comte de Rosamont, prononça-t-il lentement, pourrait croiser l'épée ou échanger une balle avec un gentilhomme ; mais en vous, le gentilhomme n'existe plus : vous n'êtes qu'un vulgaire aventurier, un bandit ! Le comte de Rosamont ne se bat pas avec un voleur et un assassin !

De Simiane eut un rugissement de fureur et parut une seconde fois prêt à se précipiter sur le comte.

Mais le canon du revolver se retrouva à la hauteur de ses yeux. De nouveau il recula et alla s'aplatir contre le mur.

– Voleur et assassin ! reprit le comte, foudroyant du regard le misérable. Vous avez été en France voleur et

assassin, vous avez été à l’étranger voleur et assassin ! Vous avez empoisonné Ludovic de Mégrigny…



De nouveau il recula et alla s’aplatir contre le mur. (P. 1077.)

– C'est faux, c'est faux !

– J'en ai les preuves, et devant un jury de cour d'assises Antoinette Picot n'oserait pas soutenir le contraire. Vous avez fait assassiner Henri de Bierle par un scélérat à votre solde ; vous avez empoisonné le comte de Linois pour lui voler ses papiers et tout ce qu'il possédait, comme vous aviez volé la fortune de votre sœur et de votre nièce.

Réduit à l'impuissance, le misérable, qui aurait voulu pouvoir étrangler son ennemi, grinçait des dents et râlait de rage.

– Hé, dites donc, baron de Simiane, poursuivit le comte, est-ce que le piège infâme que vous avez tendu à Mlle Dubessy et le monstrueux attentat dont vous vouliez qu'elle fût victime ne comptent pas pour quelque chose dans vos nombreux forfaits ? Cela suffirait pour vous envoyer au bagne à perpétuité.

N'aviez-vous pas aussi l'intention de faire assassiner Édouard Lebel, qui vous portait ombrage, par un autre scélérat à vos gages appelé Bertrand ? Qu'est-ce que c'est que ce Bertrand ? Sans doute quelque repris de justice que vous vous êtes associé, comme vous avez fait autrefois d'un certain Joseph Gallot qui, travaillant pour votre compte, a plongé la lame d'un poignard dans la poitrine d'Henri de Bierle.

Eh bien ! baron de Simiane, ne trouvez-vous pas que vous avez commis assez de crimes et qu'il n'est que temps d'y mettre un terme ?

Misérable, je te l'ai dit tout à l'heure, tu as mordu, tu ne mordras plus !

Le misérable se redressa comme la vipère à laquelle on n'a pas encore écrasé la tête.

– Si monsieur le comte de Rosamont a fini de parler, tant mieux, dit-il d'une voix sourde ; mais puisqu'il me tient en sa puissance, qu'il me dise donc ce qu'il veut faire de moi.

– Vous le saurez tout à l'heure.

Le comte fit un signe à un de ses compagnons, qui s'avança.

– Pierre, lui dit-il, aie les yeux sur cet homme, et s'il tente de se jeter sur toi, comme par deux fois il a voulu s'élancer sur moi, n'hésite pas un instant, brûle-lui la cervelle.

Et celui que M. de Rosamont appelait Pierre se plaça résolument en face du baron.

Alors le comte s'approcha de Mlle Dubessy, lui prit la main et lui dit d'un ton affectueux :

– Courage, ma chère enfant, courage !

Ensuite il marcha vers l'ancienne femme de chambre et débitante de tabac.

– Antoinette Picot, lui ordonna-t-il, relevez-vous.

Elle obéit.

La misérable femme était d'une pâleur d'ambre et elle tremblait à ce point que ses dents claquaient.

– Antoinette Picot, reprit le comte, vous avez été la complice du baron de Simiane dans plusieurs de ses crimes, et si je vous livrais à la justice, vous auriez de terribles

comptes à lui rendre ; mais je ne le ferais que si vous m'y forciez. Je ne m'attaque pas aux femmes, moi ; et si je suis ici un justicier, un vengeur, je ne suis pas un policier, ayant mission d'arrêter les criminels.

Je vous laisse libres, vous et votre fils, et vous allez pouvoir sortir de cette maison. Vous retournerez immédiatement aux Pins pour y faire vos malles, vos paquets ; entendez-moi bien tous deux, il faut que vous partiez de Poitiers par le premier train du matin ; vous irez où vous voudrez. Mais partez, partez, si vous ne voulez pas être arrêtés et emprisonnés tous deux. Avant de quitter les Pins, congédiez vos domestiques et fermez la maison ; vous ne devez plus jamais reparaître dans ce pays.

Ce sont des ordres que je vous donne, exécutez-les !

Je n'ai pas autre chose à vous dire, retirez-vous !

Antoinette Picot jeta un long regard sur son ancien amant, puis, sans avoir prononcé un mot, elle sortit de la chambre, suivie de son fils.

On entendit leurs pas dans l'escalier et peu après le bruit de la porte d'entrée de l'hôtel se refermant derrière eux.

Le comte de Rosamont se rapprocha de son prisonnier.

– Baron de Simiane, lui dit-il, dans combien de temps Mlle Dubessy sortira-t-elle de cet engourdissement causé par la drogue que vous lui avez fait boire ?

Le baron resta silencieux.

– Vous le savez certainement, reprit le comte, car vous n'êtes pas homme à employer une composition chimique sans savoir exactement l'effet qu'elle doit produire et la

durée de cet effet. Allons, répondez, je le veux, je vous l'ordonne !

Le baron jeta les yeux sur la pendule.

– Encore une heure environ, grommela-t-il entre ses dents.

– C'est bien, dit le comte.

Et s'adressant à Pierre :

– Tu as entendu, la voiture dans une heure. Va donner tes ordres, mon ami, et reviens tout de suite, en apportant ici tout ce qu'il faut pour écrire.

Le baron regardait le comte avec une visible inquiétude.

– Eh bien ! oui, baron de Simiane, dit M. de Rosamont, c'est vous qui allez écrire, oh ! quelques lignes seulement que je vous dicterai.

– Que voulez-vous donc me faire écrire ?

– Vous le saurez. Voyons, baron de Simiane, vous qui êtes un homme d'énergie et de résolution, ne voyez-vous pas quel parti il vous reste à prendre ? Tout vous échappe à la fois, vous n'avez plus rien de bon à espérer et si vous aviez encore quelque chose à attendre, ce serait le châtiment de vos crimes, une mort infamante, votre tête livrée au bourreau.

Vous avez joué votre dernière partie et vous l'avez perdue ; vous n'êtes plus rien, votre rôle est fini. Vous ne pouvez plus compter sur personne, pas même sur votre esprit, si fécond en ressources de toutes sortes, malgré l'audace que vous pourriez avoir encore.

Vous êtes perdu et, je vous le répète, pour vous tout est fini !

Est-ce que vous n'en avez pas assez de la vie ? N'êtes-vous pas fatigué de marcher sur la terre et ne sentez-vous pas que la terre est lasse de vous porter ?

– Assez, assez ! interrompit le baron, frappant du pied avec une impatience fébrile, où voulez-vous en venir ?

– Vous l'avez compris, car je vous ai dit assez clairement que la vie ne voulait plus de vous et que vous ne deviez plus vouloir de la vie.

Baron de Simiane, on ne tient plus à une existence que l'on a souillée par les crimes les plus épouvantables. Après avoir vécu en misérable, retrouvez donc un peu de la fierté de votre race pour mourir en gentilhomme !

– Mourir, mourir ! balbutia le baron.

– Mourir en gentilhomme ! répéta le comte, pour que le nom de tous les barons de Simiane ne soit pas déshonoré par le couteau de la guillotine.

Le misérable eut un tressaillement violent, darda sur le comte un regard de fauve, puis courba la tête. À ce moment, Pierre rentrait.

Sur un signe de M. de Rosamont, il plaça sur le guéridon le papier, l'encrier et une plume.

– Baron de Simiane, reprit le comte d'un ton plein d'autorité, asseyez-vous à cette table et prenez la plume.

Comme galvanisé par la parole du comte, le baron s'avança automatiquement, s'assit et prit la plume.

– Maintenant, dit M. de Rosamont, écrivez.

– D'abord, fit de Simiane, dites-moi ce que vous voulez me faire écrire.

– Soit. Vous allez écrire ceci :

« J'avais une fortune, je l'ai perdue au jeu ; depuis quelques années, je ne vis plus que d'expédients. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours. »

Et, ajouta le comte, vous signerez :

« Gallien, *voyageur de commerce.* »

Le baron se dressa tout d'une pièce et le rictus grimaçant :

– Je ne veux pas écrire cela, prononça-t-il d'une voix sombre.

– Ah ! Alors, préférez-vous écrire ceci ?

« Je suis le baron de Simiane et me fais passer pour le comte de Linois que j'ai empoisonné en Amérique, afin de m'emparer de ses papiers, de son nom, de tout ce qu'il possédait. J'ai empoisonné Ludovic de Mégrigny, mon beau-frère ; un bandit payé par moi a poignardé Henri de Bierle, qui me gênait, et j'ai volé la fortune de ma sœur et de ma nièce. Écrasé sous le poids de mes crimes et me faisant horreur à moi-même, je me suicide. »

Le baron resta muet, fixant sur le comte un regard de fou…

Tout à coup, Mlle Dubessy poussa une exclamation.

– Ah ! je me ranime, dit-elle, la parole m'est rendue, la force revient à mes membres.

Lentement, pendant que ses joues s'estompaient de rose, elle se dressa sur ses jambes.

– Monsieur le comte, prononça-t-elle, vous n'obtiendrez rien de cet homme ; il ne se tuera pas, car il est lâche, lâche !

– Peut-être vous trompez-vous, mademoiselle, répondit le comte ; je ne crois pas que le baron de Simiane veuille attendre sa condamnation en cour d'assises plutôt que de se faire justice lui-même.

– Monsieur le comte, s'écria la jeune fille, laissez cet homme ! je vous en prie, emmenez-moi d'ici, ne restons pas plus longtemps dans cette horrible maison !

– Oui, mademoiselle, nous allons partir dans quelques instants.

S'adressant au baron, le comte reprit :

– Le suicide ou la mort sur l'échafaud, choisissez. Si vous sortez vivant de cette maison, vous serez immédiatement livré à la justice. Maintenant, voulez-vous écrire ?

De Simiane était tombé peu à peu dans une sorte d'hébétement. Il s'affaissa sur son siège et reprit la plume qu'il plongea dans l'encrier.

Machinalement, sous la dictée de M. de Rosamont, il écrivit :

« J'ai eu des passions terribles ; j'ai perdu au jeu tout ce que je possédais et j'en suis réduit à vivre d'expédients. Une

pareille existence ne peut durer plus longtemps. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours. »

Et il signa :

« Gallien, voyageur de commerce. »

Il jeta la plume, et se tournant brusquement vers le comte :

– Que voulez-vous faire de ce papier ? demanda-t-il.

– Il va rester sur cette table.

– Je ne comprends pas, balbutia le misérable.

– Vous auriez pu oublier d'écrire, répliqua froidement le comte ; il ne faut pas qu'on sache que l'homme qu'on trouvera mort dans cette chambre, est le baron de Simiane, s'étant fait appeler comte de Linois.

– Ainsi, comte de Rosamont, vengeur de victimes, grand justicier, vous me condamnez à me suicider ?

– Oui, parce qu'il ne vous reste pas d'autre chose à faire.

De Simiane se remit sur ses jambes. Sa physionomie, où tous les muscles étaient en mouvement, avait pris une expression hideuse.

– Je n'ai pas d'arme, je ne peux pas me tuer ! prononça-t-il sourdement.

Et il eut un rire nerveux, satanique.

Sur la table, devant le baron, le comte déposa son revolver, en disant :

– Voilà l'arme !

De Simiane s’empara vivement du revolver, et le misérable allait tirer à bout portant sur le comte, lorsque les deux hommes, qui ne le quittaient pas des yeux, bondirent sur lui et le désarmèrent. Un sourire amer crispa les lèvres de M. de Rosamont.

– De Simiane, dit-il avec le plus grand calme, venez-vous donc d’être atteint subitement d’un accès de folie ? À quoi, je vous le demande, un assassinat de plus vous avancerait-il ? Comprenez donc, malheureux, que c’est surtout en souvenir de notre amitié d’autrefois, que je vous conseille de vous soustraire à une condamnation infamante.

Pierre, continua le comte, replacez ce pistolet, sur la table.

Et, s’adressant de nouveau à de Simiane :

– Nous allons vous laisser seul et libre de faire ce qu’il vous plaira. Mais je dois vous prévenir que vous tenteriez inutilement de prendre la fuite ; la porte de l’hôtel est gardée et avant que vous eussiez fait trois pas dans la rue, vous seriez saisi au collet et immédiatement conduit au parquet du procureur de la République.

Vous me reverriez là devant le juge d’instruction, et, alors, le comte de Rosamont serait votre accusateur.

Sur ces mots, le comte tourna le dos à de Simiane, et, s’adressant à la jeune fille :

– Venez, mademoiselle, dit-il d’un ton affectueux, venez, une voiture nous attend dans la rue.

Claire s’accrocha au bras de M. de Rosamont, et ils sortirent de la chambre.

Les deux compagnons du comte restèrent encore quelques secondes avec le baron, puis ils sortirent à leur tour.

Alors, de Simiane lança autour de lui des regards éperdus, farouches, poussa un rugissement de rage impuissante et s'affaissa comme une masse.

VIII

LA COMTESSE DE BLÉRAC

Passant devant la veuve Crapelet, qui se tenait debout et toute tremblante à la porte de son bureau, le comte lui dit :

– Surtout, madame, n'oubliez aucune de mes recommandations.

– Est-ce qu'il va se tuer ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, mais je l'espère.

La porte de l'hôtel était ouverte et devant, contre le trottoir, attendait un landau attelé de deux chevaux.

Le comte ouvrit la portière, aida Claire à monter, puis, dès qu'il eut pris place à côté de la jeune fille et refermé la portière, les chevaux s'élancèrent au grand trot.

Aussitôt, Claire jeta ses bras au cou de M. de Rosamont et s'écria, en l'embrassant :

– Ah ! monsieur le comte, vous m'avez sauvée !

– Chère enfant, chère enfant ! murmura l'ancien ambassadeur très ému ; oui, vous avez été sauvée, arrachée des mains de ces misérables. Dieu veillait sur vous.

– Non, vous, monsieur le comte.

– Dieu et moi. N'avez-vous donc pas reçu une lettre qui vous disait de vous défier de cet homme, qui se faisait appeler comte de Linois, et vous avertissait que des pièges pourraient vous être tendus ?

– Je l'ai reçue, monsieur le comte ; ainsi, c'était vous…

– C'était moi.

– Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu au château pour me dire ce que vous m'avez écrit ?

– J'avais des raisons pour garder dans ce pays le plus strict incognito.

– Et vous vous êtes intéressé à moi que vous ne connaissiez pas ?

– Avez-vous entendu tout ce que j'ai dit dans la chambre de l'hôtel ?

– Oui, tout.

– Alors je n'ai plus rien à vous apprendre ; vous savez que je connais Mme Clavière et André, son fils, Mme et M. Beaugrand et votre amie Henriette de Mégrigny, la fiancée d'André Clavière. C'est leur tranquillité, c'est leur bonheur à tous et en même temps celui de Mlle Claire Dubessy que je suis venu défendre ici…

– Oh ! monsieur le comte !

– Vous savez aussi dans quel but les trois misérables vous avaient attirée dans un piège. Je ne vous demande pas quels moyens a employés Antoinette Picot pour vous conduire à Poitiers, je crois les connaître.

La jeune fille soupira et baissa la tête.

– Vous avez été bien imprudente, mademoiselle, poursuivit M. de Rosamont d'un ton affectueusement grondeur, et vous devez reconnaître qu'il existe en nous des sentiments qui sont de très mauvais conseillers.

– Quoi, monsieur le comte, vous savez…

– Je ne sais rien, mademoiselle, et ne veux rien savoir.

Enfin, vous avez été tirée de ce piège infâme où vous deviez être souillée, déshonorée et forcée d'épouser ce faux vicomte de Linois. Car voilà, voilà ce qu'ils voulaient, les misérables !

La jeune fille se redressa, toute frémissante.

– Monsieur le comte, s'écria-t-elle, eussé-je été leur victime qu'ils n'auraient pas complètement atteint leur but. Je leur aurais craché à la face mon horreur et mon dégoût et je me serais percé le cœur d'un coup de poignard pour laver ma honte avec mon sang et venger mon honneur !

– Oui, je vous crois, vous auriez fait cela. Mais Dieu ne voulait pas votre mort ; il veut, au contraire, que vous viviez pour tant de malheureux dont vous êtes la Providence, que vous viviez pour le bonheur de ceux qui vous aiment !

Claire resta silencieuse et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

– Il n'est guère plus de deux heures du matin, reprit le comte, et nous allons bientôt arriver au château.

La jeune fille sursauta.

– Vous êtes sortie, sans doute, à l'insu de votre tuteur et de vos domestiques, continua le comte, comment allez-vous rentrer ?

– Par une des portes du parc. Oh ! je ne veux pas être vue !

– En ce cas, mademoiselle, il faut indiquer au cocher le chemin qu'il doit prendre.

Le comte appuya le doigt sur un bouton et presque aussitôt le landau s'arrêta.

– Sosthène, dit le comte, ayant la tête à la portière, nous n'allons pas à la grille du château ; mademoiselle va vous indiquer le chemin que vous devez suivre et vous dire à quelle porte du parc il faudra vous arrêter.

À son tour, Mlle Dubessy parla au cocher et le landau se remit à rouler.

Quelques minutes après, la voiture s'arrêta à la porte du parc indiquée par la jeune fille.

Elle mit pied à terre et M. de Rosamont descendit également.

– Monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix oppressée par l'émotion et en saisissant ses mains, je n'ai pas besoin de vous dire que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi ; c'est plus que la vie que je vous dois. Mais vous viendrez recevoir au château le témoignage de ma vive reconnaissance ; vous viendrez, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

– Je ne peux pas vous le promettre, mademoiselle. La mission que je m'étais donnée est terminée, et si, dans la

journée, je n'ai pas à parler au juge d'instruction, ce soir même je serai déjà loin de ce pays.

– Partir ainsi, si vite ! dit tristement la jeune fille.

Puis aussitôt :

– Ah ! monsieur le comte, s'écria-t-elle, permettez-moi de vous embrasser encore !

M. de Rosamont lui ouvrit ses bras.

– Chère enfant, prononça-t-il tout bas à son oreille, vous méritez d'être heureuse, vous le serez !

Un soupir de Claire se confondit dans un sanglot.

– Monsieur le comte, dit-elle, vous voudrez bien me rappeler au souvenir de vos amis d'Avranches et du château de Bresle. Parlez-leur un peu de moi et dites-leur que je pense beaucoup à eux.

– Hélas ! mademoiselle, répondit le comte d'une voix étouffée, je ne les reverrai plus.

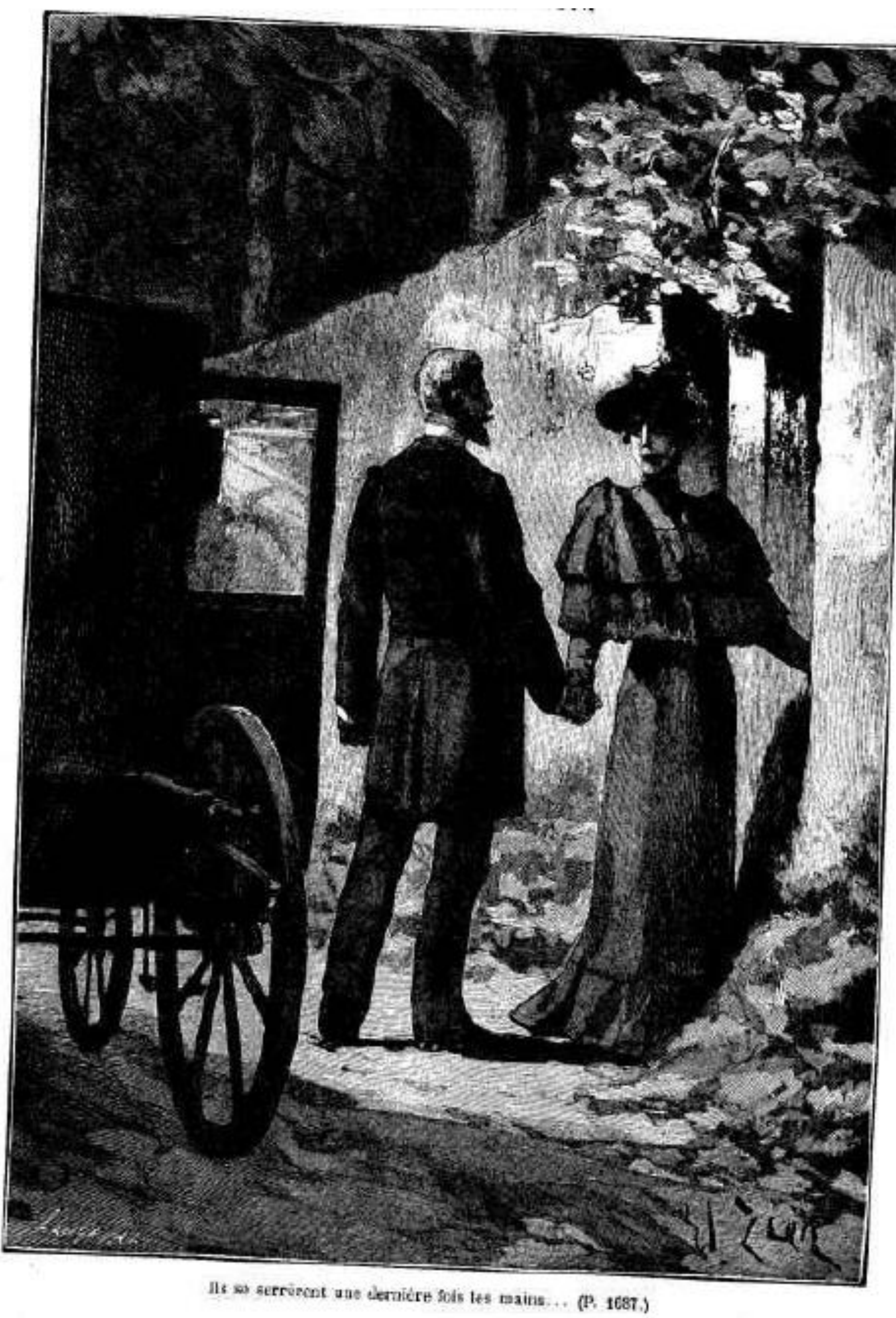
– Que dites-vous ?

– Je vais partir pour un long, très long voyage.

Claire ne dit plus rien ; mais elle avait compris que M. de Rosamont gardait dans son cœur une immense et secrète douleur.

Ils se serrèrent une dernière fois les mains, échangèrent le mot « adieu » ; puis la jeune fille ouvrit la porte et disparut.

Le comte remonta dans le landau, qui reprit au grand trot des chevaux la route de Poitiers.



Ils se serrèrent une dernière fois les mains… (P. 1687.)

Depuis un mois qu'il était dans la Vienne, M. de Rosamont n'avait pas constamment habité au château

de Blérac ; il était même plus souvent à Poitiers qu'à Blérac ; mais, ici ou là, il était toujours l'hôte de la vieille comtesse ; car il avait, à Poitiers, son appartement à l'hôtel de Mme de Blérac.

Dès qu'il fut dans sa chambre, il écrivit les quelques lignes suivantes :

« Madame,

« Je sais tout l'intérêt que vous portez à M. Édouard Lebel et celui que vous inspire Mlle Claire Dubessy. Le bonheur de ce jeune homme et de cette jeune fille vous est également cher.

« Ils s'aiment, ils s'adorent, madame ; mais ces pauvres amoureux souffrent cruellement, je ne saurais dire exactement à cause de quels malentendus qui existent entre eux.

« Vous avez versé un baume bienfaisant sur de nombreuses plaies saignantes et guéri bien des blessures.

« Votre présence est nécessaire à Grisolles où vous pourrez remplir votre grande mission de médecin des âmes.

« Venez au secours de deux malades.

« Croyez-moi toujours, madame, votre très respectueux et très obéissant.

« MAXIME DE ROSAMONT. »

Le comte glissa cette lettre dans une enveloppe qu'il cacheta et sur laquelle il écrivit :

MADAME ANDRÉ CLAVIÈRE

À la sous-préfecture d'Avranches

(Manche)

– Je porterai moi-même cette lettre au bureau de poste et demain matin Marie la recevra, se dit-il.

Il ajouta tristement :

– On n'est pas complètement malheureux quand on peut faire quelque chose pour le bonheur des autres.

Il soupira, s'étendit sur un canapé et murmura, en fermant les yeux :

– Essayons de prendre un peu de repos en attendant le jour.

Mlle Dubessy avait traversé le parc aussi vite que pouvait le lui permettre la faiblesse de ses jambes et, par l'escalier dérobé, était rentrée sans bruit dans sa chambre.

Ni M. Darimon, ni Julie, ni personne au château ne pouvait soupçonner que Claire avait passé plusieurs heures à Poitiers.

La jeune fille était brisée et se tenait à peine debout. Elle avait grand besoin de se mettre dans son lit et de demander au sommeil de réparer ses forces.

C'est qu'elles avaient été violentes, terribles, les émotions qu'elle venait d'éprouver successivement.

Cependant, machinalement, elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et dirigea ses regards sur le pavillon.

Le logement d'Édouard était dans les ténèbres et silencieux comme la veille quand elle était sortie pour aller rejoindre la fausse comtesse de Linois.

– Il doit être rentré depuis longtemps, se dit-elle ; où donc est-il allé ?

Elle referma la fenêtre, se déshabilla, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil, qui fut cependant agité par d'horribles cauchemars.

Édouard Lebel était rentré un peu avant minuit. Ne voyant de la lumière à aucune des fenêtres du château, et pensant que tout le monde était couché depuis longtemps et dormait, il fit au portrait de Claire sa visite habituelle, et tout de suite après il se mit au lit.

Il avait marché vite pour revenir de Blérac et s'était senti fatigué ; il est vrai que bien qu'il ne tombât pas de pluie, le temps était lourd, orageux.

Depuis près de deux mois qu'elle avait quitté Poitiers pour s'installer à Blérac, où elle passait chaque année la belle saison, la comtesse, atteinte de douleurs rhumatismales aiguës, n'était presque pas sortie de sa chambre.

Elle souffrait déjà énormément à Poitiers et elle s'était hâtée de partir pour Blérac, espérant que ses douleurs s'y calmeraient. Elle n'avait été que médiocrement soulagée, les maudites douleurs s'obstinaient à ne pas la quitter.

Si, chaque semaine, elle n'avait pas eu quelques visites, la vieille dame se serait ennuyée à mourir, car, nous le savons, elle aimait beaucoup à causer.

Elle voyait assez souvent le curé de Blérac, de loin en loin celui de Grisolles. Elle voyait aussi les Bertillon, ses voisins, et parfois M[me] de Linois et son fils ; mais elle n'aimait pas ces gens-là.

C'étaient précisément ceux qu'elle aurait voulu avoir toujours auprès d'elle qui lui faisaient de plus rares visites.

Ainsi, M[lle] Dubessy n'était venue que trois fois à Blérac en deux mois.

– Maintenant que je suis vieille et d'humeur peu agréable, trop souvent, on me délaisse, on m'abandonne, se disait tristement la comtesse.

Édouard Lebel était aussi un de ceux qui la délaissaient, bien qu'il sût que la vieille dame l'avait pris en amitié et lui portait un vif intérêt ; aussi quand il avait reçu son invitation, il s'était dit aussitôt :

– J'irai.

Il fut reçu avec joie par la comtesse qui, cependant, lui reprocha doucement de la trop négliger.

– Je n'ai que vous, ce soir, lui dit-elle, et je m'en félicite : comme cela je pourrai causer avec vous tout à mon aise.

Ils dînèrent en face l'un de l'autre et après, dès qu'ils se furent assis dans le petit salon de la comtesse, celle-ci dit au jeune homme :

– Monsieur Édouard, donnez-moi donc tout d'abord des nouvelles de M[lle] Dubessy, que j'aime vraiment comme si elle était ma fille.

– Elle se porte bien, madame, je l'ai aperçue ce matin…

– Seulement aperçue ?

– Depuis quelque temps je ne prends plus mes repas à sa table.

– Ah !… Et pourquoi cela ?

– J'ai cru m'apercevoir que je la gênais.

– Oh !

– Et ce qui prouve que je ne m'étais pas trompé, c'est que je n'ai eu à répondre à aucune objection.

La comtesse eut un hochement de tête. Elle reprit :

– Mlle Dubessy est devenue très casanière.

– En effet, madame, elle sort très peu.

– Elle a quelque chose qui n'est pas naturel : la dernière fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée singulièrement changée ; elle n'est plus la pétulante et rieuse jeune fille qui, l'année dernière encore, dans son salon et partout où elle allait était, – comment pourrais-je dire ? – le boute-en-train de la franche gaieté.

– Mlle Dubessy est dans sa vingtième année, madame la comtesse ; à cet âge, on voit se produire de ces changements.

– Je vous entends bien, monsieur, mais cela ne m'explique pas suffisamment ce que j'ai remarqué. Il y a chez Claire une préoccupation constante, et son charmant visage porte l'empreinte d'une tristesse qui révèle une souffrance qu'elle s'efforce à cacher.

– Je ne sais pas, madame.

– Vous n'avez pas remarqué cela ?

– Je me suis aperçu seulement du changement dont vous parliez tout à l'heure.

– Ah ! seulement, fit la comtesse, regardant fixement le jeune homme, qu'elle vit pâle, embarrassé.

Elle continua :

– Je me suis demandé pourquoi Claire avait perdu sa gaieté, pourquoi elle était préoccupée, triste, et en y réfléchissant, savez-vous ce que j'ai pensé ?

– Non, madame.

– Sachant qu'elle n'était attirée vers aucun des jeunes gens qui lui font la cour, j'ai pensé, monsieur Édouard, que Claire vous aimait.

– Ne croyez pas cela, madame la comtesse, répondit l'artiste avec une trop grande vivacité.

La vieille dame sourit doucement.

– Et puis, reprit-elle, j'ai encore pensé que M. Édouard Lebel aimait Mlle Claire Dubessy.

Le jeune homme, fort troublé, resta un instant tout interloqué, puis il balbutia :

– Vous vous êtes trompée, madame la comtesse.

– En êtes-vous bien sûr, monsieur Édouard ?

– Si j'aimais Mlle Dubessy, ce serait un grand malheur pour moi ! s'écria-t-il.

– Comment cela ?

– Je ne peux pas m'élever jusqu'à Mlle Dubessy, ni elle s'abaisser jusqu'à moi !

– Allons, vous ne parlez pas sérieusement ; je trouve que vous êtes digne de Claire et Claire digne de vous ; je me suis dit plus d'une fois : On croirait vraiment que Dieu les a créés l'un pour l'autre.

– Oh ! je sais que madame la comtesse est pour moi d'une extrême bienveillance ; mais elle ne voit pas assez le peu que je suis.

– Que me dites-vous là ?

– Je suis pauvre, sans famille…

– Vous savez bien que Mlle Dubessy dédaigne la fortune et qu'elle est assez riche pour ne demander que des qualités de cœur et d'esprit à celui dont elle fera son époux.

– C'est parce que Mlle Dubessy est immensément riche que je ne voudrais pas élever ma pensée jusqu'à elle. Un homme dans ma position, madame la comtesse, ne peut épouser une riche héritière sans fouler aux pieds sa dignité, sans perdre sa fierté, sans faire une tache à son honneur.

Madame la comtesse, je dois déjà beaucoup à Mlle Dubessy, et je lui devrai plus tard bien plus encore ; aussi quel respect j'ai pour elle et quelle reconnaissance je lui ai vouée dans mon cœur !

Malgré tous mes efforts, l'opiniâtreté de mon labeur, je ne parvenais pas, je ne dis point à me faire connaître, mais à vivre de mon travail ; j'étais tombé dans le découragement, j'étais dans une misère profonde lorsque Mlle Dubessy me fit appeler. C'était la Providence qui venait à mon secours.

Que suis-je au château de Grisolles ? Pas un domestique, sans doute, mais un artiste que l'on paie, un homme à gages. Je n'en rougis point. Mlle Dubessy a fixé elle-même le prix de mon travail et je le dis à vous, madame la comtesse, je le trouve trop élevé ; mais elle a voulu que ce fût ainsi. Quand je quitterai Grisolles, j'aurai une petite fortune, plus de quinze mille francs. Avec cela, je pourrai recommencer la lutte et, cette fois, madame la comtesse, s'écria-t-il avec un mouvement de tête superbe et le regard illuminé, cette fois je vaincrai !

Et Mlle Claire Dubessy aura sauvé un artiste auquel on veut bien reconnaître quelque talent, et si j'arrive à la renommée, à la gloire, c'est à Mlle Claire Dubessy, oh ! oui, bien à elle que je le devrai !

Toujours, madame la comtesse, je serai plein d'admiration et de respect pour Mlle Dubessy, toujours je bénirai son nom !

Mme de Blérac n'avait pu retenir ses larmes.

En essuyant ses yeux elle se disait :

– Pauvre garçon, comme il l'aime !

Elle savait maintenant, croyait-elle, la cause de la tristesse de Claire.

– Monsieur Édouard, reprit-elle, je ne sais pas bien exactement comment vous avez été mis en rapport avec Mlle Dubessy ; racontez-moi donc cela.

Le jeune homme s'empressa de faire à la comtesse le récit qu'elle lui demandait.

– C’est bien vrai, mon jeune ami, dit-elle, la Providence, en cette circonstance, est manifestement intervenue en votre faveur. Quant à Mlle Dubessy, sans bien savoir jusqu’à quel point elle faisait une bonne action, elle n’a qu’à se féliciter de vous avoir appelé à Grisolles.

Changeant brusquement le sujet de la conversation, Mme de Blérac continua :

– Vous savez, monsieur Édouard, que je suis très satisfaite de mon menuisier, et je vous remercie encore de m’avoir fait connaître cet honnête et excellent ouvrier. Vous avez eu cent fois raison d’insister pour que je lui confie les travaux de menuiserie que j’avais à faire exécuter au château. Mon architecte, avec qui j’ai eu à batailler, est vite revenu de ses préventions contre ce brave Moranne, il est maintenant enchanté de son menuisier ; il ne veut plus d’autre entrepreneur de menuiserie à l’avenir, et il est à la veille de lui confier de très importants travaux.

De ce côté encore vous devez éprouver une satisfaction : vous avez mis M. Moranne en passe de faire fortune.

– Certes, madame la comtesse, il mérite bien qu’on s’intéresse à lui.

– Vous avez donné l’exemple et l’on vous a suivi. Enfin, ajouta la vieille dame, souriant malicieusement, n’y aurait-il que cela d’heureux, dû à votre séjour à Grisolles, que vous ne pourriez pas regretter d’y être venu.

Mme de Blérac ignorait complètement les bruits calomnieux, répandus à l’instigation des de Linois, dont Louise Moranne et Édouard Lebel étaient l’objet. Naturellement, elle ne pouvait soupçonner que Mlle Dubessy fût jalouse de la femme du menuisier.

Le comte de Rosamont ne lui avait parlé de rien concernant son séjour dans la Vienne ; elle avait bien deviné que le comte y était venu remplir une mission mystérieuse ; mais, d'une discrétion absolue, elle n'avait point cherché à pénétrer le ou les secrets que son vieil ami croyait devoir lui cacher.

IX

BON CHIEN CHASSE DE RACE

Le faux vicomte de Linois avait accompagné sa mère jusqu'à l'auberge où, fidèle à sa consigne, Bertrand attendait avec une anxieuse impatience les ordres de ses maîtres. Là, le jeune homme avait dit à sa mère :

– Je ne vais pas avec toi aux Pins où je n'ai rien à faire.

– Où vas-tu, et que vas-tu faire ?

– Je vais à la gare où je pourrai prendre le train de Paris qui passe à minuit.

– Quoi, tu m'abandonnes !

– Nous nous retrouverons demain à Paris, à l'hôtel d'Orléans.

Antoinette essaya de retenir son fils. Mais il lui répondit brusquement :

– Non, tu n'as pas besoin de moi ; je pars ; à demain à l'hôtel d'Orléans.

Le jeune homme avait alors quitté sa mère sans que ni elle ni lui eussent songé à s'embrasser. Il était tout près de minuit.

Mais au lieu de se diriger vers la gare, Léon Picot tourna le coin de la rue et, au pas de course, se rendit au théâtre dont on allait bientôt sortir.

Ce soir-là, le spectacle était composé du *Chalet* et de la *Dame Blanche* et ne devait finir qu'après minuit.

Le jeune homme savait que Mme de Lancelin et sa fille étaient au théâtre. Ces dames n'avaient rien de mieux à faire pour se distraire en l'absence de M. de Lancelin et de son fils, qu'une affaire d'une certaine importance avait appelés à Paris.

Après s'être assuré que la voiture des dames de Lancelin les attendait sur la petite place, Léon Picot pénétra résolument dans la salle de spectacle et eut bientôt découvert la loge où se trouvaient Mme de Lancelin et sa fille.

Il était temps. Le rideau se baissait sur le chœur final du dernier acte de l'opéra-comique de Boieldieu.

– Je suis venu à Poitiers pour faire quelques achats, dit-il à Mme de Lancelin, et comme je vous savais au théâtre, j'ai attendu pour avoir le plaisir de revenir avec vous si, toutefois, vous avez une place pour moi dans votre voiture.

– Certainement, et vous avez eu une très heureuse idée, répondit la dame.

Profitant d'un instant où Mme de Lancelin causait avec des personnes de sa connaissance, Léon Picot dit tout bas à l'oreille de Mlle Éliane :

– Je suis venu à Poitiers exprès pour vous voir ; il faut absolument que je vous parle cette nuit même ; dès que votre mère se sera couchée, sortez du château et venez dans ce bosquet où, l'autre jour, après m'avoir avoué que vous

m'aimiez, nous avons échangé nos premiers baisers d'amour, je vous y attendrai.

– Mais pourquoi ce rendez-vous, la nuit ?

– Je vous le dirai. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Merci, chère Éliane. Je vous aime !

Il aida la mère et la fille à monter dans le coupé, se plaça en face d'elles et l'on prit rapidement le chemin du Petit Château.

Le faux vicomte accompagna les dames jusqu'à leur demeure. Mme de Lancelin voulait que la voiture le conduisît aux Pins ; il refusa, disant que la distance n'était pas si grande, qu'il lui serait agréable de faire le chemin à pied.

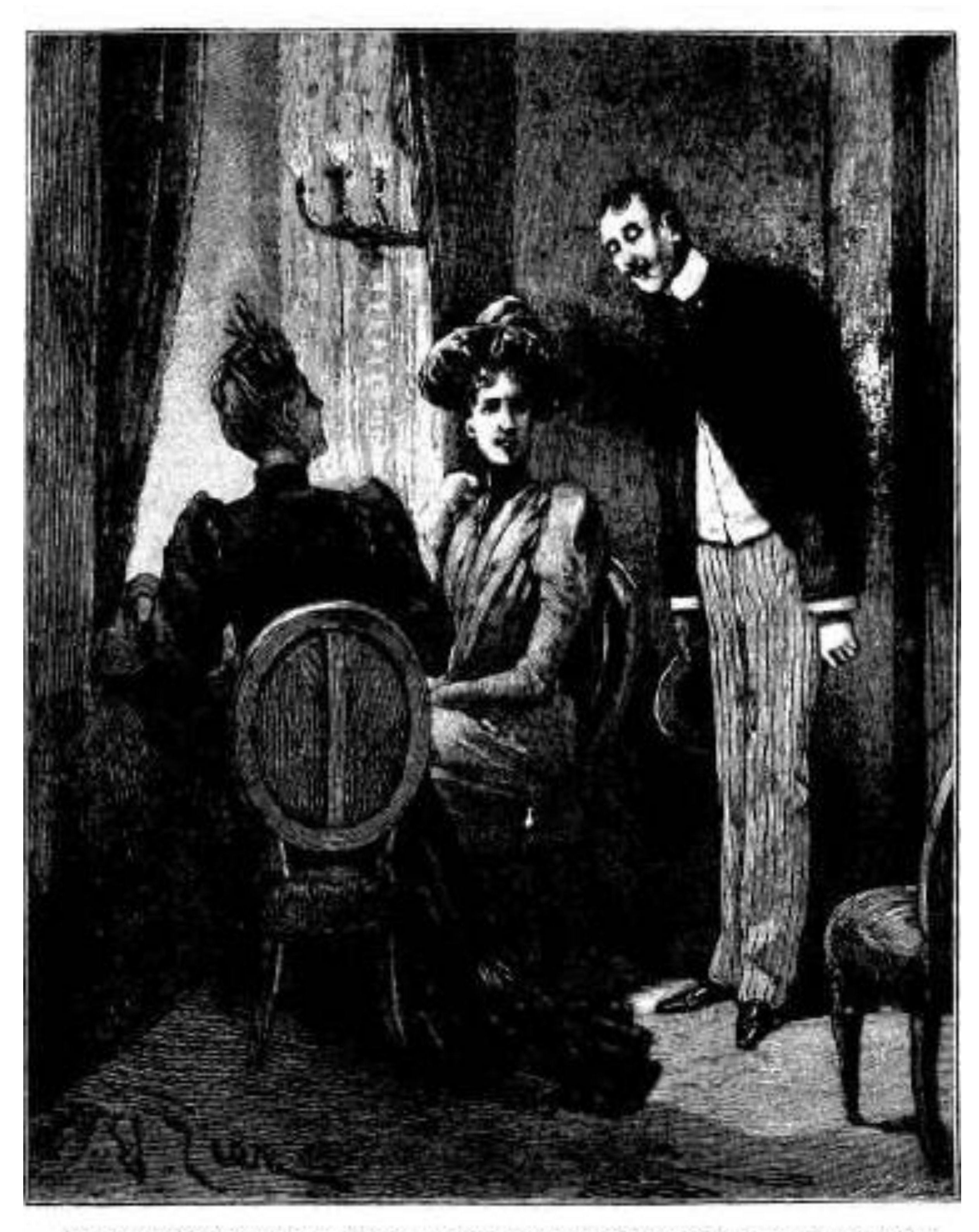
Il s'éloigna, mais pour s'arrêter bientôt et revenir sur ses pas quand la mère et la fille furent rentrées. Pendant quelques instants il longea le mur du parc dans lequel il pénétra facilement, les murs de clôture n'étant pas hauts.

Il fut bientôt au milieu du bouquet d'arbres touffus dont il avait parlé et où se trouvaient des bancs et des chaises rustiques. Il attendit pendant un quart d'heure environ.

Un bruit de pas légers se fit entendre et presque aussitôt, Éliane, qui n'avait pas pris le temps de changer de vêtement et avait seulement ôté son chapeau, pénétra dans le bosquet.

L'aventurier la reçut dans ses bras et leurs lèvres s'unirent dans un amoureux baiser.

– Alfred, qu'avez-vous donc de si pressé à me dire ? demanda Éliane.



... Et eut bientôt découvert la loge où se trouvaient Mme de Lancelin et sa fille. (P. 1696.)

– J'ai eu une querelle très sérieuse avec mon père et ma mère, et j'ai quitté les Pins pour ne pas y rentrer de longtemps.

– Mon Dieu, que m'apprenez-vous ? Mais à quel propos ?

– Vous le devinez : toujours Mlle Dubessy ; je leur ai déclaré nettement que je ne l'aimais pas et que, quoi qu'ils pussent dire et faire, je ne l'épouserais pas. C'est sur ces paroles que mon père s'est emporté ma mère s'en est mêlée ; je me suis à mon tour mis en colère, et je suis parti en leur disant qu'ils ne me reverraient jamais.

– Alfred, mon ami, c'est bien grave tout cela.

– Soit, si vous voulez ; mais on n'a pas le droit de m'imposer des sentiments. Ce que j'ai fait, chère Éliane, c'est pour vous que j'aime, que j'adore !

Il reprit la jeune Mlle dans ses bras et la serra fortement sur sa poitrine.

– Alfred, mon ami, je vous aime ! balbutia-t-elle affolée de plaisir.

– Oui, vous m'aimez, oui, nous nous aimons, et nul au monde ne nous empêchera d'être heureux !

– Oui, mon ami, mais qu'allez-vous faire ?

– Quitter le pays.

– Vous voulez partir ?

– Partir avec vous, ma bien-aimée.

– Oh !

– Oui, je vous emmène, nous partons cette nuit même, dans une heure, le plus tôt possible.

– Alfred, mon ami, vous êtes fou ! Ce que vous voulez est impossible.

– Non, Éliane, non, si vous m'aimez.

– Je vous aime, mais…

– Tout pour l'amour, Éliane ; il faut que nous partions.

– Alfred, mais c'est un enlèvement !

– Eh bien ! oui, un enlèvement après lequel ni les miens ni les vôtres ne pourront mettre obstacle à notre union, à notre bonheur.

Mlle de Lancelin, troublée jusqu'au fond de l'âme, tremblait maintenant comme la feuille.

– Nous allons nous rendre au bourg de Viotte, continua le jeune gredin, j'y connais un voiturier qui nous conduira à la plus proche station du chemin de fer. D'ici à Viotte, il y a deux lieues ; nous ferons le trajet sans nous fatiguer. Nous irons au Havre ou à Dieppe pour passer ensuite en Angleterre.

Alors, mon Éliane adorée, vous écrirez à vos parents, moi aux miens, et nous attendrons qu'ils nous disent : « Revenez vite, chers enfants prodigues, nous consentons à votre mariage. »

Serrant toujours Éliane dans ses bras, il la dévorait de baisers brûlants et achevait de la rendre folle.

La malheureuse ne se doutait guère que le fils de l'ancienne femme de chambre jouait une odieuse comédie. Se croyant aimée, après avoir tant désiré l'amour et les caresses d'un homme, elle était heureuse.

Ah ! il sentait bien qu'elle n'aurait pas la force de lui résister, et pour endormir sa conscience, détruire ses scrupules, il l'enivrait de ses paroles d'amour, il la grisait de ses baisers.

Et quand il vit qu'elle était vaincue, qu'elle s'abandonnait complètement :

– Tu veux bien, n'est-ce pas ? lui dit-il.

– Oui, je me donne à toi, répondit-elle éperdue, emporte-moi, si tu veux, au bout du monde.

Après quelques instants de silence et avec un redoublement de caresses, Léon Picot reprit :

– Mon Éliane adorée, je n'ai que peu d'argent sur moi, pas assez pour aller jusqu'à Londres.

– J'ai ma bourse de jeune fille, répondit-elle vivement.

– Une grosse bourse ?

– Au moins deux mille francs.

– C'est déjà quelque chose ; mais si nous devons rester un peu en Angleterre, ce n'est pas assez.

– Mon Dieu ! mais alors, comment faire ?

Baissant la voix et la fascinant du regard.

– Vous pouvez ouvrir le secrétaire de votre père ?

– Oui.

– Il y a là votre dot, chère Éliane, vous pouvez prendre ce que vous voudrez sur les cent mille francs.

Elle était dans un tel état de surexcitation et d'égarement qu'elle ne comprit point qu'il lui conseillait un vol.

– C'est vrai, fit-elle.

– Eh bien, Éliane ! ma chérie, allez, et revenez vite ; jusqu'à votre retour je ne vivrai plus !

Elle se jeta dans ses bras, de nouveaux baisers grésillèrent, puis s'arrachant à l'étreinte du misérable, elle disparut en glissant comme une ombre.

Rentrée dans sa chambre, elle alluma un bougeoir et sans bruit, à pas de loup, traversa le salon et pénétra dans le cabinet de son père, contigu à la chambre à coucher de Mme de Lancelin.

Éliane s'approcha de la porte de la chambre, tendant l'oreille.

Mme de Lancelin ronflait.

Sous l'influence de la suggestion qu'exerçait sur elle le faux vicomte de Linois, Éliane pouvait agir en toute sécurité.

Sans avoir beaucoup cherché, elle trouva la clef du secrétaire, l'ouvrit, puis ouvrit ensuite un large tiroir à fermeture secrète qu'elle connaissait.

Il y avait dans ce tiroir des titres au porteur, de l'or : une partie de la fortune de M. de Lancelin.

Tout d'abord, Éliane fit main basse sur une douzaine de rouleaux d'or qu'elle jeta au fond du sac de voyage dont elle s'était munie ; cela fait, sans regarder, sans se rendre compte de ce qu'elle prenait, elle mit dans le sac de voyage un

paquet de valeurs mobilières, représentant un capital de plus de quatre-vingt mille francs.

Son cœur battait fort, mais elle ne tremblait pas comme tout à l'heure dans les bras de son séducteur.

Elle referma le tiroir et le secrétaire, remit la petite clef à la place où elle l'avait trouvée et, toujours à pas de loup, rentra dans sa chambre.

Elle mit encore dans le sac de voyage ce qu'elle appelait sa bourse de jeune fille, ses bijoux et acheva de le remplir avec de fines dentelles et quelques colifichets auxquels elle tenait sans doute beaucoup.

Moins d'une demi-heure après l'avoir quitté, Éliane rejoignit Léon Picot dont elle était la complice presque inconsciente.

– Quelle somme avez-vous ? lui demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit-elle ; j'ai des titres et des rouleaux d'or.

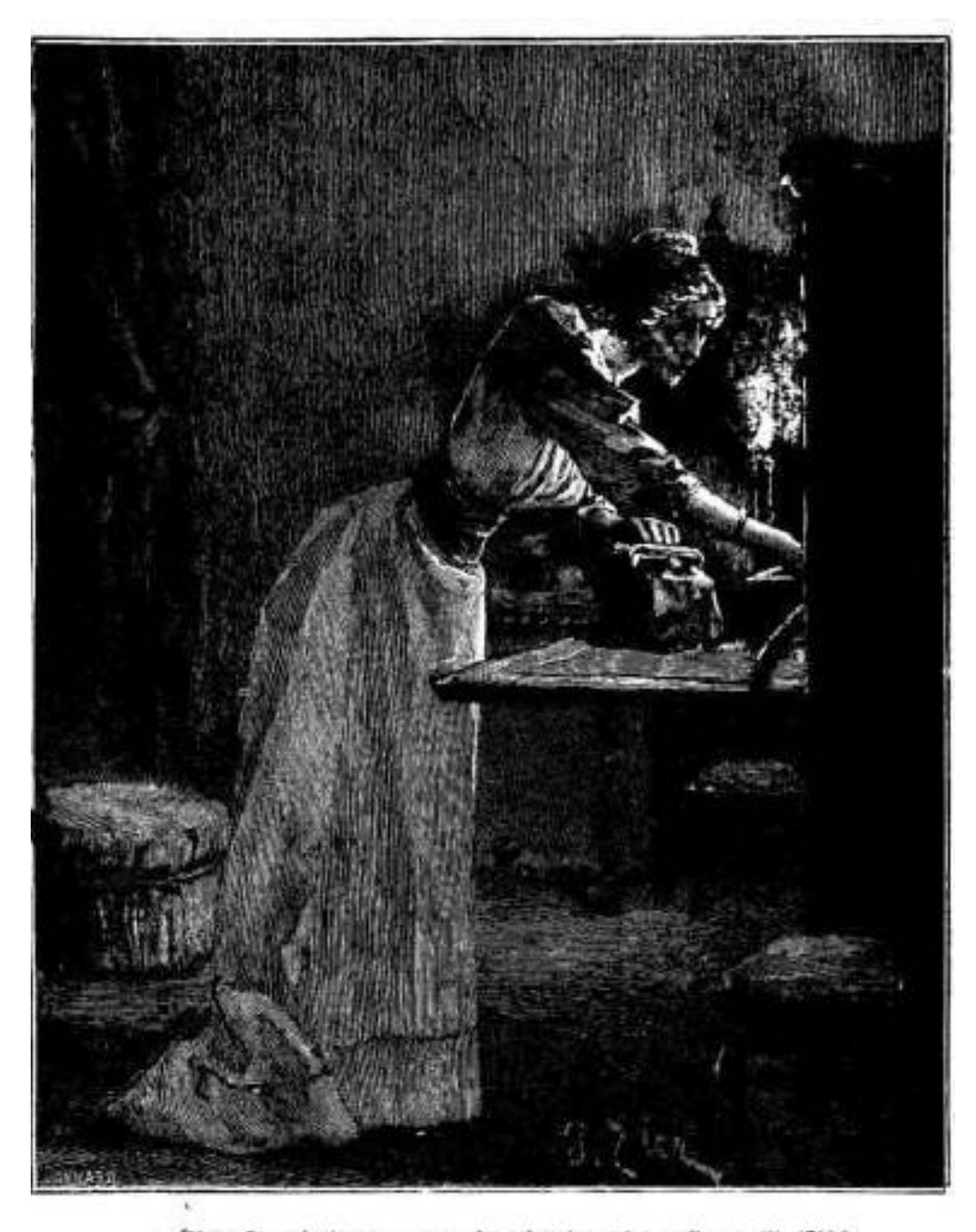
– Nous verrons, fit-il.

Ils sortirent du parc par une porte qui ne fermait que par un fort verrou à l'intérieur.

Le ravisseur avait pris le sac de voyage, disant à sa compagne :

– Il ne faut pas que vous vous fatiguiez.

Éliane avait seulement changé de chaussures et mis un autre chapeau que celui qu'elle avait au théâtre. Par-dessus sa robe de soie havane à gros grain, un peu décolletée, elle avait endossé une tunique de drap léger.



... Éliane fit main basse sur une douzaine de rouleaux d'or... (P. 1700.)

Elle n'avait pu songer à emporter d'autres effets d'habillement et du linge.

Elle avait de l'argent, elle pourrait acheter les choses dont elle aurait besoin dans une des villes où l'on s'arrêterait.

Hors du parc, ils s'étaient trouvés sur un chemin rural qu'ils suivirent jusqu'à la grande route. Alors ils se dirigèrent vers le bourg, en allongeant le pas, et y arrivèrent vers trois heures du matin.

Le voiturier que le faux vicomte connaissait ne fit aucune difficulté, moyennant un louis, de les conduire à la station du chemin de fer où ils arrivèrent en avance de plus d'une heure sur le passage du train. Ils prirent à l'hôtel une chambre dans laquelle on leur servit à déjeuner.

Le premier soin du faux vicomte avait été de faire l'inventaire du sac de voyage. Après quoi il avait tendrement embrassé Éliane, en lui disant :

– C'est bien, mon adorée, nous pourrons attendre.

Laissons-les poursuivre leur chemin jusqu'à Londres, en passant par Dieppe. Nous connaîtrons plus tard le dénouement de cette aventure.

*

* *

Mme de Lancelin fut désagréablement surprise à son réveil quand on lui annonça que Mlle Éliane n'était plus au Petit-Château. Elle se mit à pousser les hauts cris. Sa fille partie, disparue, était-ce possible ? Mais il fallait se rendre à l'évidence : la jeune fille avait dû s'enfuir peu de temps après avoir quitté sa mère, en revenant du théâtre. Elle ne s'était pas couchée, ainsi que l'attestait le lit non défait. Et la porte du parc, laissée ouverte, indiquait que la demoiselle était

passée par là. Mais pourquoi s'était-elle enfuie ? Où était-elle allée ?

Après avoir jeté ses lamentations aux quatre points cardinaux, Mme de Lancelin se calma un peu et put réfléchir ; alors il se fit une clarté dans son cerveau : le vicomte de Linois avait enlevé sa fille ! Ah ! le brigand !

Tout de suite elle donna l'ordre d'atteler et se rendit aux Pins. Nouvelle surprise, nouvelle stupéfaction. La villa était fermée, il n'y avait plus personne.

Les gens de Grisolles que Mme de Lancelin interrogea n'en savaient guère plus qu'elle. Toutefois ils lui apprirent que les domestiques avaient été brusquement congédiés au milieu de la nuit et que le comte, la comtesse et leur fils étaient partis sans tambour ni trompette :

– Et ma fille avec eux probablement, se dit Mme de Lancelin.

Ah çà ! mais, ajouta-t-elle, qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là ?

On ne parlait au village que du départ précipité, stupéfiant des de Linois. Chacun commentait l'événement à sa manière ; mais nous ne rapporterons pas tout ce que l'on disait, on le devine.

Le bon vieux curé Logerot était consterné.

Mlle Dubessy s'était réveillée à son heure habituelle et avait aussitôt sonné Julie, qui l'avait aidée à sa toilette. En dépit des cauchemars, Claire avait bien dormi ; cependant ses yeux étaient cernés et ses traits fatigués, et il lui restait

encore, de ses terribles émotions de la nuit, une assez grande lassitude du corps et des membres.

Julie ne remarqua point que sa maîtresse fût autrement que les autres jours, et cependant Claire avait un peu de fièvre et était intérieurement extrêmement agitée.

Vers dix heures, seule dans son boudoir Pompadour, Mlle Dubessy travaillait à une broderie. Sans s'être annoncé en frappant, ainsi qu'il faisait toujours, M. Darimon parut devant sa pupille. Le vieillard avait la figure décomposée, l'air effaré.

– Claire, s'écria-t-il, savez-vous ce qui se passe ?

– Non, mon cher tuteur, mais apprenez-le-moi.

– Ah ! vous ne le devineriez jamais… La famille de Linois a disparu ; ils sont partis cette nuit après avoir congédié leurs domestiques et fermé la maison !

– En vérité !

– Et voilà tout ce que vous me dites ? et vous restez d'un calme…

– Croyez-vous donc, mon cher tuteur, répliqua-t-elle tranquillement, que je vais à cause de cela me cogner la tête contre les murs ? Les de Linois ont quitté le pays ; eh bien ! qu'y puis-je faire, et que voulez-vous que cela me fasse ?

– Ah ! fit le vieillard, accentuant longuement l'exclamation. Mais, reprit-il, il y a autre chose.

– Quoi donc ? demanda Claire vivement.

– Mlle de Lancelin a également disparu cette nuit, et l'on pense qu'elle est partie avec les de Linois, accrochée à M. le vicomte Alfred.

– Oh ! fit la jeune fille, très affligée, cette fois. Et tout bas elle se dit :

– La malheureuse, la folle ! La voilà perdue !

– Claire, cela vous fait de la peine, je le comprends.

– Oui, mon bon tuteur, soupira la jeune fille, une grande peine.

– Cela se terminera par un mariage.

Claire resta silencieuse. Mais elle pensait :

– Oui, la pauvre Éliane est perdue ; que va-t-elle devenir, maintenant ?

Et, dans son cœur, elle plaignait sincèrement M. de Lancelin, sa femme et son fils qui, après tout, étaient de très braves gens.

– À propos, Claire, dit M. Darimon après un silence, je sais où M. Lebel a dîné et passé la soirée hier soir.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir.

– Chez Mme la comtesse de Blérac, acheva le vieillard.

– Vous êtes sûr ?

– Absolument sûr.

– Et il est allé à pied à Blérac ?

– Et revenu de même.

– Quand il pouvait prendre le coupé ou la Victoria ! Mais qui vous a dit cela ?

– M. le curé, que j'ai vu ce matin ; j'arrive du village.

– Je comprends maintenant que vous sachiez tant de choses.

– Eh bien ! je vais vous dire encore ce que M. Logerot m'a appris.

– Dites, dites !

– Vous savez que j'ai remis depuis six semaines cinq mille francs à M. Lebel.

– Qu'il a donnés à Mme Moranne.

– À Mme Moranne, si vous voulez, mais enfin à son mari qui, grâce à M. Logerot et surtout à notre artiste, a obtenu l'entreprise des travaux de menuiserie du château de Blérac. Or, ce pauvre Moranne n'avait pas les premiers sous pour devenir entrepreneur ; c'est avec les cinq mille francs de M. Lebel qu'il a pu acheter les bois qui lui étaient nécessaires, embaucher des ouvriers et, enfin, marcher. Ce n'est pas tout, Claire.

– Qu'y a-t-il donc encore ?

– M. Édouard Lebel s'est pris d'une très grande amitié pour les Moranne ; on a même dit à ce sujet des choses… absurdes.

– Ah !

– Oui, on a prétendu que l'artiste faisait la cour à Mme Moranne.

– Eh bien ?

– Rien de plus faux ni de plus malveillant. L'amitié de M. Lebel pour les Moranne vient uniquement de ceci : Quand la jeune femme est venue ici poser pour la tête de la Vierge, elle a raconté son histoire à M. Lebel ; jugez de la surprise de notre artiste : Louise Moranne, une enfant trouvée, a été élevée à la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine où lui-même avait été recueilli.

Claire se dressa d'un seul mouvement, ayant dans le regard une joie rayonnante ; aussitôt, éclatant en sanglots, elle se jeta au cou du vieillard et l'embrassa.

À la même heure, à Poitiers, tout un quartier de la ville était en émoi. Il y avait foule dans la rue, devant l'hôtel des Bons Enfants, tenu par la veuve Ursule Crapelet. Tout ce monde parlait d'un drame que les journaux de Poitiers devaient raconter tout au long le lendemain.

Un voyageur de commerce du nom de Gallien s'était fait sauter la cervelle dans la chambre où il était descendu la veille.

Le procureur de la République, le juge d'instruction et un médecin légiste étaient sur les lieux.

Le suicide était dûment constaté ; du reste, un papier trouvé sur la table ne laissait aucun doute à ce sujet ; il expliquait pourquoi le malheureux désespéré avait mis fin à ses jours ; mais il ne fournissait aucun renseignement sur la famille du suicidé, ne disait point où il avait son domicile, ni quelle était la maison de commerce qu'il représentait.

On avait trouvé sur lui quatre mille francs en billets de banque et trois cents francs en or dans un porte-monnaie ; mais pas un autre papier. Ses papiers, il les avait certainement brûlés avant de se tuer ; les cendres étaient dans le foyer de la cheminée. Cette constatation faisait planer un mystère sur ce suicide et le suicidé lui-même.

La maîtresse de l'hôtel, interrogée, n'avait pu donner à la justice que des renseignements extrêmement vagues. Elle ne connaissait ce voyageur que pour être descendu plusieurs fois dans son hôtel, ainsi que le constatait son livre de police.

Cependant, et en attendant que l'on fût mieux renseigné, si on devait l'être, les magistrats délivrèrent le permis d'inhumer.

Resté seul dans la chambre, le baron de Simiane avait réfléchi ; il vit que, ainsi que le comte de Rosamont le lui avait dit, tout était fini pour lui, et il comprit qu'il n'avait plus qu'un moyen d'échapper aux travaux forcés à perpétuité, peut-être même à l'échafaud.

Le baron de Simiane avait eu le courage de se châtier lui-même. Il avait vécu en bandit et était mort presque en gentilhomme. Il sauvait son nom de la tache d'infamie, il rendait le repos à ceux dont il était la terreur. Il ne pouvait racheter autrement son horrible passé.

Seuls, les intéressés surent que dans le cimetière de Poitiers, sous le nom de Gallien était enterré le baron Raoul de Simiane, dernier descendant d'une illustre maison.

M. de Lancelin et son fils revinrent de Paris pour apprendre le malheur qui les avait frappés.

Le malheureux père pleura, et Auguste, sortant de son apathie habituelle, s'emporta et jura qu'il tuerait de ses mains son ex-ami le vicomte Alfred de Linois.

Quand, plus tard, M. de Lancelin ouvrit le tiroir de son secrétaire, il fut consterné en découvrant que les rouleaux d'or et beaucoup de titres au porteur n'étaient plus là.

Il accourut près de sa femme et lui dit :

– Près de cent mille francs ont été pris dans mon secrétaire. C'était la dot de notre fille. La malheureuse, la misérable me l'a volée !

Mme de Lancelin joignit les mains, tomba à genoux et, en pleurant, elle pria.

Elle priait pour sa fille, la pauvre mère, et, dans son cœur, elle lui pardonnait.

X

RAYON DE SOLEIL

C'était le dimanche matin. Mlle Dubessy avait passé une bonne nuit, car elle n'avait fait qu'un somme. Son sommeil n'avait pas été troublé par d'effrayants cauchemars, comme la nuit précédente, mais agréablement bercé, au contraire, par de délicieux rêves.

Elle était complètement remise de ses émotions, ne ressentait plus aucune fatigue, et son visage frais, reposé, animé, avait repris son expression des meilleurs jours, des jours heureux. Elle était gaie, la joie de l'espoir se reflétait dans la lumière de ses yeux.

– Nouveau changement à vue, se disait Julie, en aidant sa maîtresse à s'habiller ; allons, nous ne sommes pas à la fin de nos surprises.

– Julie, demanda négligemment Claire, sais-tu si M. Lebel est sorti ce matin de bonne heure, selon son habitude ?

– Il a quitté son pavillon à peu près à la même heure que dimanche dernier. Il est bien le plus enragé promeneur qui existe.

Mlle Dubessy sourit. Et après un assez long silence, la femme de chambre restant muette :

– Julie, reprit Claire, tu ne me parles pas aujourd'hui de M. Édouard Lebel.

– Et pour cause, mademoiselle : vous m'avez défendu de jamais vous parler de lui.

– C'est vrai, je t'ai fait cette défense ; mais…

– Au surplus, mademoiselle, je n'ai rien à vous dire de M. Lebel, ne pouvant vous répéter que ce que je vous ai déjà dit bon nombre de fois.

Il y eut un nouveau silence. Julie semblait ruminer quelque chose.

– M. Édouard aura bientôt terminé ses travaux, dit Claire avec mélancolie.

– Et il s'en retournera à Paris… si vous le laissez partir.

– Sincèrement, Julie, crois-tu qu'il m'aime ?

– N'en êtes-vous donc pas mille fois convaincue ?

– Je doute toujours.

– En vérité !

Troisième silence plus long que les précédents. Ce fut la femme de chambre qui reprit la parole :

– Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous faire ce matin à votre dévouée servante un grand, très grand plaisir ?

– Oui, que désires-tu ?

– Que vous ôtiez cette robe que vous venez de mettre, et que vous me permettiez de vous habiller comme il me plaira.

– Oh ! si ce n'est que cela, fit la jeune fille en riant.

– Alors, vous voulez bien ?

– Tiens, répondit Claire, dégrafant son corsage, j'enlève cette robe.

– Et je vais vous en apporter une autre.

Julie passa dans le cabinet garde-robes et revint bientôt avec une magnifique robe de soie gris perle, robe de soirée décolletée, sans manches.

Claire regarda la femme de chambre avec ahurissement.

– Je vais vous habiller, dit tranquillement Julie.

– Quoi ! tu veux que je mette cette robe ?

– Oui, mademoiselle ; c'est une idée à moi.

– Alors une vraie mascarade, fit Claire partant d'un joyeux éclat de rire.

Elle se laissa habiller ainsi que le voulait Julie, qui lui mit au cou le collier de perles et l'obligea à se parer de ses bijoux préférés, et à mettre ses pieds dans des souliers de satin.

– Eh bien ! te voilà contente ? dit Claire.

– Pas encore, mademoiselle.

– Comment, pas encore ?

La femme de chambre jeta un manteau sur les épaules de sa maîtresse.

– Maintenant, mademoiselle, dit-elle, venez.

– Où cela ?

Julie sourit mystérieusement et répondit :

– Au pavillon de M. Lebel.

– Mais tu es folle ! exclama Claire.

– Vous verrez tout à l'heure que j'ai toute ma raison.

– Ainsi, tu veux… Mais c'est d'une indiscrétion…

– Venez toujours.

– Tu as donc la clef du pavillon ?

– J'en ai une et même deux, que j'ai trouvées en les cherchant dans une armoire, sur les indications du maître d'hôtel.

Un peu malgré elle, Claire se laissa emmener. Elles pénétrèrent dans le pavillon au moyen d'une des clefs que Julie avait dans sa poche. Elles montèrent l'escalier et se trouvèrent dans la chambre de l'artiste.

Claire regardait le lit, les autres meubles de la chambre, et, plus particulièrement, la table encombrée de livres, de papiers divers, dont elle n'osait pas s'approcher.

Elle se tourna brusquement vers Julie, le regard interrogateur.

– Écoutez-moi, mademoiselle, dit la femme de chambre : depuis longtemps j'étais curieuse, oh ! mais très curieuse de savoir à quoi M. Lebel pouvait employer son temps quand il passait des journées entières et de longues soirées enfermé dans son pavillon. – « Il doit écrire ses mémoires, peut-être bien un roman », me disais-je. Mais je ne savais pas et cela me taquinait. C'était à ce point, mademoiselle, que je passais des nuits sans pouvoir dormir.

Je voulus satisfaire ma curiosité et, il y a six semaines, je demandai la clef du pavillon à Simone, qui est chargée de faire le ménage de M. Lebel. Je vins dans cette chambre ; mais j'y trouvai une déception, c'est-à-dire ni mémoires commencés, ni roman sur le chantier, enfin aucun écrit, rien. Je voulus ouvrir cette porte que voilà, par laquelle on entre dans la plus belle pièce du pavillon, impossible.

Pourquoi donc M. Lebel fermait-il cette porte ? Cela m'intrigua fort et je me dis : – « Il faudra que je voie. »

Je sus par le maître d'hôtel qu'il devait exister de secondes clefs de toutes les portes du pavillon. Je cherchai et, comme je vous l'ai dit, dans une armoire où il y a des centaines de clefs, je trouvai.

Dimanche dernier je m'introduisis dans le pavillon, j'ouvris cette porte et j'ai vu…

– Tu as vu quoi ?

– Ce que vous allez voir à votre tour, mademoiselle. Julie ouvrit la porte et s'écria :

– Entrez, mademoiselle, entrez et regardez !

Claire poussa un grand cri où il y avait autant de surprise que de joie, et aussitôt un sanglot lui monta à la gorge.

– Eh bien ! mademoiselle, dit Julie, êtes-vous assez ressemblante, assez belle ! Et c'est de mémoire que M. Édouard a fait votre portrait, aidé seulement d'une photographie qu'il m'avait demandée et que je lui avais donnée, ne me doutant guère de l'usage qu'il en voulait faire.



... Oh! mon Dieu! murmura Claire, ne pouvant détacher ses yeux de cette peinture... (P. 1709.)

– Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu ! murmura Claire, ne pouvant détacher ses yeux de cette peinture, reproduisant si admirablement son visage qu'elle pouvait croire qu'elle se voyait dans un miroir.

Julie avait enlevé le manteau qui couvrait les épaules de sa maîtresse.

– Et ce collier de perles, mademoiselle, reprit-elle, et ces bijoux ne sont-ils pas exactement ceux que vous avez sur vous ?

– Julie, c'est merveilleux !

– Comme peinture, sans doute ; mais que d'amour il y a dans ces coups de pinceaux ! Ah ! mademoiselle, comme vous êtes bien tout entière dans sa pensée et dans son cœur !... Et maintenant, doutez-vous toujours ?

– Ah ! Julie, Julie ! s'écria la jeune fille.

Et elle éclata en sanglots.

Au bout d'un instant, la femme de chambre reprit :

– Il n'y a plus que la robe à faire ; M. Édouard n'a pas osé vous prier de poser devant lui avec cette toilette que vous portez en ce moment et dans laquelle il ne vous a vue qu'une seule fois, le jour anniversaire de votre naissance.

– Et nous ne savions rien, Julie, nous ne nous doutions de rien !

– Ah ! il n'avait garde de se vanter de la chose !

– Julie, souvent, toutes les nuits dans ces derniers temps, le pavillon restait éclairé jusqu'à deux heures et

même trois heures du matin, cette pièce surtout ; il travaillait à mon portrait.

La femme de chambre secoua la tête.

– Il y a des mois, répondit-elle, que votre portrait est tel que vous le voyez.

– Pourtant, Julie…

– J'ai aussi remarqué que M. Édouard veillait fort tard, mademoiselle ; eh bien ! je crois qu'il restait en contemplation devant son ouvrage, qu'il s'y oubliait, que peut-être il pleurait en regardant votre image, et qu'il lui adressait toutes les paroles qu'il ne se permettait pas de prononcer devant Mlle Claire Dubessy.

La jeune fille soupira et, la tête inclinée, resta songeuse.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, trois coups de cloche se firent entendre.

– C'est une visite que l'on annonce, dit la femme de chambre.

– Mais je n'attends personne ce matin, fit Claire avec un mouvement d'impatience. Et puis, ajouta-t-elle, je ne puis pas recevoir habillée ainsi.

– Mademoiselle veut-elle que j'aille voir…

– Non, rentrons vite au château, le plus pressé est de changer de toilette.

Un quart d'heure après, Mlle Dubessy était prête à recevoir la personne que la cloche avait annoncée, une dame qu'on avait priée de vouloir bien attendre dans le salon.

Envoyée par sa maîtresse pour savoir le nom de la visiteuse, Julie revint et annonça :

– Mme Clavière.

Claire laissa échapper un cri de joyeuse surprise. Elle s'élança hors de sa chambre, courut au salon et tomba dans les bras de la Dame en noir, en s'écriant :

– Ah ! que je suis heureuse de vous voir !

Elles s'embrassèrent avec effusion.

Puis, s'étant assises à côté l'une de l'autre sur un canapé :

– Vous ne m'attendiez pas, dit Mme Clavière.

– Pas aujourd'hui, c'est vrai ; mais depuis longtemps j'espérais cette bonne visite que vous m'aviez promise.

– Peut-être l'aurais-je retardée encore ; mais j'accours à Grisolles où, paraît-il, ma présence est devenue nécessaire.

– Nécessaire ? répéta Claire.

Puis aussitôt :

– Vous avez vu M. le comte de Rosamont ?

– Non, je n'ai pas vu M. de Rosamont ; mais il m'a écrit, j'ai reçu sa lettre hier, quelques lignes seulement ; une heure après je prenais le chemin de fer et me voici.

Mais que se passe-t-il donc ici, chère enfant ? Ah ! dites-moi tout, ne me cachez rien !

La jeune fille devint très rouge. Et comme elle paraissait embarrassée :

– Est-il vrai que vous aimez Édouard ? demanda la Dame en noir.

– Oui, oui, je l'aime !

– Et il vous aime également ?

– Oui.

Claire prononça ce mot avec un accent qui révélait toute l'allégresse de son âme.

– Cela devait être, fit la Dame en noir avec un doux sourire.

– Ce matin, reprit la jeune fille, je pouvais douter encore, mais, à présent, je ne doute plus.

– Et cependant, si j'en crois ce que M. de Rosamont m'a écrit, vous souffrez, vous êtes malheureux tous deux ?

– Nous avons également souffert.

– Pourquoi ? Parce que vous ne vous êtes point dit que vous vous aimiez et que, faute de vouloir vous entendre, vous vous êtes mis à douter l'un de l'autre.

– C'est vrai.

– Où en sont les choses, maintenant ?

– Il n'y a rien de changé.

– Édouard ignore toujours que vous êtes sa cousine ?

– Oui.

– Peut-être auriez-vous dû le lui dire.

– Oh ! non, j'aurais eu trop peur…

– De quoi ?

– Qu'il ne me maudit comme il a maudit ma mère.

– Édouard, vous aimant et ayant pu vous apprécier, ne pouvait plus vous comprendre dans ses malédictions.

– Cette crainte m'a constamment retenue.

– Je crois qu'elle était fort exagérée. Voilà donc pourquoi, imposant silence à votre cœur, vous avez gardé le secret de votre amour ?

– Oui, mais j'ai beaucoup fait pour amener Édouard à me faire l'aveu du sien.

– Vous n'avez pas réussi, et vous en avez deviné la cause ; vous avez compris qu'Édouard très fier, ayant toutes les délicatesses du cœur, voyait votre grande fortune se dresser devant lui et le repousser.

Pour une cause vous gardiez le secret de votre amour, pour une autre Édouard enfermait le secret du sien au fond de son âme. Voilà donc où vous en êtes encore aujourd'hui ?

– Hélas ! oui.

– Je suis à Grisolles, chère enfant, et j'espère pouvoir arranger les choses.

Mais dites-moi, Claire, vous avez-vu souvent le comte de Rosamont ? !

– Une seule fois, madame, et il n'est pas venu au château.

– Comment a-t-il pu savoir que vous aimiez Édouard et que vous étiez aimée de lui ?

– Je l'ignore.

– Édouard n'a pu lui faire cette confidence.

– Oh ! certainement, bien que le comte fût digne de sa confiance ; du reste, je ne crois pas qu'Édouard ait vu M. de Rosamont.

– Savez-vous si le comte a fait un long séjour dans ce pays ?

– S'il est parti hier soir, comme c'est probable, il est resté au moins un mois à Poitiers.

– Un mois ! fit la Dame en noir songeuse.

Mais, reprit-elle, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir pourquoi il est venu dans la Vienne ?

– Si, si, je le sais ! s'exclama la jeune fille.

– Eh bien ? interrogea avidement Mme Clavière.

– M. le comte de Rosamont est venu dans ce pays pour me défendre contre des ennemis que je croyais mes amis, et me tirer saine et sauve d'un guet-apens infâme !

– Claire, mon enfant, que voulez-vous dire ?

– Vous m'avez demandé de ne rien vous cacher, vous saurez tout. Ces ennemis dont je viens de parler étaient aussi les vôtres, ceux de votre fils, ceux de mon amie Henriette et de sa mère.

– Les de Linois ?

– Un nom et un titre volés !

– Oh !

– Sous le nom du comte de Linois se cachait le frère de Mme Beaugrand, le baron Raoul de Simiane !

– Est-ce possible ? s'écria la Dame en noir haletante.

– Celle qui se faisait appeler comtesse de Linois, n'était autre que l'ancienne femme de chambre de la mère du baron de Simiane et, plus tard, la femme de chambre de Mme de Mégrigny. Cette misérable femme, étant au service de la baronne de Simiane, devint la maîtresse du baron ; un fils naquit de cette liaison, c'est ce fils qu'on appelait à Grisolles le vicomte de Linois.

– Mon Dieu ! mais ce que vous m'apprenez là est épouvantable !

– Bien moins, cependant, que ce que je vais tout à l'heure vous raconter.

M. le comte de Rosamont est venu dans ce pays en vengeur, il est venu châtier le baron de Simiane.

– Il l'a tué !

– Non, le baron s'est tué lui-même, et ce matin, à huit heures, il a été enterré au cimetière de Poitiers sous le nom de Gallien, voyageur de commerce. Quant à la fausse comtesse et au faux vicomte de Linois, dès hier matin ils ont disparu.

– Il me semble que je suis en proie à un horrible cauchemar, dit Mme Clavière.

– Hélas ! tout cela n'est que trop réel, fit Claire.

Après un court silence elle reprit :

– Maintenant vous allez frémir en écoutant le récit que je vais vous faire.

Claire dit comment et pourquoi elle était devenue jalouse, affreusement jalouse d'une jeune femme de Grisolles très jolie, et de quelle façon la fausse comtesse avait su exploiter son aveugle jalousie pour la conduire à Poitiers, dans un hôtel où, disait-elle, Édouard Lebel et sa maîtresse se donnaient rendez-vous.

La jeune fille poursuivit en racontant à Mme Clavière, très exactement, ce qui s'était passé à l'hôtel des Bons-Enfants.

La Dame en noir était pâle et toute tremblante.

– C'est horrible, horrible ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

– Personne au château ne se doute de l'épouvantable danger que j'ai couru, acheva Mlle Dubessy ; M. le comte de Rosamont m'a ramenée à la porte du parc, et j'ai pu rentrer dans ma chambre comme j'en étais sortie, sans avoir été vue ni entendue.

– Et heureusement guérie de votre fatale jalousie ?

– Guérie, je ne l'étais pas encore. Mais hier matin j'appris par mon tuteur pourquoi M. Lebel avait pris en si grande affection cette jeune femme dont j'étais jalouse. Alors, tout m'étant expliqué, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je venais d'être instantanément guérie de ma jalousie.

– Quelle est donc la raison de l'affection assez singulière d'Édouard pour cette jeune femme ?

– Oh ! c’est bien simple : Louise Moranne, qui est une enfant trouvée, a été élevée dans cette maison que vous avez fondée à Boulogne-sur-Seine.

– Louise, Louise ! je me souviens d’elle ; Mme Moranne est une de mes chères filles ! Ah ! je comprends, maintenant, je comprends !

– Et moi aussi, madame, je comprends.

– Chère enfant, Édouard Lebel est là tout entier dans cette action.

– Oui, et depuis hier, si c’eût été possible, je l’aurais aimé plus encore.

– Enfin, vous ne doutez plus qu’il ne vous aime ; vous me l’avez dit.

– Je ne peux plus en douter.

– Malgré qu’il ne vous ait pas encore parlé de son amour ?

– Malgré cela. Je ne me suis pas présentée immédiatement devant vous, je vous ai fait attendre au moins vingt minutes, ce que je vous prie de me pardonner ; je n’étais pas au château.

– Ah !

– Je commettais le péché d’indiscrétion ; j’étais avec Julie, ma femme de chambre, dans le pavillon où habite M. Édouard.

– Dans une de ses lettres, il m’a parlé de son pavillon. Eh bien ?

– Cédant aux instances de Julie qui, sur un doute que j'exprimais, tenait à me convaincre que j'étais aimée, je me laissai conduire dans le pavillon. Dans une pièce qu'Édouard tient fermée et dont il a toujours la clef dans sa poche, mais dont ma femme de chambre ouvrit la porte avec une autre clef, je me trouvai en présence de mon portrait.

– De votre portrait ?

– Oui, madame, de mon portrait en pied, grandeur naturelle, fait de mémoire par mon cousin ; de mon portrait merveilleusement peint et d'une ressemblance on ne peut plus parfaite. Mais vous le verrez.

– J'espère bien qu'Édouard me permettra d'admirer son travail.

– Enfin, madame, c'est ainsi que je viens d'acquérir la certitude que je suis aimée d'Édouard.

Et, ajouta-t-elle, en laissant aller sa tête charmante sur l'épaule de Mme Clavière, après avoir tant souffert de mon amour, qu'une jalousie sans raison me faisait maudire, je serais maintenant complètement heureuse si Édouard oubliait que je suis… la fille d'Antoinette Rondac.

Mme Clavière mit un baiser sur le front de Claire, et de cette voix qui savait si bien pénétrer jusqu'au cœur, elle lui dit :

– Vous êtes un ange de rédemption ; Édouard n'a plus le droit de maudire la mémoire de celle qui vous a mise au monde.

XI

SURPRISE

Après quelques instants de silence, Mme Clavière reprit la parole :

– Chère enfant, dit-elle, je veux votre bonheur et celui d'Édouard ; ouvrez donc votre cœur à l'espoir ; je ne quitterai pas Grisolles sans qu'il m'ait à son tour parlé à cœur ouvert, sans qu'il ait mis devant moi sa main dans la vôtre. Où est-il en ce moment ?

– Tous les dimanches il sort de très bonne heure, il fait de longues promenades dans les bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

– À quelle heure rentre-t-il ?

– À une heure assez avancée de la nuit. Il ne déjeune et ne dîne plus avec nous.

– De sorte que je ne pourrai causer avec lui que demain ?

La jeune fille eut un doux sourire.

– J'enverrai un domestique pour le prévenir de votre arrivée au château et vous le verrez aujourd'hui.

– Alors, vous savez où on peut le trouver ?

– Oui. Comme les dimanches précédents, il déjeunera chez les époux Moranne.

– En ce cas, mademoiselle Claire, vous ne dérangerez pas un de vos domestiques ; c'est moi qui irai chercher Édouard. Si j'avais prévu cela, je n'aurais pas renvoyé la voiture qui m'a amenée.

– Oh ! il y a des chevaux dans les écuries du château et des voitures sous les remises.

– Alors, chère enfant, veuillez me faire donner une de vos voitures.

– Il est à peine dix heures ; vous ne trouveriez pas Édouard chez M. Moranne où il n'arrive qu'à l'heure du déjeuner, à midi. D'ailleurs je ne souffrirais pas que vous vous rendissiez à Grisolles avant d'avoir vous-même déjeuné. Nous déjeunons ici à midi, mais je vais faire avancer l'heure. Immédiatement après le déjeuner, deux chevaux attelés au landau vous attendront et vous pourrez partir ; vous trouverez encore à table les époux Moranne et leur convive.

– Eh bien ! soit, il sera fait ainsi que vous le désirez.

Mlle Dubessy se leva et sonna.

La femme de chambre parut aussitôt.

– Julie, lui dit sa maîtresse, nous déjeunerons aujourd'hui à onze heures précises, veuillez prévenir le maître d'hôtel. À midi le landau devra être prêt pour madame et attendre devant le perron.

– Bien, mademoiselle.

– Julie, veuillez dire aussi à M. Darimon que je l'attends ici.

La femme de chambre se retira et quelques instants après M. Darimon entra dans le salon.

La Dame en noir s'était levée pour saluer le vieillard.

– Mon cher tuteur, dit Claire avec un petit sourire mystérieux, je suis heureuse de vous présenter Mme Clavière.

Et comme le vieillard un peu interloqué se demandait qui pouvait être cette dame, vêtue d'un costume noir très simple, que sa pupille était heureuse de lui présenter, la jeune fille ajouta :

– Mon cher tuteur, Mme Clavière est la meilleure amie de Mme Beaugrand.

– Ah ! très bien, très bien ! fit M. Darimon, en s'inclinant de nouveau devant la Dame en noir.

– Mme Clavière, continua Claire, est la mère de M. André Clavière, sous-préfet d'Avranches, le fiancé de mon amie Henriette de Mégrigny.

– Parfait, parfait ! dit le vieillard.

– Mais ce n'est pas tout, mon cher tuteur : Mme Clavière est la fondatrice de la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine, dont vous me parliez dernièrement, cette maison consacrée aux pauvres petits enfants orphelins ou abandonnés.

– Oh ! madame, madame ! prononça M. Darimon visiblement ému.



Ah ! très bien, très bien ! fit M. Darimon, en s'inclinant de nouveau devant la Dame en noir. (P. 1717.)

– Mon cher tuteur, ce n'est pas tout encore, reprit la jeune fille : Mme Clavière a fait de M. Édouard Lebel son enfant d'adoption, le frère de son fils ; après avoir veillé sur son enfance comme une véritable mère, c'est Mme Clavière qui l'a fait instruire, et ce qu'il est aujourd'hui, c'est à Mme Clavière qu'il le doit.

Mais j'ai plus encore à vous apprendre, mon cher tuteur : la mère de M. Édouard Lebel s'appelait Marceline Rondac.

M. Darimon se redressa brusquement.

– Que dites-vous ? Ai-je bien entendu ? s'écria-t-il.

– Oui, mon cher tuteur, la mère d'Édouard Lebel était la sœur aînée de la mienne ; Édouard est mon cousin germain.

Le vieillard resta un instant comme frappé de stupeur ; puis avec des larmes dans la voix :

– Est-ce qu'il sait cela, lui ?

– Il l'ignore encore.

– Et c'est Mme Clavière qui vient de vous faire cette révélation ?

– C'est Mme Clavière, en effet, qui m'a appris qu'Édouard Lebel était mon cousin ; mais elle me l'a appris lorsqu'elle est venue ici, secrètement, quelques jours avant l'arrivée d'Édouard à Grisolles.

– Comment ! Claire, vous saviez cela et vous me l'avez caché !

– C’était un secret que je devais garder. Enfin, ce fut après nous être entendues, Mme Clavière et moi, que je fis venir mon cousin à Grisolles.

– Bon, bon, ma chère pupille, je crois comprendre.

Se tournant vers la Dame en noir, M. Darimon reprit :

– Et madame Clavière, bien sûr, avait deviné ce qui allait arriver : la cousine aimant son cousin, et le cousin aimant sa cousine ?

– J’avoue volontiers, monsieur Darimon, que je l’espérais, répondit Mme Clavière.

– Eh bien ! oui, madame, ils s’aiment, ils s’adorent, mais ne se regardent pas, ne se parlent pas, ils se fuient. De sorte qu’ils souffrent tous deux, quand il leur serait si facile d’être heureux ; et moi je suis là, entre eux, sans pouvoir rien faire pour leur bonheur.

– Consolez-vous, monsieur Darimon, ce que vous n’avez pu faire, je le ferai.

– Oh ! oui, n’est-ce pas ? Car il est grand temps que cela finisse ; depuis six mois on ne vit plus en ce beau château de Grisolles, nous y sommes tous comme dans un enfer.

On s’assit et la conversation continua jusqu’au moment où le maître d’hôtel vint dire :

– Mademoiselle est servie.

*

* *

Chez le menuisier, on s'était mis à table à midi un quart ; l'abbé Logerot, invité à déjeuner, s'était fait un peu attendre. Il avait eu à recevoir, après sa messe, plusieurs personnes au presbytère.

Édouard était peut-être encore plus soucieux et plus sombre que d'ordinaire ; c'était à peine s'il répondait par un mouvement de tête ou par un oui et non au vieux curé, qui faisait presque seul tous les frais de la conversation.

Elle était fort agréable, la causerie du prêtre, car dès qu'il se trouvait, comme à ce moment, dans un milieu où il se plaisait, il devenait un très charmant causeur.

Malgré cela, l'artiste écoutait distraitement ; on devinait que sa pensée était ailleurs.

Il avait à côté de lui le petit Armand, et pour qu'on remarquât moins qu'il était distrait, il avait l'air de s'occuper beaucoup du garçonnet.

Mais Louise, qui l'observait, voyait qu'il s'intéressait médiocrement à ce que disait M. Logerot ; elle se demandait, ainsi qu'elle se l'était déjà demandé souvent, quelle pouvait être la douleur secrète que le jeune homme avait au cœur. Et en se livrant à ses réflexions, elle aussi se sentait envahir par la tristesse.

Le curé parlait du départ de la famille de Linois, départ si précipité, si inattendu qu'il ressemblait à une fuite, et il rapportait quelques-uns des commentaires auxquels avait donné lieu cet étrange et inexplicable événement.

Les uns prétendaient que le comte de Linois était un grand criminel forcé de se cacher pour se soustraire aux

recherches de la police ; d'autres disaient que c'était un espion au service de la Triple Alliance.

En réalité, on ne savait rien, on ne devinait rien, car nul ne pouvait soupçonner le drame qui s'était passé à Poitiers, à l'hôtel des Bons-Enfants.

Bien que M. et Mme de Lancelin eussent gardé le silence sur la folle équipée de leur fille, on avait appris que Mlle Éliane avait disparu en même temps que les de Linois. Et tout de suite on avait dit que Mlle de Lancelin, amoureuse du vicomte, était partie avec lui ; on ajoutait même que depuis longtemps déjà Mlle Éliane avait Alfred de Linois pour amant.

C'était une calomnie, nous le savons, mais à laquelle l'enlèvement de la jeune fille permettait d'ajouter foi.

Aussi, que ne disait-on pas de la malheureuse Éliane ? elle était vilipendée, déchirée à belles dents.

– Hélas ! je ne peux rien contre cela, disait tristement le vieux curé ; et c'est bien inutilement que je fais de longs sermons sur la charité chrétienne.

Mais qu'eût-ce donc été si l'on avait su que Mlle Éliane, avant de quitter le Petit-Château, avait pris près de cent mille francs dans le coffre-fort de son père ?

Sur ce point, M. et Mme de Lancelin avaient gardé le plus absolu silence.

Depuis l'événement, ils ne sortaient plus de chez eux ; ils restaient enfermés et ne recevaient personne. Le Petit-Château était en deuil. Mme de Lancelin pleurait constamment ; M. de Lancelin, très sombre, avait la tête pleine d'idées de vengeance.

Tous deux attendaient avec impatience et angoisse une lettre de leur malheureuse fille.

Édouard, que les propos méchants du monde indignaient, s'était enfin décidé à parler, et il prenait chaleureusement la défense de Mme de Lancelin, qui était, disait-il, une victime plutôt qu'une coupable, lorsque, tout à coup, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison.

Il s'interrompit brusquement et se dressa comme par un ressort.

Lui et le curé avaient aussitôt reconnu le cocher, les chevaux et le landau de Mlle Dubessy.

Était-ce donc la jeune châtelaine qui venait chez le menuisier ?

Édouard avait pâli et son cœur battait à se briser.

Mais il se remit promptement de sa violente émotion en voyant descendre du landau une dame voilée, qui n'était pas Mlle Dubessy.

Mme Moranne s'était élancée vers la porte, l'avait ouverte, puis s'était effacée pour laisser entrer la visiteuse.

Le curé et le menuisier s'étaient levés aussi. Seul, le petit Armand restait sur sa chaise, la main pleine de cerises, regardant avec de grands yeux étonnés.

Mme Clavière entra en relevant son voile.

– La Dame en noir ! s'écria Louise.

Et elle s'inclina avec un profond respect.

Édouard poussa un cri de surprise et de joie et se jeta au cou de Mme Clavière, en prononçant d'une voix presque éteinte :

– Oh ! ma mère, ma mère !

Ils s'embrassèrent.

Puis Mme Clavière se tourna vers Mme Moranne et lui dit :

– Mais venez donc aussi m'embrasser, Louise ; vous êtes toujours une de mes chères filles.

La jeune femme se précipita en pleurant de joie dans les bras que lui ouvrait la protectrice des enfants abandonnés.

Ensuite Mme Clavière tendit en même temps ses mains au menuisier et au curé.

Elle dit au premier :

– Monsieur Moranne, aimez toujours votre femme et l'un par l'autre vous serez heureux.

S'adressant à M. Logerot :

– Monsieur le curé de Grisolles, dit-elle, je sais ce que vous avez fait déjà pour M. et Mme Moranne ; je vous remercie ; soyez toujours leur protecteur et leur ami.

Très ému, le curé répondit :

– Madame, quand tout à l'heure Mme Moranne vous a appelée la Dame en noir, j'ai su que j'avais l'honneur de saluer une personne dont le cœur s'est largement ouvert à la charité ; j'incline encore et, avec le plus profond respect, mes cheveux blancs devant la femme admirable et aimée du

Seigneur qui a fondé la Maison maternelle de Boulogne-sur-Seine.

– Vous savez cela, monsieur le curé ? Mais par qui l'avez-vous appris ?

– Un jour, parlant à Mlle Dubessy de Louise Moranne et de la lettre que j'avais reçue de la supérieure de la maison maternelle, me recommandant Mme Moranne et son mari, je lui demandai si elle savait par qui cet asile consacré à l'enfance avait été créé.

« – Oui, me répondit-elle, cette œuvre de bienfaisance est due à une dame jeune encore, qui consacre sa vie à faire le bien ; mais je ne vous dirai pas son nom, car elle ne veut être connue que sous celui de la Dame en noir.

– Ainsi, ma mère, dit Édouard avec un accent indéfinissable, c'est vous, c'est vous !...

– Ne l'avais-tu donc pas deviné ?

Par un mouvement irrésistible et comme s'ils se fussent compris d'un regard, Édouard et Louise s'agenouillèrent devant la protectrice des enfants abandonnés.

– Que faites-vous ? s'écria Mme Clavière, plus émue qu'elle ne le laissait voir ; ah ! relevez-vous bien vite.

Et elle leur tendit ses mains pour les aider à se remettre debout.

À cet instant, le petit Armand, dont on ne s'occupait plus, vint apporter la note gaie à cette scène touchante.

Il était descendu de sa chaise, regardant toujours ce qui se passait, sous ses yeux et cherchant à comprendre.

Il s'approcha de la Dame en noir et joignant les mains, avec des grosses larmes :

– Madame, dit-il, maman Lise et mon bon ami Édouard n'ont pas été méchants, il ne faut pas les gronder ; elle m'aime bien, maman Lise, et il m'aime bien aussi, mon bon ami Édouard ; ils sont gentils, madame.

– Ah ! et toi aussi tu es un gentil et bel enfant ! s'écria Mme Clavière en enlevant le gamin à pleins bras pour couvrir de baisers ses joues fraîches et roses.

Mme Moranne avait avancé des sièges. Tout le monde s'assit. Louise aurait bien voulu que la Dame en noir prît quelque chose chez elle, ne fût-ce qu'un peu de café.

– Pas aujourd'hui, ma chère Louise, répondit Mme Clavière ; j'ai déjeuné au château et n'ai absolument besoin de rien.

Édouard demanda des nouvelles d'André et de la famille Beaugrand.

Le jeune homme aurait bien voulu savoir tout de suite pourquoi sa mère adoptive était venue à Grisolles sans l'avoir prévenu ; mais il n'osa pas l'interroger à ce sujet.

Mme Clavière causa quelques instants avec le menuisier et Louise, puis avec le vieux curé.

Le temps passait vite. Plus d'une demi-heure s'était écoulée depuis que Mme Clavière était dans la maison.

Elle se leva et dit à l'artiste :

– Édouard, nous allons prendre congé de M. le curé et de M. et de Mme Moranne.

Le jeune homme prit aussitôt son chapeau et sa canne.

La Dame en noir embrassa affectueusement Louise et le petit Armand, puis tendit la main au menuisier et à M. Logerot.

Elle remonta dans le landau, et quand Édouard se fut placé à côté d'elle, les chevaux partirent comme un trait.

– Mon cher enfant, dit Mme Clavière à Édouard, qui avait l'air inquiet, je suis venue à Grisolles pour te voir et causer avec toi. Tes lettres, tes dernières lettres surtout, nous ont donné beaucoup à penser à André et à moi ; elles étaient d'un laconisme singulier, et dans certaines phrases on devinait de la souffrance.

Eh bien ! mon ami, j'ai pensé que ce que tu n'écrivais pas, tu le dirais de vive voix à moi, ta mère, et je suis venue.

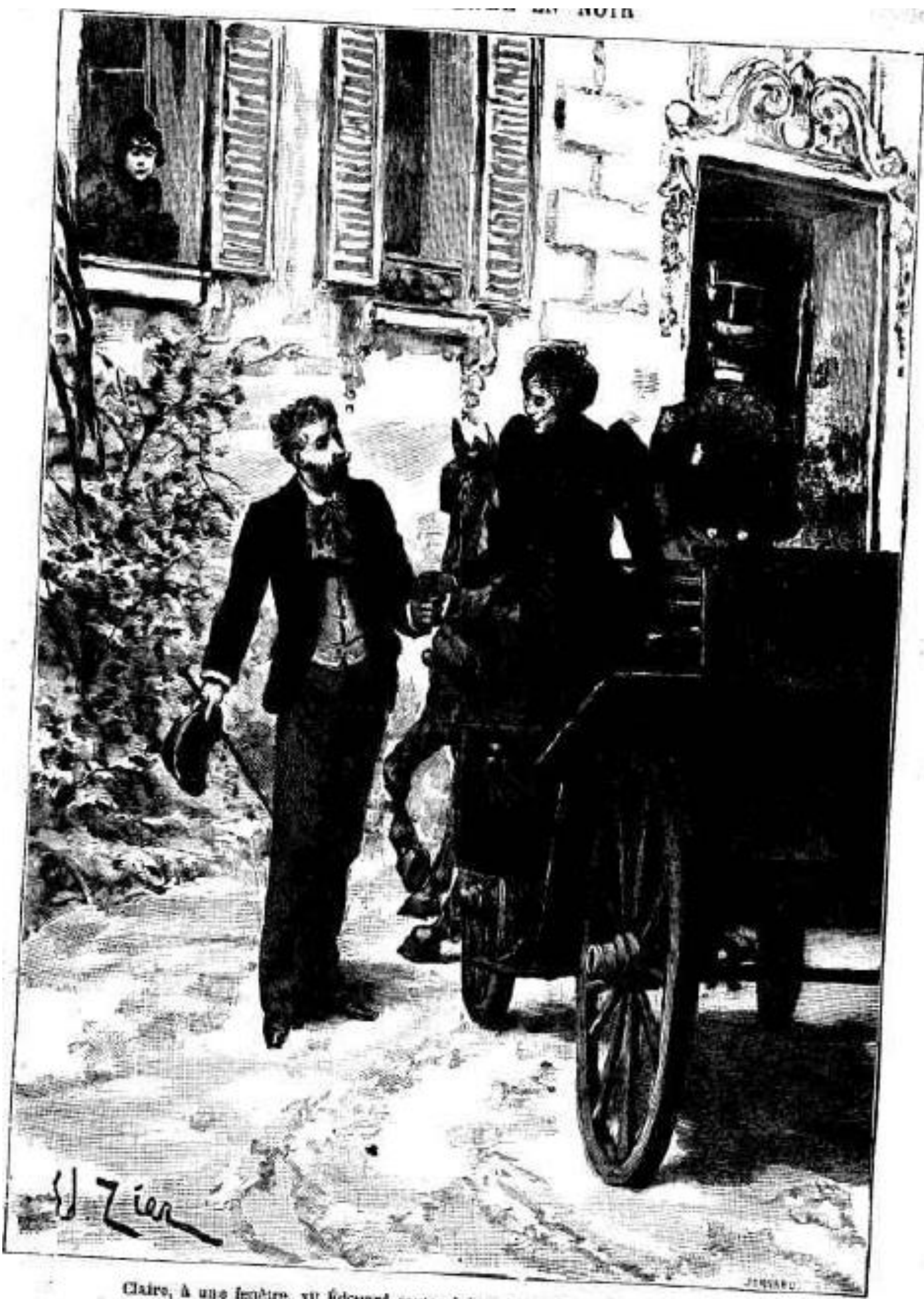
– Mais ma bien-aimée protectrice, je n'ai rien à vous dire.

– C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

– Je suis très contrarié de ne pas m'être trouvé chez moi à votre arrivée, et d'avoir ainsi obligé Mlle Dubessy à vous recevoir.

– Mlle Dubessy m'a fait le plus charmant accueil ; elle a été enchantée de me revoir, car nous nous étions vues déjà.

– Vous vous connaissiez ?



Claire, à une fenêtre, vit Édouard sauter à bas du landau, puis présenter sa main à Mme Clavière pour l'aider à descendre... (P. 1723.)

XII

BONNES PAROLES

Après avoir promené avec intérêt ses regards autour de la chambre d'Édouard, Mme Clavière s'était assise.

Le jeune homme attendait, silencieux ; il était pâle, et son inquiétude augmentait.

Enfin, Mme Clavière prit la parole.

– Mlle Claire Dubessy est une bien charmante jeune fille, dit-elle.

– Oui, charmante.

– Ce n'est pas sans raison et par flatterie qu'on l'appelle la fée du château.

– Elle est aussi bonne qu'elle est belle.

– Je sais qu'elle fait beaucoup de bien en ce pays et qu'elle a des qualités qu'on trouve rarement aussi nombreuses chez une jeune fille.

– Les qualités du cœur et de l'esprit, ma mère, Mlle Dubessy les possède toutes.

– Je suis charmée de t'entendre parler ainsi de cette adorable jeune fille pour laquelle j'éprouve une très vive sympathie.

– Elle a le don de se faire aimer.

– Pour cela, il suffit seulement de la voir et de l'entendre. Dans les premiers mois de ton séjour à Grisolles, tu ne manquais jamais de nous parler dans tes lettres de Mlle Claire Dubessy, et c'était avec un enthousiasme… Mais, tout à coup, tu as cessé de nous parler d'elle, à André et à moi. Pourquoi ? T'aurait-elle donné quelque sujet de te plaindre ?

– Jamais ! Mlle Dubessy a toujours été pour moi on ne peut plus, gracieuse et aimable.

– Alors, pourquoi ne nous parlais-tu plus d'elle ?

– Mais, balbutia Édouard visiblement embarrassé, je n'avais plus rien à vous en dire.

– Ah ! vraiment ? Eh bien ! veux-tu savoir ce que nous avons pensé, André et moi ?

– Ce que vous avez pensé ?

– Oui, nous nous sommes dit que ce silence voulu que tu gardais au sujet de Mlle Dubessy indiquait qu'elle occupait constamment ta pensée.

– Ma mère !

– Il est depuis longtemps démontré que lorsque l'on affecte de ne pas s'occuper d'une personne, c'est qu'on y pense sans cesse.

Le jeune homme eut un imperceptible tressaillement et resta silencieux.

– Édouard, reprit Mme Clavière, tu ignores probablement que Mlle Claire Dubessy et Henriette de Mégrigny sont deux amies intimes.

– Je ne savais pas cela !

– Oh ! il y a bien d'autres choses encore que tu ne sais pas et que nous avons cru devoir te laisser ignorer. Mlle Claire et Mlle Henriette ont été élevées dans le même pensionnat. C'est là qu'elles se sont connues et aimées comme deux sœurs. André connaît Mlle Dubessy, il l'a vue au château de Bresle.

– Je tombe de surprise en surprise. Est-ce aussi au château de Bresle que vous avez vu Mlle Dubessy la première fois ?

– Non, ce n'est pas au château de Bresle, mais ici même, au château de Grisolles où je viens aujourd'hui pour la deuxième fois.

Édouard regarda sa bienfaitrice avec un étonnement profond.

– Mon ami, reprit Mme Clavière, je te dirai tout à l'heure pourquoi je suis venue à Grisolles la première fois ; mais il faut d'abord que tu me répondes franchement.

Le jeune homme devina la question qui allait, lui être posée. Brusquement il se dressa debout et, d'une voix altérée :

– Ma mère, je vous en prie, ne m'interrogez pas ! s'écria-t-il.

– Soit ; mais ouvre cette porte, dit en souriant Mme Clavière.

– Ouvrir cette porte ! fit Édouard avec effarement, mais pourquoi ?

– Il y a dans cette pièce une peinture, un portrait que je désire voir et qui me dispensera de t'interroger, car il répondra pour toi.

– Quoi ! ma mère, vous savez…

– Je sais que secrètement, de mémoire, tu as fait le portrait de Mlle Dubessy.

– Qui donc est entré dans cette pièce ?

– Qui ? Mlle Claire Dubessy et sa femme de chambre.

Édouard retomba lourdement sur son siège, laissant échapper une plainte sourde.

– Je voulais le détruire, ce portrait, prononça-t-il amèrement, j'aurais bien fait.

– Pourquoi cela, si ce n'est pas une œuvre indigne de ton talent, une peinture mauvaise ?

– Ah ! ma mère, si vous saviez !

– Mais je sais, je sais que tu aimes Mlle Dubessy.

– Oui, je l'aime, je l'aime autant qu'une jeune fille comme elle mérite d'être aimée ! Elle est mon culte, mon idole, mon adoration !

– Et sans te douter peut-être que tu la faisais horriblement souffrir, car elle t'aime aussi, elle, autant que tu puisses l'aimer, tu as voulu lui cacher le secret de ton cœur ; mais ce secret, elle l'a depuis longtemps deviné.

– Voilà le malheur ! exclama-t-il.

– Édouard, explique-toi.

– Je ne peux pas être le mari de Mlle Dubessy !

– Parce que tu es pauvre et qu'elle a une immense fortune ?

– Oui, oui.

– Mais s'il lui est agréable de partager sa fortune avec toi, si elle y met son bonheur et sa gloire ?

L'artiste secoua douloureusement la tête.

– Je préfère, ma pauvreté à la fortune acquise ainsi, dit-il d'une voix lente et grave.

– Toujours ta trop grande fierté !

– Mais ma fierté, ma mère, répliqua-t-il en se redressant, ma fierté et mon honneur sont les seuls biens que je possède, je ne veux pas les perdre !

– Ton honneur ne court aucun danger, mon ami, répondit Mme Clavière, souriante ; restent ta fierté et tes scrupules sur lesquels nous pouvons discuter. Je te dirai tout d'abord que tu n'avais pas plus le droit, autrefois, de te condamner à mourir de faim par fierté, que tu n'as le droit aujourd'hui de te retrancher derrière ta fierté et tes scrupules pour condamner Mlle Dubessy et toi-même à la souffrance, à une vie sans espoir.

Mais si la fée du château, la providence des malheureux était menacée de mourir de son amour, aurais-tu donc le courage de lui dire : « – Vous allez mourir parce que vous m'aimez ; je pourrais vous sauver, mais mes scrupules et ma fierté ne me le permettent pas, mourez ? »

Édouard courba la tête.

Mme Clavière lui prit la main et lui dit doucement :

– Édouard, tu t'éloignes de Mlle Dubessy ; il est évident que tu cherches par tous les moyens à la détacher de toi, ce qui est impossible. Elle t'aime, tu es l'époux que son cœur a choisi et elle n'en aura pas un autre. Elle me l'a nettement déclaré ; si tu la repoussais, elle abandonnerait sa fortune, le monde, tout, pour s'aller enfermer dans un cloître.

– Oh ! fit le jeune homme en proie à une agitation violente.

– Mais cela ne sera pas, continua Mme Clavière avec animation, Claire Dubessy aura tout le bonheur, toutes les joies qui lui sont dus, elle ne verra pas l'avenir se fermer devant elle. De même qu'elle a des sourires pour ceux qui souffrent, le ciel a des sourires pour elle !

Édouard, j'ai quitté André et suis venue à Grisolles pour faire cesser cette gêne qui existe entre toi et Mlle Dubessy, pour détruire vos inquiétudes à tous deux et combler l'abîme qui vous sépare et que vous vous êtes plu à creuser vous-mêmes.

– Ainsi, Mlle Dubessy vous a écrit ?

– Non, j'ai été prévenue par une autre personne.

Il y eut un instant de silence.

– Édouard, reprit la Dame en noir, je t'ai raconté l'histoire de ta pauvre mère.

– Ah ! je n'en ai rien oublié !

– Je t'ai dit que tous tes parents du côté maternel étaient morts, excepté une fille née de la sœur de ta mère.

– Oui, vous m'avez dit cela !

– Je t'ai appris que ta cousine, héritière des biens de Robert Teissier, ton grand-oncle, possédait une très belle fortune.

– Vous m'avez dit cela aussi, je m'en souviens.

– Non seulement tu ne m'as pas demandé où était ta cousine et ce qu'elle faisait, mais tu n'as pas même voulu connaître son nom.

– C'est vrai. Mais à présent, comme à cette époque, cela m'importe peu.

– Cela, mon ami, pouvait t'être indifférent lorsque je t'ai raconté l'histoire de Marceline Rondac, mais aujourd'hui il ne peut plus en être de même.

Le jeune homme s'agita sur son siège et regardant fixement Mme Clavière :

– Ma mère, répondit-il d'une voix frémissante, pensez-vous donc que je serais disposé à revendiquer ma part de l'héritage de ces gens qui ont été les bourreaux de ma mère, de ces parents indignes que j'ai reniés et que je renie encore ? Jamais ! Jamais !

– Mais si on te l'offrait, si on te l'apportait, cette part de l'héritage ?

– Je la refuserais !

– Voyons la raison ?

– Je ne veux rien qui me vienne de ces gens qui ont laissé ma mère mourir de faim ! Est-ce que j'oserais seulement toucher du bout des doigts à leur argent maudit ?

– Édouard, ces gens sont morts, paix à leur tombe ! Depuis qu'ils ne sont plus, leur argent a passé en des mains qui l'ont purifié ; ce n'est plus de l'argent maudit.

– Mais c'est l'éloge de ma cousine que vous me faites ; elle ne ressemble donc pas à sa mère ?

– Non, car elle a toutes les bontés. Ta cousine, Édouard, chaste et pure comme les anges, généreuse et bienfaisante, est estimée et aimée de tous ceux qui la connaissent. Elle est jeune et belle comme Mlle Claire Dubessy et a comme elle un grand cœur.

Elle connaît la navrante histoire de la pauvre Marceline, elle sait que tu existes et elle voudrait… elle voudrait pleurer dans tes bras, sur ton cœur en te demandant de pardonner à sa mère !

Le jeune homme se dressa d'un seul mouvement, éperdu, rayonnant.

– Ma mère, ma mère ! s'écria-t-il, je vous ai comprise.

Et joignant les mains :

– Claire Dubessy, Claire est ma cousine !

– Oui, mon ami, Claire Dubessy est ta cousine. Et, maintenant, si tu crois que la fée du château a racheté le crime de sa mère, tu pardonneras ; et si tu crois que la fortune de Robert Teyssier n'est plus, dans les mains de ta cousine, un héritage maudit, tu ne refuseras pas d'en accepter le partage.

Édouard tira vivement une clef de sa poche, ouvrit la porte de la vaste pièce qu'il avait transformée en atelier, puis

montrant la peinture à la Dame en noir, qui s'était levée et approchée :

– Regardez, ma mère, dit-il, regardez et voyez si c'est bien Claire Dubessy, la fée du château ?

Mme Clavière était en extase devant le portrait. L'artiste reprit avec feu :

– J'ai peint sa belle et adorable tête avec l'amour passionné de l'art et surtout avec l'amour passionné de sa personne. Elle était si bien dans mon cœur et ma pensée que je m'imaginais avoir là, sous les yeux, ses traits adorés.

Dites-moi, ma mère, dites-moi si je n'ai pas réussi à donner à cette figure l'expression de la physionomie de ma cousine et son charme divin !

– Oh ! oui, mon ami, c'est elle, c'est bien elle !

– Ma mère, comment ne pardonnerais-je pas, quand ma cousine est l'ange de miséricorde et de pardon ?

– Bien, mon fils, bien, mon cher enfant ! Ah ! viens, viens dans mes bras !

Pendant un instant ils restèrent enlacés, s'embrassant avec effusion.

Tous deux versaient de douces larmes.

Ils rentrèrent dans la chambre à coucher et s'étant assis, Édouard reprit la parole.

– Ma chère bienfaitrice, dit-il, ce n'est point le hasard qui a voulu que je vinsse à Grisolles.

– Non, c'est la Providence.

– La Providence qui, pour la circonstance, s'est incarnée en vous.

– Oui, si tu veux.

– Chère mère, puis-je vous demander ce qui s'est passé, alors ?

– Nous n'avons plus à te le cacher, je vais te le dire.

Tu étais tombé dans un profond découragement, tu te remettais au travail, mais mollement ; tu n'étais plus suffisamment armé pour la lutte, car tu n'avais plus la foi, et nous tremblions, ton frère et moi, qu'une nouvelle déception ne te terrassât pour toujours.

J'aurais pu te venir largement en aide, te donner autant d'argent que tu m'en aurais demandé, – tu sais à présent que je suis immensément riche, – mais il fallait compter avec ton indomptable fierté, et nous étions désolés, André et moi, de ne pouvoir rien faire pour toi.

Cependant je cherchais le moyen de te sauver quand même et malgré toi, lorsque Mlle Dubessy vint passer quelques jours au château de Bresle, auprès de son amie Henriette. André la vit et me parla d'elle, me faisant son éloge.

D'après les renseignements que je m'étais fait donner au sujet de ta famille, je savais, depuis plusieurs années déjà, que tu n'avais plus qu'une parente, Mlle Claire Dubessy, ta cousine germaine, laquelle avait hérité de tous les biens de la famille ; mais, alors, j'ignorais encore que Claire et Henriette eussent été élevées dans le même pensionnat et qu'elles fussent unies par les liens d'une solide amitié.

Le moyen de te sauver du découragement et de te rendre tout entier à ton art était trouvé. Toutefois, je n'étais pas encore bien sûre que mon plan réussirait, puisque tout dépendait de l'accueil que Mlle Dubessy ferait à mes propositions.

N'ignorant pas qu'il y avait au château de Grisolles de très belles peintures ayant besoin d'être restaurées, ce qui entrait dans ce que j'avais combiné, je me rendis auprès de Mlle Dubessy, qui me sauta au cou en apprenant que j'étais l'amie de M. et de Mme Beaugrand et la mère d'André Clavière. C'était de bon augure pour le succès de ma démarche.

Je racontai à Mlle Dubessy l'histoire de ta malheureuse mère, dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle s'indigna, pleura, sanglota, la chère enfant ; j'eus toutes les peines du monde à la consoler.

Je lui avais dit comment Marceline avait été trouvée à la porte de la Maison maternelle, étendue sans connaissance et tenant son enfant dans ses bras ; mais j'avais évité à dessein de lui parler de toi.

« – Et l'enfant, s'écria-t-elle tout à coup, a-t-il vécu ?

« – Oui, répondis-je.

« – Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Que fait-il ? »

Alors, Édouard, je lui parlai de toi et ne lui cachai rien.

Elle versa de nouvelles larmes. Elle voulait partir immédiatement, aller te trouver, te ramener à Grisolles, te rendre une fortune dont l'on t'avait dépossédé par un acte inique de spoliation. C'était à elle de réparer, autant qu'elle

le pouvait, tout le mal que sa mère avait fait. Elle était comme folle.

« – Mon cousin sait-il que j'existe ? me demanda-t-elle.

« – Il le sait, lui répondis-je, mais il ignore que sa cousine habite le château de Grisolles et qu'elle se nomme Claire Dubessy.

« – Et cette épouvantable histoire que vous venez de me raconter, la connaît-il ?

« – Oui. Et quand je lui ai appris les malheurs de sa mère, il a maudit ceux qui l'avaient jetée en pâture à la misère et plongée dans le désespoir.

« – Je le comprends ; mais qu'a-t-il dit de moi, qui suis innocente ?

« – Que vous ne pouviez être que la digne fille de votre mère, que vous étiez et resteriez pour lui une étrangère ; il vous a enveloppée dans sa malédiction, et c'est pour cela qu'il n'a même pas voulu savoir votre nom. »

– Ai-je donc vraiment dit cela ? demanda le jeune homme comme effrayé.

– Oui, et je l'ai répété avec intention à Mlle Dubessy.

Édouard baissa la tête.

– C'est ainsi que j'ai pu lui faire comprendre, poursuivit Mme Clavière, qu'elle devait renoncer à l'espoir de te faire accepter une part quelconque de sa fortune et que je la décidai à se joindre à moi pour mettre à exécution le plan que j'avais conçu et qui consistait – tu le devines – à te faire venir à Grisolles pour restaurer les peintures.

– C’était un véritable complot.

– Dont on a su garder le secret. Mlle Claire étant mon alliée, la chose devait réussir comme je le désirais et ainsi que je l’avais prévu. Il n’y avait à craindre qu’une indiscrétion te faisant découvrir que Mlle Dubessy était ta cousine ; aussi, des précautions furent-elles prises à ce sujet.

– Oh ! Et je ne me suis douté de rien !

– Si tu avais eu seulement un doute, mon ami, peut-être n’aurais-je pas obtenu l’heureux résultat que j’attendais.

C’était un double but que je voulais atteindre : d’abord, te rendre le courage et la confiance en toi-même ; ensuite, te faire connaître ta cousine et te mettre à même d’apprécier ses exquises qualités. Pouvais-je trouver mieux pour vous rapprocher ?

Que te dirai-je, mon cher Édouard ? j’espérais ce qui est arrivé ; oui, je m’étais dit : « Ils s’aimeront ! et Claire Dubessy, épousant Édouard Lebel, rendra ainsi à son cousin la moitié de cet héritage dont on l’a dépouillé. »

À présent, mon ami, entre toi et Claire la situation est nette et ne peut plus avoir rien de pénible. Tu n’es plus retenu, arrêté par cette fortune qui se dressait devant toi comme un obstacle infranchissable, et Claire n’aura plus cette horrible crainte de se voir repoussée par toi parce qu’elle est la fille d’Antoinette Rondac.

Elle, pour une cause, toi, pour une autre, vous voyiez un abîme entre vous. Il n’existe plus. Mais, existait-il réellement, cet abîme ? Non. Vous vous aimez et vous aimerez d’autant plus que vous avez beaucoup souffert l’un par l’autre.

Mais, ce n'est pas toi, Édouard, qui a le plus souffert ; c'est Claire. Ah ! la pauvre enfant, que de larmes elle a versées ! que de cris de douleur elle a étouffés dans sa poitrine !

Caractère impétueux aux élans généreux, nature franche et expansive, ce fut pour elle un martyre d'être obligée de se contraindre sans cesse, de dissimuler ses sentiments, de cacher ses pensées.

Que de fois elle fut sur le point de te crier : « Édouard, vous êtes mon cousin, et vous m'aimez, je l'ai deviné ; je vous aime aussi et je veux être votre femme ! »

Mais le spectre de sa mère, maudite par toi, lui apparaissait, et elle refoulait au fond de son cœur les paroles qui montaient à ses lèvres.

Il y eut un silence après lequel Mme Clavière reprit :

– Édouard, je n'ai plus rien à te dire, qu'as-tu à me répondre ?

Le jeune homme se leva grave, solennel, mais ayant sur les lèvres un sourire indéfinissable.

– Ma chère bienfaitrice, dit-il, venez, conduisez-moi devant Mlle Claire Dubessy.

La Dame en noir répondit simplement :

– Allons !

Et ils sortirent du pavillon.

XIII

BON VOYAGE, MESSIEURS.

Mademoiselle vous attend, dit la femme de chambre à Mme Clavière, elle m'a donné l'ordre de vous faire entrer dans le boudoir Pompadour.

La Dame en noir et Édouard suivirent Julie, qui ouvrit devant eux la porte du petit salon.

Mme Clavière entra la première. Claire avait bondi sur ses jambes et, anxieuse, interrogeait du regard.

– Je vous le ramène, dit Mme Clavière.

À son tour, Édouard pénétra dans le boudoir.

– Ma cousine, ma bien-aimée cousine ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant la jeune fille.

– Édouard, cher Édouard, prononça Claire d'une voix tremblante d'émotion, pourquoi vous mettre à mes genoux ? C'est à moi à m'agenouiller devant vous pour vous prier de pardonner à ma mère les tortures de la vôtre.

– Claire, j'oublie et je pardonne, comme me l'ordonnerait ma pauvre mère martyre, si elle était là.

Mais, laissez-moi vous dire et vous répéter à genoux que je vous aime, que je vous adore, que la force qui est en moi

me vient de vous, que vous êtes mon inspiration, ma pensée, ma croyance, la lumière de mon âme !



Ma cousine, ma bien-aimée cousine! s'écria-t-il en tombant à genoux devant la jeune fille. (P. 1735.)

Ah ! désormais, rien ne peut plus nous séparer, nous désunir ! Claire, ma Claire adorée, devant ma chère bienfaitrice je fais le serment de consacrer ma vie entière à votre bonheur !

La jeune fille, toute rayonnante, lui avait abandonné ses mains qu'il couvrait de baisers passionnés.

Enfin, il se releva.

Alors, Claire lui fit un collier de ses bras et s'écria :

– Ah ! Édouard, je suis bien heureuse !

Et, sous les yeux maternels de la Dame en noir, ils se donnèrent le premier baiser d'amour.

Claire avoua ingénument qu'elle avait été jalouse de Louise Moranne ; mais elle ne dit point à Édouard jusqu'où elle avait été entraînée par sa fatale jalousie ; c'était un récit qu'elle se réservait de faire plus tard à son mari.

Elle parla du portrait et raconta comment Julie, voulant lui prouver qu'elle était ardemment aimée, l'avait pour ainsi dire forcée à pénétrer le secret de la chambre fermée du pavillon.

– Maintenant, dit l'artiste, je vais pouvoir l'achever.

– Non, fit-elle, plus tard.

– Mais quand ?

– Après notre mariage.

– Après notre mariage, répéta-t-il ; pourquoi ?

Elle eut un adorable sourire.

– Je veux le voir inachevé jusqu'à cette époque, répondit-elle ; il me semble que tel qu'il est à présent, il me parlera mieux de votre amour.

M. Darimon et Julie, au courant de la situation, n'avaient pas de peine à deviner ce qui se passait dans le boudoir Pompadour.

– Eh bien ! monsieur Darimon, demanda la jeune femme de chambre au vieux tuteur, qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

Le vieillard sourit, ouvrit sa tabatière et prit une pincée de tabac que son nez, aux narines gourmandes, respira avec délices.

– De tout cela, Julie, répondit-il gravement, je pense que mon mandat de tuteur va m'être retiré.

– Comment cela ?

– Une jeune fille, n'aurait-elle que quinze, ans, est émancipée par le mariage.

– C'est vrai tout de même, monsieur Darimon ; mais vous ne songez pas à nous quitter, je suppose ?

– Non, certes, car à mon âge il est extrêmement pénible de changer ses habitudes. Mais Mlle Claire Dubessy, devenue Mme Édouard Lebel, pourra me donner mon congé et m'envoyer planter des choux dans mon jardin de Bergerac.

Julie se mit à rire, montrant ses superbes dents blanches.

– Tenez, monsieur Darimon, fit-elle, vous ne pensez pas un traître mot de ce que vous venez de dire. Vous savez bien que mademoiselle n'est pas une ingrate et que pour rien au monde elle ne voudrait se séparer de l'excellent homme qui, pendant plus de douze ans, lui a servi de père. Allez, si grande que soit la place que M. Édouard Lebel a prise dans son cœur, il y en aura toujours une large pour vous.

– Je le crois, Julie, répondit le vieillard dont les yeux s'étaient mouillés de larmes.

– Est-ce que M. Lebel, un artiste, s'entend aux affaires ? D'ailleurs il aura assez à faire d'aimer sa femme et de peindre chaque année un ou deux beaux tableaux.

Il vous dira : – « Monsieur Darimon, Claire est toujours votre pupille et je vous demande de vouloir bien être aussi mon tuteur. »

– Julie, ma chère, vous arrangez les choses à votre manière.

– Vous verrez qu'il en sera ainsi que je le dis. En attendant, monsieur Darimon, c'est vous qui conduirez mademoiselle à l'autel ; Dieu, comme vous allez être fier ce jour-là ! allez-vous vous redresser !

– Julie, Julie, ma fille, taisez-vous, vous me faites pleurer !

– Pleurez maintenant, monsieur Darimon, nous rirons ce soir, oh ! oui, nous rirons bien.

– Julie, pourquoi rirons-nous ?

– Est-ce que mademoiselle ne vous a pas dit encore…

– Qu'a-t-elle donc à me dire ?

– Que vous auriez à faire un discours.

– Un discours ?

– Oh ! très simple et très court. Vous aurez à annoncer ce soir à la société le prochain mariage de Mlle Claire Dubessy, votre pupille, avec M. Édouard Lebel. Oh ! là, là, monsieur Darimon, quelles têtes ils vont faire les prétendants ! Je m'en tords d'avance.

Et Julie partit d'un joyeux éclat de rire qui, en se prolongeant, l'obligea à se serrer les flancs.

À ce moment on entendit le bruit d'une voiture roulant sur les pavés de la cour.

Voilà le défilé qui commence, fit la femme de chambre.

Au coup de cloche, elle se précipita pour se trouver prête à annoncer le ou les arrivants.

C'était la comtesse de Blérac qui, un peu soulagée de ses douleurs, venait rendre visite à Mlle Dubessy. Mais elle ne devait pas rester à dîner à cause de la fraîcheur de la nuit.

Elle fut introduite dans le boudoir Pompadour, étant une des rares privilégiées que la jeune châtelaine recevait dans une complète intimité.

Claire lui présenta la mère adoptive d'Édouard.

– Je ne suis qu'à moitié surprise, dit la comtesse, car avant de quitter Poitiers, mon ami le comte de Rosamont m'a annoncé que Mme Clavière ne tarderait pas à venir à Grisolles.

Enfin, continua-t-elle, le gros nuage s'est dissipé ; Mme Clavière, la grande bienfaitrice, s'est placée entre vous et a uni vos mains ; mes chers amis, je vous félicite, Dieu vous avait créés l'un pour l'autre ; croyez bien que je partage votre joie, votre bonheur. Et, maintenant, je vais me soigner et redevenir valide, afin de pouvoir assister gaiement à votre mariage.

Mais Mme de Blérac ne savait pas que Claire et Édouard étaient cousins germains, le comte de Rosamont n'ayant pu lui dire ce qu'il ignorait lui-même. Claire l'apprit à la comtesse. Cette fois la surprise de la vieille dame fut complète. Comme toutes les vieilles gens, elle était curieuse, voulait tout savoir. Il fallut lui donner des explications.

– C'est merveilleux ! s'écria-t-elle.

Et elle ajouta, en embrassant la jeune fille :

– Mes enfants, tout est bien qui finit bien !

Quand la comtesse de Blérac se retira, les premières personnes qui venaient s'inviter à dîner, arrivaient.

Mlle Dubessy et Mme Clavière durent se rendre dans le salon de réception. Mais, avant, Claire avait pris le temps de causer avec son tuteur.

Édouard, qui ne voulait se présenter à la société qu'à l'heure du dîner, emmena M. Darimon faire avec lui une promenade dans le parc.

Quinze personnes arrivèrent successivement. C'était, moins les de Linois et les de Lancelin, toute la cour de la châtelaine. Aucun des prétendants ne manquait. M. Gustave Trumelet, M. Jules Marcillac. M. Hector Bertillon et les

autres de la deuxième catégorie étaient là pimpants, rayonnants, plus que jamais pleins d'espoir.

On n'avait plus à compter avec le joli vicomte Alfred ; Auguste de Lancelin ne pouvait plus rester dans le rang après l'enlèvement de sa sœur. Deux rivaux dont on était débarrassé, deux hommes à la mer.

L'avocat Trumelet croyait avoir pour lui maintenant toutes les chances.

L'ingénieur des ponts et chaussées Jules Marcillac, qui avait plus que jamais sa personne en très haute estime, était convaincu de son succès.

Hector Bertillon se flattait bien aussi de l'emporter sur ses rivaux. Selon lui, les millions de monsieur son père devaient faire pencher la balance de son côté.

Les autres, ayant également très bonne opinion de leur personne, partageaient les douces illusions des premiers.

Jamais Mlle Dubessy n'avait été pareillement accablée de compliments qu'elle recevait à bout portant avec son calme habituel. C'était à qui lui adresserait le plus galant madrigal.

Ils ne s'apercevaient pas, ces messieurs, que la châtelaine était depuis longtemps blasée sur leurs flatteries qui, si spirituelles qu'elles fussent, n'étaient plus que de fades banalités.

Les choses trop souvent répétées perdent toute saveur.

Comme bien on pense, les de Linois et les de Lancelin furent mis sur la sellette et l'on tira sur eux plus que de raison. Dame, il fallait défrayer et animer la conversation, et le sujet avait de l'ampleur. Avait-on jamais trouvé à

Grisolles, à Poitiers et même dans tout le Poitou une aussi riche occasion de potiner ?

Mme de Linois et Alfred furent arrangés de la belle manière, et la pauvre Éliane de Lancelin ne fut pas épargnée.

Faiblement, Mme Léontine Guichard prenait la défense d'Éliane.

– On ne sait rien encore de ce qui s'est passé, Éliane n'est peut-être pas aussi coupable qu'on ne le dit ; attendez donc avant de vous permettre de la juger avec autant de sévérité.

Mme Dubessy restait silencieuse. C'était le mieux qu'elle put faire, n'ayant rien à dire.

Interrogée sur ce qu'elle pensait de la disparition d'Éliane et de la fuite des de Linois, elle répondit :

– Je ne sais rien, absolument rien et ne peux que déplorer ce qui est arrivé.

On était venu au château avec l'espoir d'apprendre bien des choses, et Mlle Dubessy ne savait rien. Ce fut une déception.

M. Darimon et Édouard firent leur entrée dans le salon juste au moment où le maître d'hôtel, paraissant à une autre porte, prononçait les paroles d'usage :

– Mademoiselle est servie.

On s'empressa autour du vieux tuteur. Mais l'accueil fait à l'artiste fut glacial comme toujours.

C'est à peine si messieurs les prétendants daignèrent lui tendre la main.

On n’avait point remarqué que, à l’apparition d’Édouard Lebel, le visage de la jeune châtelaine s’était épanoui comme une fleur sous un rayon de soleil.

Le dîner fut ce qu’étaient habituellement les dîners au château de Grisolles : service parfait, mets succulents, vins exquis.

On était fort gai lorsque l’on passa dans une autre pièce où étaient servis le café et les liqueurs.

Alors, au grand ébahissement des convives, Mlle Claire Dubessy prit le bras de Mme Clavière et se retira après avoir salué ces dames et ces messieurs par de gracieux mouvements de tête.

Un instant auparavant, Édouard Lebel avait disparu.

– Mais Mlle Claire va revenir, disait-on ; il n’est encore que neuf heures, on va chanter.

– Je crois bien que Mlle Dubessy nous ménage quelque surprise, dit M. Vaugusson.

– Quelle surprise ? s’écrièrent les prétendants.

On se regardait, cherchant à deviner quelque chose. On questionnait M. Darimon qui paraissait réfléchir et se contentait de hocher la tête, en plongeant ses doigts dans sa tabatière. Enfin le tuteur se leva, grave et solennel. Il se fit aussitôt un profond silence. Qu’allait-il dire ?

Il était embarrassé, le vieillard, et sur les lèvres de MM. Bertillon et de M. Marcillac s’ébauchait un sourire moqueur.

Mais M. Darimon prit la parole et eut vite raison, des sourires équivoques.

– Mesdames et messieurs, dit-il, les déjeuners et les dîners de Mlle Claire Dubessy sont momentanément suspendus. Mlle Dubessy recevra le jeudi dans l'après-midi les personnes qui voudront bien lui rendre visite ; mais il n'y aura plus de réceptions ni de soirées au château avant le mariage de Mlle Dubessy.

Mouvement parmi les auditeurs.

– Mesdames et messieurs, continua M. Darimon, j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Claire Dubessy, ma pupille, avec M. Édouard Lebel, artiste-peintre.

Étonnement, stupéfaction des uns, consternation des autres.

– Mesdames et messieurs, reprit M. Darimon, je puis vous le dire aujourd'hui, puisque ce ne doit plus être un secret pour personne, M. Édouard Lebel est le cousin germain de Mlle Claire Dubessy.

Tranquillement, le vieillard se rassit, ouvrit sa tabatière et emplit son nez de tabac avec une sorte de volupté.

Il était content d'avoir trouvé dans sa tête ce qu'il venait de dire.

Par exemple, ceux qui ne l'étaient pas, contents, c'étaient les prétendants évincés et leurs amis.

Leur mine était curieuse à étudier ; c'étaient des têtes à peindre, un groupe à saisir par le crayon humoristique d'un Gavarni.



... M. Darimon prit la parole... (P. 1741.)

Tels visages étaient blêmes, tels autres très rouges ; mais sur tous on lisait le dépit, la colère.

La femme de chambre de M[lle] Dubessy avait dit : « – Nous rirons ce soir !… » oui, mais ils ne riaient plus et n'avaient plus envie de rire ceux que la riche héritière congédiait.

– Eh bien ! je ne vois pas ce que nous avons encore à faire ici, dit M. Bertillon à son fils, allons-nous-en.

Ces paroles, qui exprimaient le désappointement du père de M. Hector, furent le signal de la retraite.

En même temps que M. Bertillon et son fils, Jules Marcillac partit ; puis ce fut le tour des Trumelet, oncle et neveu ; les autres suivirent, et il ne resta plus auprès de M. Darimon que M. Vaugusson, M[me] Guichard et sa fille.

Ils ne voulaient pas s'en retourner à Poitiers sans avoir adressé leurs félicitations à M[lle] Dubessy, qui mettait enfin un terme à la chasse aux millions.

Prévenue par Julie, la jeune fille ne tarda pas à reparaître devant ses amis qui, loin de lui en vouloir de la décision qu'elle venait de prendre, s'empressèrent de l'approuver.

On la félicita au sujet de son prochain mariage et avec un tel élan du cœur qu'elle ne pouvait mettre en doute la sincérité de l'affection qu'on lui témoignait.

D'ailleurs M[me] Guichard et sa fille l'avaient embrassée avec la plus vive tendresse.

Enfin Claire dut leur raconter sommairement l'histoire d'Édouard Lebel et comment elle avait fait venir le jeune artiste à Grisolles, sachant qu'il était son cousin germain.

XIV

LA NUIT AUX LETTRES

Presque tout de suite après le dîner, Édouard Lebel avait pris congé de sa cousine et était rentré dans son pavillon.

Il avait plusieurs lettres à écrire, entre autres une très longue à André.

La Dame en noir était restée quelques instants encore auprès de Claire, puis avait été conduite par Julie dans la chambre qu'on lui avait préparée et où, sur sa demande, on avait apporté tout ce qu'il fallait pour écrire.

Mme Clavière avait aussi des lettres à écrire et ne voulait pas attendre au lendemain pour le faire.

Elle avait hâte d'apprendre à Mme Beaugrand la mort du baron de Simiane et de faire savoir à son fils qu'elle était arrivée au château de Grisolles sans se ressentir de la fatigue du voyage, et que les choses s'étaient passées ainsi qu'elle l'avait espéré.

Du reste, voici ce qu'elle écrivait au sous-préfet d'Avranches :

« Mon cher fils,

« Édouard va t'écrire une longue lettre ; cela me dispense d'entrer dans des détails qu'il te fera connaître.

« J'ai fait un bon voyage, car j'ai pu dormir quatre grandes heures dans le coupé-lit.

« Je suis arrivée à Grisolles un peu avant dix heures, n'éprouvant aucune lassitude. Tu vois que tu avais tort de t'effrayer de la longueur de la route.

« Mais eussé-je été fatiguée que les émotions successives que j'ai éprouvées m'auraient empêchée de m'en apercevoir.

« Ma présence à Grisolles était nécessaire, il était grand temps que j'y vinsse rétablir la bonne harmonie.

« J'ai donc obtenu le résultat heureux que j'espérais, et plus facilement encore que je ne le croyais.

« Avec Mlle Claire Dubessy, la cause était gagnée d'avance. Elle aime Édouard ; c'est tout te dire. Je n'eus donc pas à faire de ce côté de grands frais d'éloquence. Avec Édouard, l'attaque était plus redoutable, étant donné son caractère. Cependant, quand je lui appris que Claire était sa cousine, il se mit à sangloter. Il était vaincu.

« Ainsi que je l'avais prévu, les vertus de Mlle Dubessy réhabilitaient dans le cœur d'Édouard la mémoire d'Antoinette Rondac.

« Comme je l'avais prévu également, c'est un amour ardent, une passion que Mlle Claire a inspirée à notre cher artiste.

« Édouard aime Mlle Dubessy comme tu aimes, toi, Mlle de Mégrigny.

« Que te dirai-je encore, André ? ces deux enfants, qui voyaient se dresser entre eux des obstacles plutôt

imaginaires que réels, se sont devant moi tendu la main et donné le premier baiser.

« Claire et Édouard n'ont plus rien à envier à Henriette et à André.

« Ah ! comme cela fait du bien au cœur de voir des heureux ! Aussi ai-je été très vaillante pendant toute cette journée qui aurait pu être fatigante.

« Et, à cet instant où je t'écris, retirée dans la chambre qui m'a été donnée, – une des plus belles du château, – je ne sais quelle sérénité il y a en moi ; il me semble que toutes les douceurs du ciel sont dans mon âme !

« C'est que je pense à toi, mon fils chéri, à l'avenir, au bonheur maintenant assuré de tous ceux que j'aime !

« Plusieurs surprises m'attendaient ici. Je trouve à Grisolles une de mes chères filles de la Maison maternelle. Elle se nomme Louise ; elle a épousé à Paris un ouvrier menuisier, qui est venu s'établir à Grisolles. Il est maintenant entrepreneur de menuiserie, et, grâce à l'appui qui lui a été donné, il est en bonne voie de prospérité.

« C'est une autre satisfaction pour moi.

« Édouard a aidé Louise et son mari de tout son pouvoir. Il le devait. Tous les enfants qui sont sortis de la maison de Boulogne doivent toujours se considérer comme frères et sœurs.

« C'est ce que la bonne mère Agathe dit et répète à ceux qui vont la quitter.

« Autre surprise : celui que l'on appelait dans ce pays comte de Linois, n'était autre que le baron Raoul de Simiane.

Il se faisait aussi appeler Gallien dans un hôtel de Poitiers où il faisait de loin en loin une courte apparition.

« Or, c'est dans cet hôtel que le malheureux frère de Mme Beaugrand s'est suicidé, et, c'est sous le nom de Gallien qu'il a été enterré ce matin même.

« Je ne te dis pas aujourd'hui pourquoi M. de Simiane a mis fin à ses jours, je te raconterai cela et te dirai quel rôle le comte de Rosamont a joué dans ce tragique événement.

« Onze heures sonnent à la pendule ; mais je veux aussi écrire à Mme Beaugrand avant de me mettre au lit. La pauvre Blanche avait une lourde croix à porter ; la voilà délivrée de bien des inquiétudes. « Je termine ma lettre en t'envoyant mes baisers.

« MARIE. »

Voici la lettre de Mme Clavière à Mme Beaugrand :

« Château de Grisolles, onze heures du soir.

« Ma chère amie,

« Je suis arrivée ici ce matin. Au reçu d'un mot que M. le comte de Rosamont m'avait écrit de Poitiers, je me suis mise en route immédiatement.

« Je vous vois très étonnée et vous demander ce que le comte pouvait faire à Poitiers.

« Eh bien ! chère amie, M. de Rosamont a fait un assez long séjour dans la Vienne ; il y a joué le rôle de la Providence ou, si vous aimez mieux, celui de vengeur.

« Le comte ne voulait pas que le bonheur d'Henriette et d'André, que notre bonheur à tous fût sans cesse menacé par

le baron de Simiane. Sans que vous le sussiez, ma chère Blanche, M. de Rosamont travaillait à votre délivrance et, en même temps, il s'intéressait à Édouard Lebel et à Mlle Dubessy et se faisait le défenseur de cette dernière.

« Le comte voulait, par n'importe quel moyen, atteindre le baron et le mettre dans l'impossibilité de nuire.

« Tout naturellement, il se demanda quels liens pouvaient exister entre M. de Simiane et le comte de Linois qui tenait tant à faire de son fils l'époux de Mlle Claire Dubessy.

« M. de Rosamont vint donc à Poitiers, accompagné de plusieurs de ses serviteurs, et découvrit bientôt que le comte de Linois et le baron de Simiane n'étaient qu'un seul et même personnage. Il découvrit ensuite que la fausse comtesse de Linois était cette Antoinette Picot, âme damnée du baron, qui fut autrefois votre femme de chambre après avoir été précédemment au service de la baronne, votre mère.

« Quant à celui que l'on appelait le vicomte Alfred de Linois, il est, – vous ignorez cela sans doute, – le fils d'Antoinette Picot et du baron de Simiane.

« M. de Rosamont n'eut pas beaucoup de peine à deviner la trame ourdie contre Mlle Dubessy, et qui consistait à mettre la main sur l'immense fortune de la belle châtelaine de Grisolles.

« Dès lors, le comte fit surveiller activement le faux comte de Linois, ayant la conviction qu'il ne tarderait pas à se livrer à quelque tentative criminelle.

« M. de Rosamont ne s'était pas trompé.

« On trouva le moyen d'attirer Mlle Dubessy dans un hôtel de la ville où un piège infâme lui était tendu. Il s'agissait de la livrer sans défense au faux vicomte afin de la forcer ensuite à l'épouser.

« Cela vous fait frissonner, n'est-ce pas, ma chère Blanche ? Ah ! on se refuse à croire à de pareilles monstruosités !

« Heureusement, le comte de Rosamont veillait, et la pauvre enfant fut arrachée des mains de ces misérables.

« Mais ce qui s'est passé à Poitiers, dans une chambre de cet hôtel où le baron de Simiane n'était connu que sous le nom de Gallien, serait trop long à écrire, je vous le raconterai de vive voix et dans tous ses détails.

« Pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que votre malheureux frère s'est fait sauter la cervelle, que sa véritable identité n'a pu être établie et que c'est sous le nom de Gallien, se disant voyageur de commerce, qu'il a été enterré aujourd'hui dans un coin du cimetière de Poitiers.

« La nuit même, sur l'ordre impératif du comte de Rosamont, Antoinette Picot et son fils ont quitté le pays précipitamment.

« Nous n'avons pas à savoir ce qu'ils sont devenus.

« Ce n'est pas le comte de Rosamont qui m'a appris ce que je viens de vous dire, je le sais par Mlle Dubessy qui m'en a fait le récit.

« Le comte a quitté Poitiers, il est probablement retourné à Paris.

« Enfin, ma chère Blanche, vous voilà délivrée de vos poignantes angoisses, et vous allez pouvoir jouir en paix du bonheur que vous avez acheté par tant de douleurs.

« Je suis venue à Grisolles afin de mettre l'accord entre Mlle Claire et Édouard. Par des craintes d'une part et des susceptibilités d'autre part, le cousin et la cousine ne parvenaient pas à s'entendre. La situation était excessivement tendue. Au lieu de se rapprocher, ils se fuyaient. Et, cependant, ils sont éperdument épris l'un de l'autre.

« Aussi n'ai-je pas eu grand'peine à dissiper les craintes de Claire et à vaincre les susceptibilités d'Édouard.

« Les voilà fiancés.

« Édouard épousera sa cousine, et s'il y a de fait, par ce mariage, restitution d'héritage, le mot ne sera jamais prononcé.

« Ce que je souhaitais est arrivé. Vous savez, chère amie, que j'attendais avec confiance cet heureux dénouement.

« Je donnerai encore la journée de demain tout entière à mes deux amoureux et après-demain matin je reprendrai la route d'Avranches.

« Ma chère Blanche, je vous embrasse ainsi que notre chère Henriette de tout mon cœur.

« Mes meilleures amitiés à M. Beaugrand.

« Votre amie,

« MARIE CLAVIÈRE. »

« *P.-S.* – On a déjà parlé de fixer l'époque du mariage des deux cousins ; mais Édouard a déclaré que le mariage à Grisolles n'aurait lieu qu'après celui d'Henriette et d'André à Bresle.

« MARIE. »

Il semblait que personne n'eût besoin de dormir au château de Grisolles. Tout le monde veillait, et la Dame en noir et Édouard Lebel n'étaient pas seuls à écrire des lettres.

Après le départ des dames Guichard et de M. Vaugusson, Claire était rentrée dans son appartement et, tout de suite, s'était mise à écrire une longue lettre à son amie Henriette de Mégrigny.

M. Darimon écrivait au notaire de Mlle Dubessy, et lui annonçait que le mariage de sa pupille était enfin une chose décidée.

Julie, qui avait de la joie plein le cœur et qui aurait voulu faire partager son contentement au monde entier, Julie écrivait à sa mère pour lui annoncer le prochain mariage de sa chère maîtresse.

À l'office, assis l'un à côté de l'autre, Jean, le valet de chambre, et Mme Micheline, la cuisinière, écrivaient, celle-ci à sa mère et M. Jean Dufrêne à son père.

Micheline disait à sa mère :

« M. Jean et moi nous nous aimons depuis longtemps et nous venons de décider notre mariage. »

Cette phrase était prise dans la lettre du valet de chambre, qui disait à son père :

« Mlle Micheline et moi nous nous aimons depuis longtemps et nous venons de décider notre mariage. »

Jean et Micheline demandaient les papiers qui leur étaient nécessaires pour se marier.

Cependant, en même temps qu'Édouard terminait sa lettre à André, Claire achevait la sienne à Henriette.

Mlle Dubessy s'approcha de la fenêtre par laquelle elle avait regardé si souvent, l'ouvrit et dirigea son regard vers le pavillon dont toutes les fenêtres étaient éclairées.

– Cher Édouard, que fait-il ? se demanda-t-elle. Il écrit sans doute à son ami André, à son frère, comme moi je viens d'écrire à ma chère Henriette.

À cet instant, la silhouette d'Édouard se dessina derrière les rideaux d'une fenêtre du pavillon. Presque aussitôt cette fenêtre s'ouvrit et le jeune homme s'appuya au balcon, livrant sa tête nue aux caresses d'une brise tiède et embaumée.

Alors Claire fit remonter les lames de la jalousie et apparut aux yeux de son fiancé.

Il la salua par un mouvement de tête. Puis tous deux, sur le bout des doigts, s'envoyèrent des baisers.

Au bout de quelques instants la fenêtre du château se referma et bientôt après celle du pavillon.

Minuit sonna. Les lumières s'éteignirent.

Une bonne nuit allait succéder à une belle et heureuse journée.



... Tous deux, sur le bout des doigts, s'envoyèrent des baisers. (P. 1749.)

Dans un rêve, Claire vit le ciel s'ouvrir et en descendre des anges vêtus d'azur. Ils s'approchèrent d'elle et l'un d'eux lui dit, en lui présentant une urne d'or :

– Ce sont tes larmes que nous avons recueillies, nous te les rapportons changées en perles.

XV

JOIE TROUBLÉE

Un mois s'est écoulé depuis les derniers événements que nous en venons de raconter.

Nos personnages se trouvent réunis au château de Bresle à l'occasion du mariage d'André Clavière et de Mlle Henriette de Mégrigny : Claire Dubessy, Édouard Lebel, M. Darimon, rajeuni de vingt ans.

Doivent arriver le lendemain Charlotte Pinguet et son mari et Julie Verrier, celle qu'on appelait autrefois la Chiffonne.

On vient de déjeuner. On prend le café. La conversation est très animée. On est gai, la joie rayonne sur les visages.

Le mariage civil a été célébré le matin même. Le surlendemain, un samedi, la bénédiction nuptiale doit être donnée aux jeunes époux en l'église du village.

De nombreuses invitations ont été faites ; il y aura deux jours de grande fête au château de Bresle.

Henriette de Mégrigny a pour demoiselle d'honneur Claire Dubessy et Édouard Lebel est le garçon d'honneur d'André Clavière.

Les témoins de la mariée sont le préfet et le président du conseil général du Loiret ; ceux du marié sont le ministre de l'intérieur et le préfet de la Manche.

On dit dans le pays que l'ancien sous-préfet de Pithiviers doit s'estimer très heureux d'épouser Mlle Henriette de Mégrigny qui lui apporte une dot de près de deux millions.

On ignore que, comparativement à l'immense fortune d'André et de sa mère, Mlle de Mégrigny est pauvre.

Quelques amis seulement savent cela.

André et Henriette étaient mariés sous le régime de la communauté. Pour eux, à quoi bon un contrat de mariage ? Ne devrait-il pas en être toujours ainsi ?

Mais il y a et il y aura toujours des mariages de raison, de convenances, des mariages d'argent. Dans ces sortes d'unions l'amour réciproque des époux est un sentiment négligeable.

Dans bien des cas, d'ailleurs, le contrat de mariage vient garantir les biens de la femme contre les désordres du mari, son incapacité, contre la non-réussite d'une affaire industrielle ou commerciale.

Les quatre témoins se retirèrent et la conversation un instant interrompue fut reprise avec un nouvel entrain.

Seule, la Dame en noir restait silencieuse. Elle était songeuse.

Son fils, qui l'observait, s'approcha d'elle et lui demanda tout bas :

– Est-ce que tu es souffrante ?

– Non, mon ami, répondit-elle.

– Soit, mais tu es préoccupée. À quoi penses-tu ?

– Oh ! à bien des choses.

– Au passé, toujours.

– Oui, André ; mais plus encore à ton avenir.

– J'espère bien que tu n'y vois pas un seul nuage.

– Si j'en voyais un, un sourire de ma chère Henriette le ferait disparaître.

– Merci, chère mère, dit Henriette qui avait entendu.

Et elle embrassa Mme Clavière avec la plus vive tendresse.

Elle pensait à l'avenir de ses enfants, la Dame en noir, et aussi au passé, à son passé à elle, plus qu'elle ne le disait à André.

Et en se reportant par la pensée vers les heures douloureuses de sa jeunesse, elle pensait malgré elle au père de son fils, au comte Maxime de Rosamont.

Le comte savait-il que ce jour était celui du mariage d'André ? Elle lui avait écrit pour l'en informer et sa lettre était restée sans réponse.

Il n'était donc pas à Paris. Elle supposait qu'il voyageait. Où était-il ? Peut-être loin de la France.

Depuis le drame de l'hôtel des Bons-Enfants, on n'avait plus entendu parler de M. de Rosamont.

M. Beaugrand s'était présenté à son hôtel et on lui avait répondu que M. le comte n'était pas à Paris.

Mme Beaugrand et Mme Clavière lui avaient écrit. Pas de réponse.

Tristement, la mère d'André se demandait :

– Où est-il ? Où peut-il être ?

Un valet de pied entra dans le salon, apportant une lettre sur un plateau de vermeil.

Mme Beaugrand se leva, prit la lettre, jeta les yeux sur l'enveloppe et aussitôt :

– Ma chère Marie, dit-elle, tendant le pli à Mme Clavière, cette lettre est pour vous.

– Ah ! fit la Dame en noir.

La suscription, d'une grosse écriture incorrecte, révélait une main peu habituée à tenir la plume.

– Cette lettre vient de Paris, se dit la mère d'André, mais l'écriture m'est inconnue.

Elle déchira l'enveloppe, ouvrit le pli et lut :

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous adresser ces quelques mots malgré la défense de M. le comte.

« Mon cher maître est malade, bien malade ; hélas ! peut-être n'a-t-il plus que quelques heures à vivre.

« Il était déjà atteint du mal dont il va mourir lorsque nous étions à Poitiers. Aussitôt notre retour à Paris il s'est

alité avec une forte fièvre, et n'a plus voulu recevoir, personne. C'est même contre sa volonté que j'ai fait venir son médecin.

« Il y a eu un peu de mieux pendant quelques jours ; mais depuis le mal a empiré et nous n'avons plus d'espoir.

« M. le comte est perdu !

« Il a de longues heures de délire. C'est alors qu'il parle de vous sans cesse, madame, de M. André, votre fils, qu'il appelle son cher enfant, et de Mlle Henriette de Mégrigny.

« C'est par lui, dans son délire, que j'ai su que vous étiez au château de Bresle.

« Hier, dans un moment où il était calme et avait toute sa connaissance, je lui ai demandé s'il ne désirait pas que je vous écrive.

« – Non, non, Pierre, me dit-il ; ne fais pas cela, je te le défends ! »

« Et il a ajouté :

« – C'est aujourd'hui mercredi, c'est demain jeudi que son fils se marie. Que rien ne trouble leur joie. »

« Je désobéis à M. le comte, madame, mais puisque c'est vous et M. André Clavière qui occupez constamment sa pensée, qu'il appelle à son chevet, je crois qu'il est de mon devoir de vous prévenir que la fin de M. le comte est proche.

« Nous sommes tous ici dans la désolation ; hélas ! nous allons perdre le meilleur des maîtres.

« Veuillez agréer, madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très obéissant et très humble serviteur.

« PIERRE LIREUX,

valet de chambre de M. le comte de Rosamont. »

Dès les premières lignes, la Dame en noir était devenue affreusement pâle et toute tremblante, et quand elle arriva à la fin, les larmes jaillirent de ses yeux.

Dans le salon, le silence était maintenant profond. La gaieté de tout à l'heure avait disparu. On était visiblement inquiet, effrayé même.

– Chère mère, qu'as-tu ? Qu'est-ce donc que cette lettre ? s'écria André.

Mme Clavière regarda son fils avec une expression indéfinissable.

Puis lui tendant la lettre :

– Tiens, André, lis, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

Tous les regards allaient de Mme Clavière à son fils.

On vit les yeux du sous-préfet se mouiller de larmes, et il y eut quelques instants de cruelle anxiété.

– Ah ! ma mère, ma mère ! prononça le jeune homme après avoir lu.

Mme Clavière arrêta sur André son regard d'une fixité étrange. Aussitôt il s'écria :

– Je pars pour Paris !

Alors la Dame en noir se dressa debout, ayant dans le regard un rayonnement divin.

– C’est bien, André, dit-elle simplement, c’est bien ! Et s’adressant à l’assistance qui attendait silencieuse :

– Mes chers amis, dit-elle tristement, M. le comte de Rosamont va mourir !

Elle prit son fils dans ses bras et lui mit sur le front un long baiser. M. Beaugrand saisit la main du jeune homme.

– Comme ta mère, André, prononça-t-il gravement, je te dis : c’est bien !

Henriette se précipita au cou de son mari en pleurant à chaudes larmes.

– André, quand reviendrez-vous ? demanda-t-elle.

– Le plus vite possible, ma bien-aimée, répondit-il ; mais si je dois passer la nuit à Paris, je serai de retour demain matin avant midi.

– Oui, n’est-ce pas, cher André ?

M. Beaugrand sonna.

Au domestique qui parut, il dit :

– Qu’on attelle immédiatement un cheval à la Victoria.

Le train allait passer dans une demi-heure, André avait tout le temps nécessaire pour se rendre à la gare.

Cinq minutes après, on vint annoncer que la voiture était prête. André s’arracha des bras de sa mère et de sa jeune femme et partit. On était douloureusement impressionné. M. de Rosamont était devenu l’ami de tous nos personnages.

À un degré différent, chacun lui devait de la reconnaissance. Mlle Claire Dubessy, particulièrement, se souviendrait éternellement du grand péril dont il l'avait sauvée.

C'était un deuil qui tombait en pleine fête et allait étendre son crêpe sur toutes les réjouissances.

– Eh bien ! on ne dansera pas, dit Henriette qui toujours en larmes, avait la tête appuyée sur l'épaule de la Dame en noir.

Celle-ci remercia la charmante enfant en lui serrant la main.

– Malheureusement, dit M. Beaugrand, nous ne pourrons pas faire connaître à nos invités de quelle nature sont les services que nous a rendus le comte de Rosamont, et ils comprendront difficilement que nous soyons dans la tristesse parce que le comte est dans un état désespéré.

– S'il n'est pas mort, murmura Mme Clavière.

– Non, s'écria Mlle Dubessy, il ne mourra pas ! Un homme comme M. le comte de Rosamont ne peut pas mourir, il doit vivre !

Mme Clavière hocha la tête.

– La lettre que j'ai reçue est de son valet de chambre, fit-elle ; ce serviteur, très attaché à son maître, me dit que tout espoir est perdu, que M. de Rosamont n'a peut-être plus que quelques heures à vivre.

– Il aimait beaucoup la comtesse sa femme, reprit M. Beaugrand ; Mme la comtesse de Rosamont était une femme d'un grand cœur et de hautes vertus. Elle est morte il

y a quelques mois. Le comte en éprouva un violent chagrin, et il a été depuis toujours en déclinant.

Ceci était exact ; mais M. Beaugrand ne voulait pas dire qu'une grande douleur avait atteint mortellement M. de Rosamont.

Cela, Mme Clavière le pensait, et la tête inclinée sur son sein elle se disait :

– Il s'était senti frappé au cœur et avait le pressentiment de sa mort. Il m'a dit : Repoussé par mon fils, n'ayant plus rien à espérer de la vie, je n'ai plus besoin de vivre.

La grande chaleur du jour était passée.

On quitta le salon et on se rendit, par groupes, sous les épais et frais ombrages du parc.

Claire avait pris le bras d'Édouard et, seuls dans une allée, ils parlaient de leur avenir, des félicités qui leur étaient promises.

M. Darimon vint les retrouver.

– Oh ! si je vous gêne, leur dit-il en souriant, je disparais à l'instant.

– Vous savez bien, mon cher tuteur, répondit la jeune fille, que vous pouvez entendre tout ce que nous disons. À propos, n'avez-vous pas reçu ce matin une lettre de Poitiers ?

– Oui, une lettre de M. Vaugusson, qui me donne des nouvelles de Grisolles.

– Ah ! Et quelles sont ces nouvelles ?

– M. Vaugusson me parle de M. et de Mme de Lancelin, qui sont plus que jamais inconsolables.

– Ils sont toujours sans nouvelle d'Éliane ?

– Non, ils ont reçu une longue lettre de la pauvre fille repentie, qui leur raconte sa triste aventure.

– Où est-elle ?

– La malheureuse Éliane a compris qu'elle ne pouvait plus reparaître dans le pays ; elle a cherché un refuge dans un couvent où elle a été admise comme novice, en attendant qu'elle puisse être appelée à prononcer ses vœux, car elle est fermement résolue à se consacrer à la vie religieuse.

De fait, elle n'a plus autre chose à faire.

– Vous la condamnez bien sévèrement.

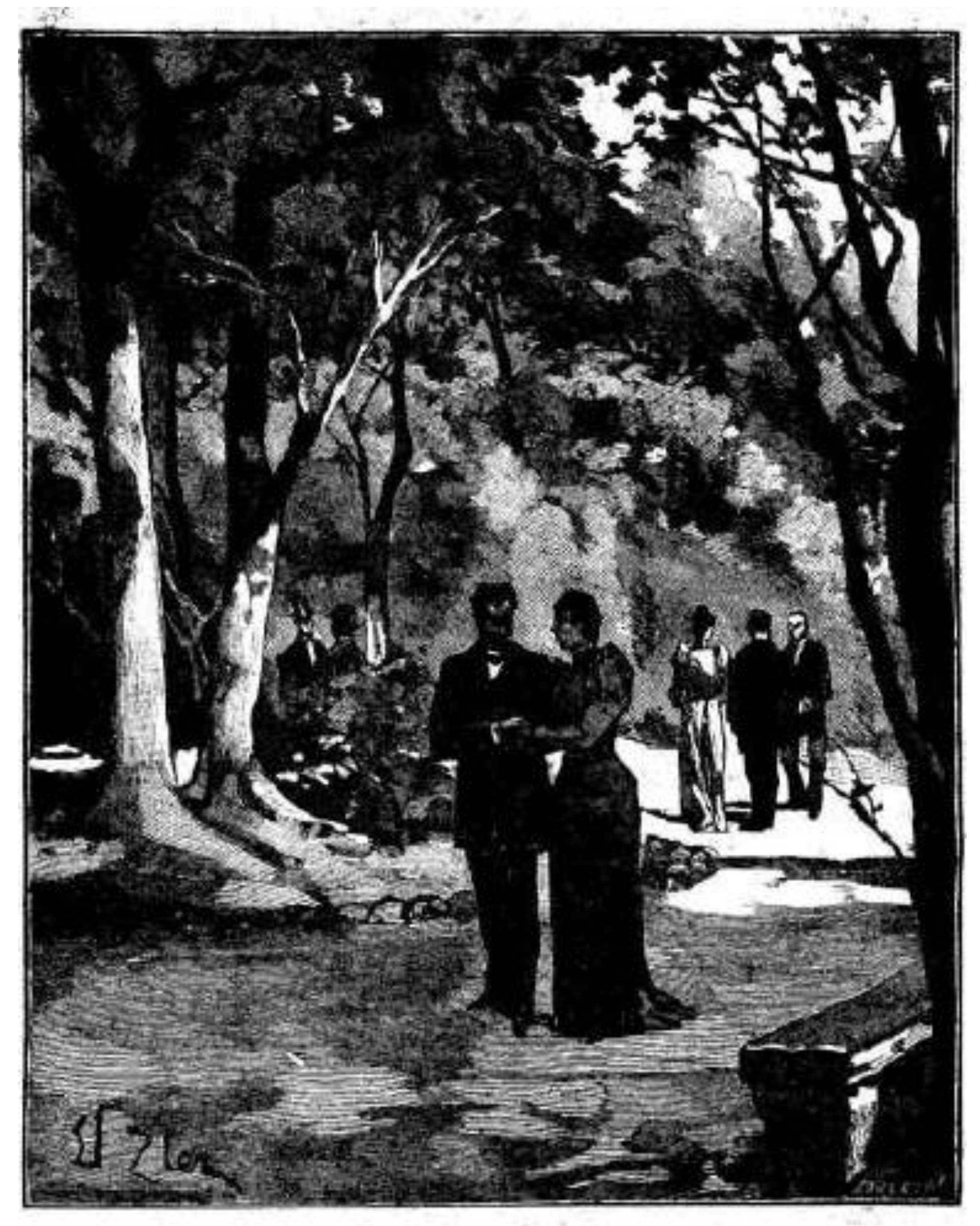
– Permettez, Claire, c'est elle-même qui se condamne. Mais je vais vous dire ce qui lui est arrivé.

Elle n'est point partie, comme on l'avait d'abord supposé, avec les de Linois père, mère et fils ; elle s'est laissé enlever par M. Alfred qui lui jurait un amour éternel.

Or, pendant que le comte et la comtesse filaient d'un côté, Alfred et Éliane s'enfuyaient d'un autre et gagnaient l'Angleterre.

Les choses allèrent assez bien pendant quinze jours. Mais un beau matin le séducteur disparut, laissant la pauvre Éliane dans une chambre d'hôtel, sans un sou, n'ayant pour payer une note de trois cents francs à l'hôtelier que ses boucles d'oreilles, une bague de mince valeur à son doigt, et

à son bras un de ces bracelets que l'on appelle – ô dérision ! – porte-bonheur.



Claire avait pris le bras d'Édouard… (P. 1755.)

Force lui fut d'écrire à sa mère qui lui envoya l'argent qu'il lui fallait pour solder les dépenses faites à l'hôtel et se rapatrier.

M. de Lancelin a acquis la certitude, paraît-il, que le misérable Alfred a pris passage à bord d'un navire en partance pour l'Amérique.

M. de Lancelin aurait appris, d'autre part, que ces de Linois étaient un trio d'aventuriers qui s'étaient parés d'un nom et de titres qui ne leur appartenaient point.

Que sont devenus les soi-disant comte et comtesse de Linois ? Nul ne peut le dire.

On sait seulement que la fausse comtesse a pris, à Poitiers, le train se dirigeant sur Paris. Elle était seule.

Par où le faux comte de Linois a-t-il passé et où est-il allé ?

Mystère !

Voilà, ma chère pupille, les nouvelles du jour.

– C'est triste, dit Édouard.

– Pauvre Éliane ! soupira Claire.

– Oui, pauvre Éliane, fit M. Darimon ; mais ceux qui sont le plus à plaindre dans tout cela, ce sont M. et Mme de Lancelin.

Et le vieillard s'éloigna en hochant la tête et en frappant sur sa tabatière.

XVI

LE FILS

À la gare d'Orléans, André Clavière se jeta dans une voiture de place et se fit conduire rue de Varenne, à l'hôtel de Rosamont. Telle nous avons vu cette opulente demeure pendant la maladie de la comtesse et après sa mort, telle nous la revoyons aujourd'hui, silencieuse derrière ses persiennes closes.

Il semble que, déjà, la mort a apporté là un nouveau deuil. André entra dans l'hôtel et fut reçu dans une antichambre par un vieillard qui essuyait ses yeux mouillés de larmes.

C'était Antoine, le premier valet de chambre du comte, à qui nous pourrions donner le titre de valet de chambre honoraire, car depuis quelques années ses soixante-dix ans sonnés et une forte obésité ne lui permettaient plus de faire son service comme autrefois.

Antoine avait suivi le diplomate dans toutes ses résidences, et bien qu'il eût acquis une honnête aisance et le droit au repos, il avait voulu rester quand même à l'hôtel, déclarant qu'il tenait à mourir au service de son maître.

– Est-ce vous qui êtes M. Pierre Lireux ? lui demanda André.

– Non, monsieur ; je suis Antoine, le vieux valet de chambre de M. le comte ; M. Pierre est le jeune valet de chambre. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Me recommander à lui comme je me recommande à vous, monsieur Antoine, afin d'être admis auprès de M. le comte de Rosamont.

– Hélas ! monsieur, notre cher maître ne veut recevoir personne, il a défendu sa chambre d'une façon absolue.

– Ne pourrait-on pas, tout au moins, lui annoncer ma présence à l'hôtel ?

– Est-ce que M. le comte vous connaît ? interrogea le vieillard, qui examinait attentivement le jeune homme.

– Oui, M. le comte me connaît, répondit André. Hier, M. Pierre a écrit à ma mère, Mme Clavière.

– Quoi, s'écria le vieillard, c'est vous qui êtes monsieur André Clavière ?

– Oui, monsieur Antoine.

– Ah ! quelle surprise pour M. le comte !

– Venez, monsieur, veuillez me suivre, je vais aller vous annoncer.

André suivit le vieux serviteur, qui lui fit monter le grand escalier du premier étage et le pria de vouloir bien attendre dans l'antichambre de l'appartement de M. de Rosamont.

Antoine pénétra sans bruit dans la chambre de son maître auprès duquel Pierre Lireux se trouvait à ce moment.

Le comte était calme. Il avait les yeux fermés, mais n'était pas assoupi. Il avait les joues singulièrement amaigries, le teint terreux, la respiration courte et difficile, mais sans râle.

Antoine s'approcha d'abord de Pierre et lui dit à voix basse :

– Vous avez donc écrit à Mme Clavière ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– Son fils est là.

Pierre tressaillit et regarda son maître avec inquiétude.

– Est-ce qu'il dort ? demanda Antoine.

– Hélas ! non. M. le comte ne dort plus depuis plusieurs jours.

– Voudra-t-il voir ce jeune, homme ?

Après un instant d'hésitation, Pierre répondit :

– Il faut l'annoncer, et nous verrons. Parlez à M. le comte, monsieur Antoine.

Le vieillard s'approcha du lit et se courba pour baiser la main de son maître.

Le malade rouvrit les yeux et reconnaissant son vieux serviteur :

– Ah ! c'est toi, Antoine, fit-il d'une voix faible.

– Monsieur le comte se sent-il assez fort pour recevoir une… personne ?

– Quelle personne ? Vous savez bien, toi et Pierre, que je ne veux pas…

– Vous nous pardonnerez, monsieur le comte, si nous n'avons pas absolument obéi à vos ordres ; mais depuis que vous êtes malade, vous avez si souvent parlé de M. André Clavière…

À ces paroles, M. de Rosamont fut comme galvanisé. Une douce clarté éclaira son regard et sans le secours d'Antoine il se mit sur son séant.

– Qui est donc cette personne qui désire me voir ? demanda-t-il.

– C'est M. André Clavière, monsieur le comte.

– Lui ! lui !

– Oui, monsieur le comte.

Du regard, M. de Rosamont interrogeait ses deux fidèles serviteurs.

– Monsieur le comte, dit Pierre, c'est moi qui ai écrit hier à Mme Clavière au château de Bresle. Si j'ai mal fait, j'implore mon pardon.

– Mes bons serviteurs, mes bons amis, je ne peux pas vous en vouloir de trop aimer votre maître. Quelque chose d'une douceur infinie vient de pénétrer en moi, et il me semble que mon cœur s'est réchauffé. Faites entrer M. André Clavière et laissez-nous.

Les deux serviteurs sortirent et Antoine dit au jeune homme :

– M. le comte attend M. André Clavière.

Le sous-préfet entra dans la chambre et aussitôt, derrière lui, la porte fut refermée.

Le comte paraissait calme, mais il se demandait, très anxieux, pourquoi André était venu.

Lentement, ayant de grosses larmes dans les yeux, le jeune homme s'avança et tomba à genoux devant le lit, en s'écriant :

– Ah ! mon père, mon père !

Les mains du comte s'appuyèrent sur les épaules d'André.

– Ai-je bien entendu ? dit-il, vous m'appelez votre père, vous me donnez ce nom de père que je n'ai pas su mériter ?

– Mon père, je viens vous prier de me pardonner de vous avoir repoussé ; je vous aime, mon père, je vous aime !

– Mon fils, mon fils ! exclama le comte, qui paraissait avoir subitement retrouvé ses forces ; mais viens donc dans mes bras, sur mon cœur !

André se releva, tomba dans les bras de son père en sanglotant et, pendant quelques instants, ils se tinrent étroitement enlacés.

La physionomie du comte était devenue rayonnante, on aurait pu croire que la vie lui revenait.

– Ah ! mon fils, mon cher enfant ! reprit M. de Rosamont, regardant le jeune homme avec une expression de tendresse indicible, tu m'apportes la consolation suprême. L'oubli, le pardon de la mère et de l'enfant ! Je vais pouvoir mourir en paix.

– De grâce, mon père, ne parlez pas de mourir, vous vivrez, il faut vivre !

– Ah ! maintenant que tu ne me repousses plus, maintenant que tu m'aimes, je le voudrais, André, afin de te suivre sur la route longue et brillante que tu as à parcourir ; je le voudrais pour t'aimer, pour te prouver combien est grand mon amour paternel. Mais ne nous faisons pas illusion, ma vie est usée, je suis condamné !

S'il n'en était pas ainsi, mon fils, ton regard si bon, si franc, si loyal, que je sens pénétrer jusqu'au fond de mon âme, ton regard me ressusciterait.

Je ne sais quelle dilatation se fait en moi, j'éprouve un bien-être… Ah ! je suis heureux, André, bien heureux ! Il me semble que tu verses un baume sur mes souffrances.

– Mon père, vous guérirez !

Le comte secoua la tête.

– Mais, dit-il avec une certaine animation, je veux profiter de cet instant où ta présence me redonne un peu de force pour causer avec toi. À mon insu et malgré ma défense, Pierre, mon valet de chambre, a écrit à Mme Clavière ; et c'est elle qui t'a dit de venir ?

– Mon père, ma mère n'a pas eu à me dire cela ; après elle j'ai lu la lettre et d'un regard nous nous sommes compris.

– Et tout de suite tu as quitté le château de Bresle, tes amis, ta fiancée… non, je me trompe, ta jeune femme ; n'était-ce pas aujourd'hui votre mariage ?

– Nous avons été mariés ce matin à la mairie.

– Ce matin ! et tu es venu, rien n'a pu te retenir… Ah ! mon fils, mon cher enfant !

Il tenait une main d'André dans les siennes et la serrait fiévreusement.

– Je ne me lasse pas de te regarder, continua-t-il ; c'est vrai, tu me ressembles… Il y a ici un portrait de moi lorsque j'avais ton âge ; tu le verras ; mais tu ressembles bien plus encore à ta mère ; tu as son doux regard qui chez toi comme chez elle est le miroir de l'âme.

Je n'ai plus à parler du passé, de mes regrets, de ce que j'aurais voulu faire. Trop tard.

André, aime toujours ta mère ; ah ! elle a énormément souffert, la pauvre Marie ! tu as été sa consolation et tu es et seras toujours son orgueil, sa gloire.

Le comte eut un long soupir qui disait tout ce qu'il regrettait.

– Ah ! reprit-il, serrant de nouveau la main du jeune homme, tu n'auras jamais assez de tendresse pour ta noble mère.

Je connais toute son existence, je sais ce qu'elle a fait… pour toi et pour tant d'autres. Quelle femme, André, quelle femme !

La voix du malade allait s'affaiblissant, ses forces diminuaient.

– Mon père, dit André, vous vous fatiguez, ne parlez plus.

– Je ne souffre pas, je me sens mieux, au contraire, beaucoup mieux.

Après un assez long silence le comte reprit :

– Ta mère est allée à Grisolles ?

– Tout de suite après avoir reçu votre lettre, elle est partie.

– Et maintenant, que se passe-t-il là-bas ?

– Édouard Lebel et Mlle Dubessy sont à Bresle.

– Ah !

– Leur mariage aura lieu dans quinze jours.

– C'est bien, c'est bien !

Et le comte ajouta, comme se parlant à lui-même :

– Encore deux heureux !

Il eut un spasme et étreignit plus fortement la main d'André.

– Mon père, mon père ! s'écria le jeune homme.

La tête du malade s'en alla en arrière et retomba sur l'oreiller. C'était une syncope.

André vit le cordon de la sonnette et l'agita.

Antoine et Pierre accoururent. Tous deux s'empressèrent de donner des soins à leur maître.

En rouvrant les yeux, il vit André à son chevet et essaya de sourire.

– Ce n'est rien, dit-il, d'une voix presque éteinte ; mais je me sens faible, bien faible.

La poitrine était beaucoup plus oppressée. André pleurait silencieusement.

Les deux serviteurs regardaient tristement leur maître.

– Mon cher enfant, reprit le comte, j'ai eu la joie de te voir avant de rendre mon dernier soupir ; c'était mon vœu le plus cher, Dieu l'a exaucé. Ah ! j'aurais encore à te dire bien des choses ; mais la force me manque, je ne peux pas… Retourne auprès de ta mère et de ta jeune épouse.

– Mon père, je ne veux pas vous quitter, je reste à votre chevet.

M. de Rosamont essaya de répondre, mais la voix lui manqua. Alors il adressa à André un regard douloureux, qui semblait dire :

– Oui, oui, ne m'abandonne pas, reste auprès de moi.

Le soleil était couché, la nuit commençait. Pierre avait allumé une lampe revêtue de son abat-jour afin de ne pas fatiguer les yeux du comte.

Le médecin vint faire sa visite et resta près d'une demi-heure auprès de son malade, étudiant les mouvements de la physionomie, écoutant le bruit de la respiration, comptant les pulsations du pouls. Il ne fit pas une nouvelle ordonnance, il n'y avait qu'à continuer de faire boire au malade, d'heure en heure, une cuillerée à bouche de la même potion…

Quand le docteur se retira, André l'accompagna et l'interrogea.

– Nous approchons de la fin, répondit-il en secouant la tête.

– N’y a-t-il donc plus rien à faire pour le sauver ?

– Plus rien. C’est une vie qui s’éteint comme la lampe qui n’a plus d’huile.

André revint dans la chambre, bien résolu à ne plus s’éloigner du chevet du mourant, dont le visage prenait peu à peu la teinte cadavérique.

Les yeux du comte, démesurément ouverts, restaient fixés sur André avec une expression étrange.

On voyait les efforts qu’il faisait pour parler sans y parvenir.

André avait pris une de ses mains ; elle était glacée.

Vers onze heures l’agonie commença. Elle se prolongea jusqu’à huit heures du matin.

Alors, dernière lutte contre la mort, le comte se dressa à demi sur le lit, saisit le bras de son fils sur lequel ses mains se crispèrent et, distinctement, on entendit s’échapper de ses lèvres ce mot trois fois répété :

– Heureux, heureux, heureux !

Puis il se raidit, poussa un cri rauque et retomba comme une masse.

Il n’était plus.

Pieusement, André colla ses lèvres sur le front du comte, et se prit à sangloter.

Peut-être se reprochait-il cruellement de ne pas être étranger à la mort prématurée de son père.

Il lui ferma les yeux, tomba à genoux et pria ayant derrière lui les deux serviteurs également agenouillés.

Tous trois avaient le front courbé, le visage inondé de larmes.

*

* *

Ainsi qu'il l'avait promis, André revint à Bresle le vendredi avant midi. Il annonça tristement la mort du comte de Rosamont, et quand il put se trouver un instant seul avec sa mère, ce fut en pleurant qu'il lui raconta ce qui s'était passé entre son père et lui.

Le lendemain, les jeunes époux reçurent la bénédiction nuptiale en présence d'une nombreuse assistance où l'on remarquait des sénateurs, des députés et les personnages les plus importants du département.

Il y eut le soir, au château, un dîner de cent cinquante couverts.

On ne dansa point, les violons avaient été décommandés.

La mort du comte de Rosamont était un véritable deuil de famille.

Le dimanche, à onze heures, eurent lieu les obsèques de l'ancien diplomate.

Mme Clavière, André et sa jeune femme, M. et Mme Beaugrand, Édouard et Claire y assistèrent.



Le lendemain, les jeunes époux reçurent la bénédiction nuptiale... (P. 1766.)

*

* *

Quinze jours plus tard, nous retrouvons tous nos amis réunis à Grisolles.

Édouard Lebel et Claire Dubessy viennent d'être unis.

À cette occasion, l'excellent M. Logerot a prononcé un magnifique discours sur le bonheur dans le mariage, en faisant un touchant tableau de toutes les joies de la famille.

Au château de Grisolles comme à celui de Bresle, les invités sont nombreux ; mais on ne danse pas. On pense au comte de Rosamont, le deuil est dans les cœurs.

Au village, en revanche, on s'en donne à cœur-joie. On danse sur la place publique, on tire des feux d'artifice, on allume des feux de bengale, et de tous les côtés retentissent ces cris mille fois répétés :

« Vive la fée du château ! Vive monsieur Lebel ! »

Les fêtes durèrent huit jours à Grisolles.

Et quand le calme fut revenu dans la commune et que les habitants eurent repris leurs habitudes journalières, Édouard et Claire, André et Henriette, un matin, quittèrent le château. Ils allaient faire ensemble leur voyage de noces en Italie.

– C'est en Italie que je désire aller, avait dit Claire ; je veux visiter ce beau pays que mon mari aime, ces villes aux palais de marbre où Édouard a admiré et étudié la peinture des grands maîtres de l'école italienne.

FIN